

PETKO

Louis-Philippe Pirson

PETKO

Roman
Louis-Philippe Pirson

En Dordogne, une rue bien particulière berça une partie de mon adolescence et, bien sûr, marqua une grande partie de mon existence. Cette rue qui se trouvait dans la ville de Toumsouc fut le théâtre d'événements improbables, parfois jugés heureux ou dramatiques, sujets à ce que l'on pourrait aussi appeler des initiateurs de légendes. Mais cette rue tout comme cette ville avaient une véritable histoire. Pas seulement celle qu'on peut y lire dans des livres ou des contes mais une histoire qui se crée, qui se raconte et qui, dans une certaine mesure, se vit.

Il faut que je vous parle de ce passage de ma vie car c'est le point de départ de ce qui, inévitablement, nous amena au fameux accident. Ou, selon les points de vue, au meurtre si vous préférez.

II

La rue de Daredelle se situait dans la ville de Toumsouc, ville fleurie, ludique et accueillante. Toumsouc, une petite ville à l'origine sans histoire était un endroit où il y faisait bon vivre. De taille moyenne, la ville de Toumsouc attirait le visiteur par son apparence. Sa décoration lumineuse se mélangeait naturellement avec la verdure : les fleurs, le lierre sur les façades y formait un ensemble fleuri et varié de couleurs vives aux aspects paradisiaques. Mais Toumsouc, fondait véritablement sa renommée sur cette rue idyllique qu'était la rue de Daredelle. Outre ses aspects esthétiques, la rue de Daredelle était une rue mouvementée et agréable à la fois. Les gens qui y déambulaient éprouvaient le plaisir de s'avancer dans ce large passage mystérieux mais ralentissaient également le pas, faisaient demi-tour pour ne rien omettre, ne pas manquer une sensation ou un plaisir trop rapidement consommé. Ainsi, les nombreuses tentations faisaient tourner les plaisirs dans le cœur des passants : les chocolateries, les magasins de vêtements ou les épiceries constituaient la majorité des distractions. La rue de Daredelle était de ces plaisirs que l'on ressasse sans fin durant chaque saison: par beau temps, les plus belles couleurs réfléchissaient à la rendre majestueuse de beauté et lorsque le temps était mauvais, la nostalgie nous gagnait par cette quiétude indicible semblable à celle de nos foyers où l'on se recueille près de l'âtre.

Nous allions souvent nous y promener mon père et moi durant ma tendre adolescence. Quant à ma mère, elle préférait rester à la maison quand elle n'était pas occupée à autre chose. J'appréciais particulièrement les balades avec mon père dans cette rue aux activités

multiples. Mais notre endroit favori, en particulier celui de mon père et moi, était une boutique plutôt peu commune. Il s'agissait d'un chocolatier fort garni, un peu en retrait et plus discret par rapport aux autres commerces où les bâtisses se trouvaient pignon sur rue. Le chocolatier « Rémy » était le prétexte qui motivait chacun de nos déplacements dans cette rue. La discrétion et l'accueil de ce chocolatier étaient exemplaires : le personnel y était affable, souriant et chaleureux. Il était néanmoins étonnant de constater que ce commerce était le moins renommé de la rue, probablement du fait de sa grande simplicité. Le gérant de la boutique Rémy, Monsieur Cruche, était un grand homme au visage émacié, aux sourcils larges qui pendaient sur les deux gros globes de ces yeux. Son apparence et ses traits durs semblaient pourtant cacher une ineffable gentillesse, de celle que l'on prend plaisir à découvrir. Mais la personne la plus intrigante était sans aucun doute l'assistant de Monsieur Cruche. On savait bien peu de choses sur lui. Sans doute préférait-il rester discret. Peut-être était-il timide ? Un beau jour, néanmoins, je découvris son prénom, alors que je m'étais penché pour ramasser une praline égarée sous le comptoir. Le garçon s'était abaissé en même temps que moi et m'avait chuchoté innocemment : « moi c'est Petko ». Ce moment m'était resté à l'esprit par la spontanéité que l'on retrouve dans les échanges de la jeunesse.

Au fil du temps, Monsieur Cruche dévoila peu à peu des aspects de la personnalité de Petko à mesure que les clients s'en intéressaient. Si j'avais pu deviner qu'il était de type européen de l'Est je ne savais rien d'autre sur ses origines. Une fois Monsieur Cruche vanta à l'un de ses clients que son assistant était un garçon extraordinaire

au parcours atypique. Orphelin, il avait tenté de fuir son pays natal par tous les moyens pour échapper à la misère ; il avait bravé des épreuves et des étapes sans pareilles lui apprenant les vertus de l'humilité. Il devint peu à peu un jeune homme asservi, honnête, souriant et chaleureux. Et quand certains clients s'intéressaient sur la découverte de ce garçon par Monsieur Cruche, ce dernier confessa qu'un beau jour, il s'était rendu, dans le cadre d'une activité bénévole, dans un orphelinat en Allemagne où étaient recueillis des gens du voyage que l'on avait abandonnés. On lui avait raconté les récits de ce pauvre garçon qui s'était battu pour vivre, malgré son jeune âge, dans chaque pays dans lesquels il avait voyagé. Monsieur Cruche, charmé par son histoire, avait choisi Petko parmi les orphelins de l'institut. Attristé par sa détresse, pris d'empathie pour cet enfant, il lui avait promis un avenir avec des conditions de vies décentes s'il venait à travailler dans son commerce. On l'eut dit au départ des Balkans, devenu russe suite à la disparition de ses parents et naturalisé français depuis deux ans. Bien que nous n'en étions jamais sûr, nous avons plusieurs fois surpris monsieur Cruche lors d'une conversation avec une cliente l'appeler le « loup des Balkans » puis l'entendre faire référence à une épopée à saint Pétersbourg. Lorsque nous posions la question à monsieur Cruche, ce dernier n'en était jamais certain. On pouvait l'entendre dire : « russe ou Balkans c'est de toute façon quelque part à l'est ! ». C'est, en tout cas, ce qu'il ressortait de mes premiers souvenirs et des histoires qui véhiculaient ; Monsieur Cruche, n'aimait, en réalité, pas tellement s'attarder sur ce genre de discussions intrusives. On le sollicitait ainsi trop souvent à ce sujet afin d'en apprendre d'avantage sur cet enfant si mystérieux. Le plus important était, selon

Monsieur Cruche, que Petko fasse du bon travail, qu'il soit honnête et serviable envers les clients mais aussi, et surtout, qu'il soit toujours disponible. Nous comprîmes plus tard que les règles de serviabilité imposées par Monsieur Cruche faisaient réduire l'enfant au silence.

Je dois dire que Petko était un personnage qui m'interpellait et m'intriguait. Sans doute étais-je influencé par les histoires qui véhiculaient dans Toumsouc. Je sais aussi que mon père m'avait une fois fait la réflexion au sortir de la boutique et d'un air plein de compassion: « il a l'air étrange ce garçon. Taiseux mais étrange. Qu'en penses-tu, Julien ? ». Cette phrase était restée imprimée dans mon esprit comme l'estampillé d'un courrier refermé. Et si Petko en était la lettre, il m'était impossible de déchiffrer ce personnage si secret.

III

Dix années passèrent.

Petko et moi avons grandi, Monsieur Cruche avait un peu vieilli. Il était peut-être un peu plus grisonnant mais gardait un physique pratiquement identique à celui de mes souvenirs. Petko et moi étions certainement plus matures qu'autrefois. Si je ne lui trouvais plus l'attrait de nos premières rencontre - parce que la jeunesse vous renvoie à une insouciance et une magie qui se résorbe probablement avec l'âge-, je trouvais néanmoins ce personnage toujours interpellant. Il travaillait depuis des années dans cette boutique et malgré que je l'avais croisé de nombreuses fois, je n'avais jamais véritablement entendu le son de sa voix. Celui que j'avais entendu à l'époque lorsqu'il s'était présenté avait aujourd'hui pratiquement disparu de ma mémoire. Petko

se tenait toujours aux côtés de Monsieur Cruche, tel le fidèle assistant qui répond à tous les faits et gestes de son patron. Mais, en cette période, les temps avaient changés. Bien que la boutique « Rémy » semblait garder finalement la même apparence, l'atmosphère paraissait moins avenante qu'autrefois. C'est à partir de ce premier désenchantement que je vins nettement moins souvent dans cette boutique, dans cet ancien lieu idyllique de mon enfance.

Il m'arrivait d'y repasser seul, quelque fois, lorsque j'avais envie de prendre une praline. Les deux fois où j'étais venu avec mon père, Petko n'y était pas présent. Un beau jour, c'est Monsieur Cruche que je ne vis plus durant plusieurs mois. Les motifs de son absence ne nous avaient pas été communiqués et la discrétion de l'enseigne n'engageait aucune question de notre part. Durant cette période, seul Petko tenait la boutique et servait les clients à toute heure de la journée. Comme à chaque fois, il saluait et remerciait au besoin, gentiment, mais jamais ne conversait davantage. Il était néanmoins poli, agissait aux moindres faits et gestes et selon les desiderata des clients. Son attitude irréprochable dissimulait sa véritable personnalité rendant ce commis de comptoir par moment mystérieux. Derrière chacun de ses gestes, si précis, si machinaux, derrière l'apparente simplicité de ses actions semblaient se cacher un personnage aux richesses infinies mais dont le cœur avait été rudement mis à l'épreuve durant une longue jeunesse oubliée. Son sérieux et sa rigueur paraissaient calculés et naturels à la fois comme s'il avait appris chaque automatisme pour servir au mieux les besoins de ses clients.

Un beau jour je vis à nouveau Monsieur Cruche en compagnie de Petko. Le comportement de Monsieur Cruche avait changé : il paraissait plus froid et distant. Il se trouvait debout à côté de Petko et en même temps semblait être à des lieues de lui. Aucun des deux ne s'adressaient la parole ni ne se regardaient. Il était impossible de déceler la pensée de Petko à ce moment et ses attitudes étaient plus réservées que jamais.

Les jours qui suivirent, Petko se métamorphosa. Il devint plus renfermé encore. Son visage était plus sombre, plus effacé et dissimulé que les autres fois. Jamais je ne sus dire si c'était son gérant qui provoqua chez lui ce changement de comportement ou si un événement inexplicable avait bouleversé sa vie.

IV

Les jours suivants, le physique de Petko changea. Des marques rouges apparurent peu à peu sur son visage. Puis, en contemplant de plus près son faciès, les marques ne disparaissaient pas, comme si elles étaient ancrées sous sa peau. Il s'agissait de véritables formes d'excavations, des creux imparfaits et contrastés par un contour bleuté. A mesure que je le fixais, Petko baissait la tête et les yeux, comme pour dissimuler les marques, plongeait son regard dans les viennoiseries et les chocolats, tournoyait méthodiquement son visage de droite à gauche en prétextant des aller-retours d'un étalage à l'autre, de la caisse à l'arrière-boutique. Le comportement de Monsieur Cruche, quant à lui, n'en était pas moins étrange : il se plaçait de dos à Petko et ne disait mot. De moins en moins affable, il n'adressait pratiquement plus la parole, se contentait de moues

discrètes, de simples acquiescements et opérait machinalement ses tâches sous une attitude faussement concentrée. Petko, quant à lui, détournait son regard en permanence vers le fond de la boutique sans que Monsieur Cruche ne prenne la peine de s'en soucier. Il avait toujours son air distant et froid habituel. Je pouvais y lire par moment une certaine condescendance, chose que je n'avais jamais aperçue durant ma jeunesse.

Bien vite, je revins à la raison. Ces honnêtes gens que j'avais côtoyés depuis l'enfance ne pouvaient être de mauvaises personnes. Jamais mon père ni moi n'avions eu de remarques à leur faire sur la qualité de leur service. De plus, il y a dix années de cela, il était coutume de dire que le personnel de la boutique Rémy était probablement le plus respectable de tout Toumsouc. Probablement que la journée avait été plus difficile que d'habitude, plus épuisante, ou plus mouvementée. Peut-être aussi que Petko avait dû faire face à quelques grondements par Monsieur Cruche mais, qu'en tout état de cause, il ne s'agissait que de petits faits quotidiens. Mais, malgré ces rappels à la raison, les nouvelles attitudes qui se manifestaient dans la boutique me rendirent de plus en plus perplexe; et les marques sur le visage de Petko, profondes, si peu anodines, ne pouvaient certainement pas provenir que d'une chute. Il devait y avoir quelque chose d'autre. Les premières questions me vinrent peu à peu : Devais-je lui en parler ? Fallait-il que je tente une approche ? Enfin, après tout, devais-je vraiment me mêler à ces histoires ?

Un soir, une tempête s'abattit au beau milieu de la rue de Daredelle et il se mit à pleuvoir violemment. Alors que je venais de quitter le chocolatier, je traversai la rue en courant, à travers les gouttes en vue de rentrer

chez moi au plus vite. Les lumières de la rue se confondirent avec les premiers éclairs qui apparurent au loin et, dès que je fus à l'intersection du carrefour qui marquait son aboutissement, je fus brusquement plongé dans le noir.

Tout au long du trajet qui me ramenait chez moi, je fis face à cette pluie battante. Et, au travers des gouttes qui inondaient ma capuche, je repensais à ce regard. Il y avait quelque chose chez Petko de visiblement curieux et que je n'avais auparavant jamais décelé chez les autres personnes. C'était comme un sentiment ambivalent; comme si je pouvais percevoir chez ce garçon une forte perception de tristesse et un sentiment d'abandon. Ces silences, ces gestes calculés et précis étaient un ensemble de paradoxes. Car, autant Petko faisait machinalement bien les choses, autant une série de malheurs inexplicables semblaient avoir envahi sa conscience au point d'avoir marqué profondément ses traits. Ces malheurs étaient bien évidemment des non-dits, car le taiseux Petko ne les exprimait naturellement pas; ils étaient pourtant étrangement lisibles dans chacune de ses expressions: ou bien Petko avait transmis ces malheurs malgré lui ou j'avais cru les lire à l'instant; comme un feu qu'il avait trop longtemps couvé et qui refaisait surface suite à un trop plein d'émotions qui débordent. Cet ensemble d'émotions s'était brusquement marqué sur son visage. Je fus pris d'une forme de compassion. Probablement que j'avais également un certain mal-être en le voyant.

Arrivé sur le perron de notre porte, j'entrai avec hâte, fonçai vers ma chambre et me coulai un bain. Mes vêtements étaient trempés et l'eau dégoulinait jusque dans mes chaussures. Elle sortait des tissus et formait des

sortes de petites bulles qui se déposaient sur le plancher de la salle de bain. Une fois l'eau du bain mise à niveau et à bonne température, je me glissai dans la baignoire. Le moment qui suivit me fit grand bien mais ce qui m'exalta par-dessus tout fut celui qui vint après, une fois que je me sentais propre et que redescendais les marches du grand escalier. En me rendant à la cuisine, je vis que le petit ballotin de pralines de la boutique Rémy isolé se trouvait au beau milieu de la table. Je lançai préventivement des regards aux quatre recoins de la pièce, fis une brève allée-venue de la cuisine au salon, du salon vers la salle à manger et jusqu'au grand couloir. Personne. J'appelai plusieurs fois « papa ! maman ». Pas de réponse. Venant de l'étage, je pouvais m'assurer qu'ils ne s'y trouvaient pas. La maison semblait belle et bien vide. Peut-être se trouvaient-ils au jardin ? J'ouvris la porte arrière: rien. Mon regard se posa à nouveau sur la boîte de chocolats. Trahi par une envie gourmande, je détachai délicatement le ruban qui ornait le support en carton de la boîte. En l'ouvrant, un bout de papier s'échappa. Il tomba d'abord par terre comme une boule et arrêta sa course au beau milieu des quatre pieds de la table. Je le ramassai, le dépliai et vit un mot. Sur le papier, il était écrit à l'encre sèche : « Aidez-moi ».

Le mot me frappa tel une gifle et me fit perdre tout à coup l'appétit. Je le lis plusieurs fois jusqu'à ce que les mots retombèrent pour faire sens dans ma tête. Je repensai aux marques de rougeurs et aux excavations sur le visage de Petko et mon sang ne fit qu'un tour. A partir de ce moment, les pensées et les interprétations les plus folles se mirent à se bousculer dans mon esprit jusqu'à annihiler toute forme de discernement. Que voulaient dire ces mots ? « Aidez-moi ».

V

C'était un vendredi. Il me semble que c'était un vendredi où cet étrange garçon est venu me parler comme sortant de nulle part; oui, pour me parler de lui. Je dis « lui » car le fait de prononcer ce nom me fit évoquer des images troubles. Il est des choses qui paraissent être écrites au préalable et semblent vous arriver comme s'il s'agissait d'une prophétie, comme si vous aviez pu les pressentir ; enfin, comme un ressenti qui se présente sous forme d'une succession d'accidents inévitables. Car c'est à partir de ces premiers événements, à partir du jour où ce garçon me parla de lui que je me méfiai de lui. Ce lui dont je fais référence est bien évidemment Petko. C'était un sentiment étrange, comme irréel, une de ces choses qui vous donne des frissons parce que l'histoire qu'on vous raconte est déroutante sans l'être réellement, comme si elle faisait référence à ce ressenti, à cet un étrange sentiment de déjà-vu. Ainsi, ce mystérieux garçon qui vint m'aborder se surnommait Calibale Buche. De son vrai nom Pierre, Calibale Buche, était de ces enfants qui ne payait pas de mine, un de ces gars que l'on ne voyait pas. Calibale Buche était appelé ainsi parce qu'il avait deux passions : il aimait la viande et les bois. Ne me demandez pas quelle est l'exacte origine de ce surnom mais apparemment il provient des propres passions de ce Pierre dont le surnom a dû être travaillé au fil du temps. De déformations en déformations il a dû se transformer en cet espèce de nouveau nom collé à la peau et de manière sans doute un peu aléatoire. Calibale parce qu'il s'appelle Pierre Calibe et je suppose qu'on a du faire appel à son aspect un peu animal ou encore au fameux Hannibal par référence au

grand criminel dans le film de Thomas Harris. Et puis Buche parce que comme nous l'avons dit, Pierre était quelqu'un qui était passionné par la nature et les arbres et surtout parce qu'il passait ses journées dans les bois. Plus qu'une passion, c'était quelque chose qui semblait être une névrose, comme quelque chose que suit un détraqué ou un imbécile qui se livre de tout cœur à une seule et unique activité, sans que les autres ne puissent comprendre son véritable intérêt. Pierre n'était pas méchant mais avait un air un peu sournois. Je le connaissais du groupe de théâtre qui se trouvait à la rue Boileau, le nouveau théâtre de Toumsouc. Le théâtre se trouvait à l'intersection de cette rue et de la grand place et la façade était composée de grandes vitres transparentes. Il paraissait tellement moderne qu'il ressemblait à un cinéma où les affiches étaient remplacées par des grands écrans. On pouvait imaginer ainsi les passants s'accoler aux vitrines en nombre pour voir le dernier spectacle comme pour un film au cinéma. Sauf que Toumsouc était une petite ville prospère et bien calme, ce n'était pas une ville où les gens affluaient.

Calibale Buche était un gars qui savait vous prendre à part dans les moments les plus délicats. Une fois que vint la fin de la représentation et que j'étais prêt à rentrer chez moi, c'est à ce moment qu'il vint porter une main à l'épaule et me surprendre en disant « : « et toi le miséreux ! ». Il avait de ces petites phrases à moitié choquantes qui venaient vous surprendre de spontanéité. Calibale commença ainsi sous le ton de la provoc et alors que je me retournais vers lui, il fit ensuite un sourire conciliant. Sans doute avait-il quelque chose à me dire ? Le miséreux. Comme les misérables. En lien avec la pièce du livre d'Hugo qu'on avait adaptée et jouée depuis plus

de deux semaines. Heureusement toutefois qu'on avait des improvisateurs comme Calibale Buche. Il faut dire qu'il avait été très bon dans le jeu de Jean Valjean reproduit à sa manière : l'homme des bois qui vivait reclus du monde et des convenances. Sauf que Calibale Buche avait plutôt des aspects d'anti-héros. Mais comme le thème pouvait être adapté on pouvait dire que ça donnait une tonalité particulière à la pièce. En dehors de son jeu d'acteur, Calibale n'avait pas grand-chose à dire. Peut-être le fait qu'il était assez spécial fut probablement la raison pour laquelle Calibale Buche venait vers vous avec ce genre d'apostrophe. Il répéta : « tu cherches la misère, misérable ? ». Je fis semblant de ne pas l'entendre. Calibale me poursuivit alors que j'approchais de la porte de sortie, à la fin du couloir. Il insista : « Je t'ai vu la dernière fois à la rue de Daredelle », me dit-il. En plus de me sentir oppressé j'avais l'impression d'être traqué. « Boutique Rémy ? » poursuivit-il sous forme de question. Je me retournai vers lui en fronçant les sourcils et l'air de dire « qu'est-ce que tu me veux ». Et c'est là que Calibale Buche commença, de manière tout à fait surprenante, un monologue sur Petko. C'était un long développement inattendu qui vous interpelle parce que la façon dont on vous le raconte est surprenant mais aussi parce que c'est comme si vous vous doutiez en même temps, que vous aviez un pressenti ; que tôt ou tard, un scénario particulier allait vous être raconté sur ce Petko. L'insistance de Calibale Buche à vouloir me parler d'un sujet qui ne devrait à priori pas m'intéresser avait ceci de préoccupant : adressé de manière ordinaire et faisant référence à un quidam, la chose ne m'aurait pas interpellée. Mais sa façon de me mettre la main sur l'épaule avait justement un côté intrigant. Je poursuivis

donc ma route en feignant de l'ignorer lorsqu'il répéta « la boutique Rémy ». Il me posa ensuite une question qui retint toute mon attention : « n'as-tu rien vu de particulier là-bas ? ». Voyant que je m'arrêtais, il s'arrêta. Je me retournai à nouveau vers lui avec intérêt et étonnement malgré tout. Je lui dis « de qui parles-tu ? ». Il me répondit « tu sais bien il y a un gars qui travaille pour Monsieur Cruche ». Et c'est à ce moment que Calibale Buche me fit une révélation qui me surprit. D'abord parce que des histoires de ragots circulaient vraisemblablement dans Toumsouc et ensuite, parce qu'elles n'étaient jamais venues à mon oreille jusqu'à cet instant. Ce n'est que plus tard que je me rendis compte que Calibale Buche n'était sans doute pas la première personne à s'inquiéter de Petko. Il fit soudain un geste qui me surprit : il se retourna d'abord. Ensuite, il me regarda droit dans les yeux en pinçant les lèvres, comme si ce qu'il allait dire était un secret qu'il ne pouvait dévoiler :

« Ce gamin je sais pas comment il s'appelle, me dit Calibale, mais je le trouve spécial. Et je ne dois pas être le seul à le penser, j'ai entendu des histoires sur lui dans Toumsouc. » Calibale marqua un temps d'arrêt, il regarda du côté droit, à l'extérieur, au travers de la grande vitre. Il reprit ensuite : « Bon, je vais te le dire : la dernière fois, je me suis fait un steak de bœuf à la rue de Daredelle, juste en face de la boutique Rémy et c'est là que je t'ai vu. C'est bizarre mais je t'ai fait des signes et tu ne m'as pas regardé, tu ne m'as pas vu. Je me suis tourné ensuite vers la boutique et il y avait ce gamin qui s'est posté tout à coup derrière la vitre et qui s'est mis à me regarder froidement. Il avait ce regard curieux, celui qui me dit : 'ne t'approche pas de lui où je ne sais pas quoi' quelque chose du genre, enfin c'était une de ses postures inappropriées

qu'il a faite directement après que tu aies quitté la boutique. Ce type est louche, je ne sais pas comment le dire, il a quelque chose de pas net. Je sais pas s'il a quelque chose à voir contre toi » ? J'eus à peine le temps de faire un « non » de la tête que Calibale Buche poursuivait : « Oui pourtant il est pas normal ce gars, tu aurais dû voir comment il me regardait, un de ces regards déroutant. C'est bien une des premières fois que j'ai pas su finir un steak après l'avoir vu comme ça, c'est dire... Moi qui aime tant la viande. Et puis je l'ai vu une autre fois, quelques jours après, dans le bois de Livernes alors que j'y faisais un tour le mercredi après-midi. Je montais ainsi vers la butte qui mène vers la grande route en tarmac côté sud, cette espèce de route qui finit par un chemin de terre et par laquelle personne ne passe. Personne, car moi je peux le dire je passe souvent dans ce bois et j'ai souvent un aperçu sur la route. C'est moi qui entretiens le bois de mon oncle, je connais bien les lieux et je sais que personne ne passe par là parce que ça ne mène nulle part. Et là qui je vois sortir du bois de pins en face ? Le gars de la boutique Rémy. Je savais pas ce qu'il foutait là. Il s'est mis à parler tout à coup tout seul, dans une langue de l'Est, ça ressemblait à du russe. Il se parlait mais c'est même plus que ça. C'est comme s'il se criait dessus en russe, comme s'il se maudissait et qu'il menaçait quelqu'un, un personnage fictif en face de lui qui n'existe pas. Quand j'ai vu ça j'étais un peu surpris. Il ne me voyait pas à ce moment-là, je me trouvais dans le bois de petits pins composé d'arbres étroits et fins. Ce bois est sombre et je sais très bien qu'à cette distance il ne pouvait me voir s'il ne savait pas que j'étais là. Mais enfin je ne sais pas pourquoi mais quand je l'ai vu j'ai eu comme un mouvement de recul. C'est comme si j'avais pris peur suite

à ses agissements, à ces côtés un peu inquiétants. Alors j'ai reculé et c'est à ce moment que j'ai heurté une brindille. La brindille a craqué, ça a fait du bruit et il a dirigé son regard dans ma direction. Et là, j'ai croisé sa pupille ; ses yeux froids, les mêmes que ceux que j'avais croisé à la rue de Daredelle juste après t'avoir vu. Alors on s'est regardé pendant une demi-seconde et pourtant ça m'a paru durer une éternité. Mais jamais je n'oublierai l'intensité de ce moment. Alors tout à coup j'ai eu un réflexe. C'était stupide, je ne sais pas pourquoi mais je me suis immédiatement mis en retrait et je me suis caché derrière un arbre de la forêt de petits-pins. C'est ridicule parce que les pins sont très étroits dans cette forêt, il pouvait voir mes vêtements, il pouvait me voir dépasser de cet arbre. Mais sur le moment même je n'ai pas réfléchi, j'ai agi sous le coup de la surprise de manière maladroite mais aussi et surtout parce que je ressentais en moi un sentiment très étrange et inexplicable : la peur. »

Calibale Buche marqua un temps d'arrêt comme pour souligner la gravité du moment. Il me regarda dans les yeux d'un air véritablement contemplatif. Je le scrutais calmement, l'air de lui faire signe de poursuivre sans plus attendre. Calibale Buche poursuivit son récit : « Donc là, je suis derrière l'arbre ne sachant que faire. Je me mords les doigts, je tremble, je panique intérieurement, je ne sais pas pourquoi. Je n'avais rien fait de mal, j'étais dans ce bois qui appartient à mon oncle, j'étais là comme d'habitude ; enfin je vois pas pourquoi je me suis mis dans un tel état de stress ; je ne sais pas, ce garçon n'est pas rassurant. » Calibale Buche marqua un nouveau temps d'arrêt, il semblait devenir blanc, regardait ses pieds puis leva subitement et à nouveau le regard vers moi : « et là

tu vas me croire ou pas, mais j'ai regardé à nouveau vers la route, timidement, en jetant un œil d'abord, le deuxième ensuite et puis là c'était inexplicable. » Nouveau temps d'arrêt. Je suivais le récit de Calibale Buche les yeux grand ouverts, ne voulant pas perdre une minute de son récit mais surtout curieux de savoir ce qui allait se passer ensuite. « Alors, reprit-il, en regardant vers la route, il avait disparu. Tout à coup, il n'était plus là, comme par magie, comme par enchantement. J'ai fait le tour du bois, toujours avec cet étrange sentiment que le garçon était en train de me guetter, qu'il pouvait apparaître de nulle part pour me surprendre mais je n'ai rien vu. Je me dirigeai vers la route afin de voir si je n'avais pas rêvé mais il n'était pas là non plus. Il y avait un tournant qui partait sur la droite, peut-être était-il parti de ce côté et s'était enfui, c'était pas impossible mais peu probable. Pourquoi se serait-il enfui ? Lui qui m'avait regardé si froidement. Comment avait-il pu disparaître si vite ? Était-ce moi qui avait rêvé ? Mais je ne pense pas. Je ne suis pas fou, il a dû partir après avoir croisé mon regard, ce n'était pas possible autrement. Je n'ai pas pensé à aller voir après le tournant, de peur que ce regard angoissant croise à nouveau le mien. C'est bête hein, j'aurais pu le faire. Mais il y a en tout cas une chose qui m'a marqué, c'est ce personnage. Qu'est-ce qu'il cherchait dans ces bois ? Que venait-il faire là-bas ? Pourquoi m'avait-il regardé et s'était-il enfui ? Et pourquoi était-il sorti de la forêt de pins en ayant de telles attitudes ? ». Calibale Buche me regarda d'un air hébété et un peu fou comme s'il était lui-même désarçonné par sa propre histoire. Je ne sus pas quoi dire ni ne quoi penser mais si cela c'était produit tel que Calibale Buche le racontait, il fallait avouer que ces faits étaient assez troublants. Pierre, puisqu'il

s'agit de son vrai nom, me considéra à nouveau en bredouillant quelque chose d'incompréhensible, comme s'il émergeait d'un grand sommeil et qu'il devait recouvrer ses esprits. Il me dit alors : « enfin, je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, je ne sais pas ce qui m'a pris, sans doute voulais-je t'avertir qu'il valait mieux se méfier de ce type parce qu'il n'a pas l'air tout net ». Sur ces mots, la tension retomba mais il régna un profond malaise. C'était comme si une histoire se répétait, comme si j'avais pu anticiper ce moment où l'on viendrait me raconter une histoire étrange sur ce Petko. Sans doute l'approche me surprit et je n'avais pas imaginé que ce Calibale Buche allait me raconter ces anecdotes. Mais c'est comme-ci cet épisode ne devait pas tellement me surprendre parce que j'envisageais déjà que, tôt ou tard, il me serait raconté un quelconque fait sur ce Petko. J'eus alors un sentiment confus et ce n'est que plus tard, en rentrant chez moi, lorsque je fus seul dans ma chambre, que je repensais aux paroles de Calibale Buche. Je me souvins donc que l'on était un vendredi parce que c'était la fin de la semaine et que je n'avais pas tellement les idées de sortir. Je regardai ce calendrier qui m'indiquait la date du vendredi vingt-trois qui s'était arrêtée en haut du mur de ma chambre. La voix de Calibale Buche était déjà loin, l'histoire ce confondit alors dans ma mémoire comme si elle ne fut plus qu'un détail et j'oubliai alors le visage de Petko. Il y avait une certitude que je pouvais néanmoins constater: nous étions le vendredi soir, c'était la fin des répétitions et de la dernière représentation de théâtre. J'étais fatigué.

VI

Quelques jours passèrent lorsque vint un événement tout aussi particulier que celui de la découverte du mot dans la boîte de praline. Ce fut la découverte d'une lettre. Cette lettre n'en était pas vraiment une. Il s'agissait en réalité un article de journal, l'article qui allait sans nulle doute me conduire à l'affaire. A la découverte de cet article, je fus pris du même ressenti que celui que m'évoqua le mot « aidez-moi » ; celui qu'un fait inhabituel allait se produire dans les jours qui viennent, qu'un événement allait changer mon existence. Alors que j'avais encore à l'esprit l'histoire de Calibale Buche, j'essayais, autant que possible, de l'écarter de mes pensées et de refuser de voir cette histoire comme pouvant avoir un lien probable avec ce qui allait suivre. Non pas que je suis de nature superstitieuse mais parce que l'ensemble des événements pris avec une certaine hauteur nous laisse à penser à posteriori que ces histoires doivent se voir comme un tout cohérent, comme quelque chose qui, dès le départ, semble nous mener inévitablement à tel événement. A savoir, dans ce cas-ci, à l'affaire que nous allons relater. Et si on me suggérait cette éventualité à l'instant où je vivais cette histoire, j'aurais refusé d'y croire. D'abord je me persuadais que Calibale Buche était timbré. Il n'y avait pas d'autres mots pour le dire. Quelqu'un qui passe ses journées dans les bois et qui mange de la viande avec délectation laisse penser à un névrosé ou à quelqu'un qui n'a plus toute sa tête. Bien que j'avais eu du mal à le cerner de prime abord et que j'avais laissé le bénéfice du doute à cet étrange personnage, je pouvais à présent affirmer avec certitude que ce type n'était pas normal. Ensuite, la coïncidence est

un phénomène qui peut expliquer des choses sous une forme de succession d'aléas dépeignant un caractère incomplet. Et de fil en aiguille, les aléas, les « on dit » et les rumeurs qui s'y ajoutent caractérisent un personnage de nature faussée. Mais si l'on prend du recul et de la hauteur sur ce qui a été dit, il est possible que le portrait qui nous a été dépeint d'une personne est totalement factice et ne corresponde pas à la réalité. Enfin, et par rapport à la situation en elle-même, si je refusais de croire à une forme de destinée, c'est parce que je refusais tout simplement de suivre ces théories selon lesquelles un chemin prédestiné nous mène inévitablement à une situation, sans que l'on ne puisse y échapper d'une quelconque manière. La vie n'est pas une succession d'événements logiques qui, en tout état de cause, nous mènent vers une situation prédéfinie. Ce ne peut être le cas. Lorsque l'on s' imagine qu'un événement va se produire, lorsqu'on y croit durement, c'est en général tout l'inverse qui en découle car, bien souvent, un autre événement inexplicable, inattendu vient entraver votre chemin. Ainsi, il y a en réalité, à un moment donné dans votre vie, une contrainte, un événement imprévu qui vient chambouler le cours des choses. Vous pouvez être le meilleur mathématicien, le plus illustre prévoyant, jamais vous ne pourrez échapper à ces mystères de l'existence. C'est comme ça. Une sorte de loi de la nature. Mais si certains événements sont imprévisibles, il y a dans cette histoire ce fameux sentiment de prédestination. En recoupant les épisodes un à un, en les retravaillant et en les contextualisant, je ne pouvais me départir de cette idée qui allait néanmoins, peu à peu, me gagner, à mesure qu'une succession de faits divers allaient se produire dans la ville de Toumsouc.

VII

Un soleil étincelant éclairait les murailles des maisons et brillait sur Toumsouc. Le temps était également sec : on pouvait dire que Toumsouc revivait ses grandes heures d'été. On entendait le chien des voisins aboyer, le bruit des voitures et des enfants qui couraient dans les rues. Cette atmosphère toute particulière marquait celui des départs de vacances mais aussi des premiers jours de repos: certains prenaient leur envol vers l'étranger tandis que d'autres profitaient de cette quiétude que marquait une fin de période contraignante (la fin des obligations scolaires) pour prendre du bon temps en terrasse. En ce qui me concerne, les éclaircies avaient enlevé tous les tracasseries de mon esprit si bien que toutes mes idées noires et sombres ne semblaient avoir été qu'un mauvais rêve. Je me levai ainsi le pied léger. Bien que la période de vacances était une période où tout tournait au ralenti, il y avait néanmoins certaines tâches qui nous occupaient.

Avant de les entamer je descendis vers la cuisine pour me préparer un petit déjeuner. Il était composé de quelques bouts de pains, une tranche de fromage et des œufs sur le plat au lard. Alors que j'allai redéposer les plats, on vint sonner à la porte. C'était le facteur qui venait apporter le courrier.

— Monsieur Georges Pire est-il là ?

Mon père était absent ce matin.

— Non, lui répondis-je, mais si c'est du courrier pour lui je lui transmettrai.

— Tenez, deux lettres pour Monsieur Pire.

Le facteur livrait un peu moins que d'habitude en cette période : à peine deux lettres ce qui était insignifiant par rapport aux nombreux courriers qui défilaient durant l'année. Entre les courriers de l'administration adressés à une mère directrice d'école et ceux des investisseurs envoyés à un père financier, la boîte était souvent pleine. Le facteur attendit sur le perron. En général, mon père ou ma mère le laissaient entrer. En ce qui me concerne, je n'avais pas envie qu'il entre et s'attarde pour discuter comme il savait le faire. Une fois les deux lettres livrées, je mis ma main sur la porte entr'ouverte et la rabattit doucement face à lui. Au moment où elle allait se refermer, j'entendis de l'extérieur :

— Attendez ! J'ai oublié de vous apporter ceci.

Je rouvris la porte.

Le facteur me transmis une enveloppe brune.

— Beldoal, me dit-il en regardant le verso de l'enveloppe, j'imagine que c'est la société de votre père... A l'attention de Monsieur Georges Pire.

— Merci ! lui dis-je.

Une fois le courrier en main, je saluai le facteur et refermai définitivement la porte derrière lui.

Mon attention se dirigea sur l'enveloppe décachetée. Une feuille épaisse, mal repliée, manqua de tomber. Je la rattrapai, sortis la lettre en vue de la replier correctement et la replacer délicatement dans l'enveloppe brune. Je m'arrêtai néanmoins sur son contenu : il s'agissait d'une photocopie d'un article de journal. Un sentiment peu anodin me gagna : c'était le même ressenti que j'avais eu en écoutant Calibale Buche. Ce fameux sentiment de déjà-vu. Je m'arrêtai sur le titre : il y était écrit « comme un voile dans l'obscurité ».

Qu'est-ce que cela signifiait ? Un article de journal imprimé à destination de mon père et provenant de sa société ne m'évoquait aucun lien a priori. Mais le titre de journal m'interpellait. Je le relus à plusieurs reprises : « comme un voile dans l'obscurité ». Avais-je entendu cette phrase quelque part ? Si oui, où et quand ? Je parcourus l'article d'un coup d'œil mais le contenu était fort peu lisible. Sans m'y attarder davantage, je redéposai soigneusement le papier dans l'enveloppe et la rangea sur le meuble derrière moi.

Je compris plus tard que j'avais à cet instant, dans les mains, l'original de l'article qui évoquait le meurtre. Et dans son intégralité.

Plus jamais je ne remis la main dessus.

VIII

Le mois d'août approcha. Les derniers plans que je m'étais fixés étaient tombés à l'eau. Dès lors, je pensais à ce job d'étudiant au « Forclos » qui se trouvait sur la grand place de Toumsouc. Malheureusement, le gérant avec qui j'étais souvent en contact, Monsieur Dupont, n'était pas disponible la deuxième quinzaine de l'été. Je l'avais déjà rappelé plusieurs fois sans succès. Après de multiples tentatives d'appels téléphoniques, je tombai sur sa fille Christine :

— Fini et désolé pour toi mais je ne prends plus d'étudiants cet été ! me dit-elle sèchement.

— Pourquoi donc ? lui demandai je, quelque peu surpris.

— Écoute, mon père n'est pas là et je ne sais pas tout faire. Et puis on est full là ! Si vraiment j'ai un besoin urgent de personnel, je t'appelle. Mais sinon ne compte pas trop dessus.

« Désolée... »

Elle raccrocha brusquement.

L'absence de son père durant ces vacances devait, selon elle, la mettre dans l'embarras. Cela lui conférait une charge de travail monumentale qu'elle était incapable de gérer seule durant cette période. Mais tout ça me paraissait être une excuse bidon. Je me disais surtout que le véritable motif était son aversion à devoir former un sinistre inconnu en plus des tâches quotidiennes et en l'absence de son « patron ». Rien ne se serait produit de la sorte si j'avais pris contact directement avec Monsieur Dupont.

Mon père, de passage dans la pièce, me rassura :

— Fais pas cette tête d'enterrement ! Tu réessaieras dans quelques jours et là c'est bingo !

Au même moment, on vint sonner à la porte.

C'était Suzanne.

Suzanne était une voisine qui habitait au bout de la rue. Plutôt jolie. Un peu casse-pied. Elle tirait souvent la gueule comme si elle était réglée en permanence, de mauvaise humeur. Sans me saluer, elle me demanda si c'était moi qui lui avait envoyé toute une série lettres.

— Quelles lettres ? lui demandai-je d'un air surpris.

Elle m'en tendit une sous mon nez : c'était une lettre d'amour qui portait ma signature. Il y était bien signé : « Julien ». Cependant, je ne reconnaissais pas mon écriture : soit quelqu'un avait dû subtiliser ma signature - qui ressemblait pour le coup fortement à la mienne- pour lui faire une mauvaise blague, soit ce fait m'était sorti de la tête si bien que je pensais, dans un premier temps, tout naturellement à une blague de John, Eric ou de Pierre. En temps normal j'aurais sûrement rigolé mais le contexte actuel ne se prêtait pas tellement à ce genre de

plaisanterie. En effet, Toumsouc était depuis plus d'un mois sujet à des agitations et à toute une série d'événements peu anodins qui éveillaient les passions dans les esprits de la population. Ainsi, Toumsouc était victime de plusieurs méfaits (ou qui paraissaient comme tel) en tout genre : ils allaient du vol au racket en passant par le harcèlement. Ces événements répandus dans les grandes villes étaient néanmoins intrigants pour cette petite ville aux apparences sans histoire. Il y avait outre ceci, l'acte le plus grave et le plus terrible de tous, celui que l'on énonçait qu'à demi-mots : le meurtre. Sans doute que les crimes, s'ils étaient vérifiés, étaient ce qui plongeait véritablement la population dans le plus vif émoi. Ainsi, les citoyens de Toumsouc commençaient à perdre leurs voix lorsqu'on évoquait ce sujet ; sujet qui devint peu à peu, et malgré tout, inévitablement le centre de préoccupations ou de discussions et qui paralysa l'ensemble de la population.

S'il fallait reprendre l'ensemble de ces malheureux événements dans un ordre chronologique, on pouvait naturellement citer comme point de départ l'incendie de la grange de Monsieur Hubert. Cet incendie qui n'est pas un événement à proprement parler d'extraordinaire avait ceci d'interpellant : il avait été causé chez Monsieur Hubert, personnage bien connu dans la région. Si monsieur Hubert était connu, on savait aussi que chez Monsieur Hubert, rien de fâcheux n'arrivait. En effet, Monsieur Hubert était réputé pour sa prévoyance. Du point de vue des assurances par exemple, Monsieur Hubert était, à en juger par toute une série d'éléments objectifs, une personne qui avait une statistique sinistre vierge (preuve à l'appui qu'il n'avait jamais subi le moindre accident). Il était considéré comme un « bon risque » si

bien qu'il bénéficiait d'un taux de prime assez bas. Constatation supplémentaire, Monsieur Hubert était, dans le tout Toumsouc, la personne la plus vigilante et prévoyante de la région en matière d'incendie : chacun de ses bâtiments étaient équipé de moyens technologiques de dernier cris en terme de prévention. En outre, Monsieur Hubert s'y connaissait très bien dans ce secteur : il avait travaillé comme expert en prévention et était le plus respectueux des normes. Enfin, Monsieur Hubert était, à en juger par les gens de son entourage, une personne d'une droiture exemplaire et on ne peut plus respectueuse. Jamais n'aurait-on pu ainsi envisager qu'il mette lui-même le feu à sa grange pour toucher, par exemple, une indemnisation de son assurance ; et cela, même si ses affaires avaient été par moment difficiles. Cet événement, couplé à ceux qui suivirent, parut inquiétant aux habitants de Toumsouc. En effet, d'aucuns considéraient que l'incendie était de nature criminelle.

Parmi les autres événements qui accablèrent la population, on comptait aussi les petits méfaits causés par une personne bien connue de la police : le petit Lucien. Lucien était un petit voyou des bas quartiers qui terrorisait la région depuis plus d'un mois. En ce qui me concerne, je ne pouvais dire si Lucien était si méchant qu'on le prétendait. Il était, par contre, certainement un peu dérangé. Ces petits méfaits avaient commencé par des lettres de menaces qu'il avait envoyées aux commerces de la rue de Daredelle. Transposé au cas de Suzanne, et pour autant qu'il puisse écrire des lettres d'amour, il aurait très certainement pu faire un excellent suspect. Mais, pour ma part, je ne le soupçonnais pas personnellement comme étant l'expéditeur des lettres adressées à Suzanne. Outre ces méfaits, Lucien avait été également plusieurs fois

soupçonné de vol dans les commerces. Au début, quelques petites pertes de profits peu significatives étaient constatées. Celles-ci devinrent bien vite plus conséquentes par la suite, sans parler des nombreux faits de rackets envers la clientèle des bars. On soupçonnait donc que Lucien avait rallié bien vite une bande de petits malfrats pour agrandir sa sphère criminelle. Ainsi, lorsqu'il n'était pas directement impliqué ou lorsqu'il avait un alibi, on disait que le méfait avait été causé par la bande de Lucien ou d'un de ses membres, en restant assez vague. Jusqu'à présent, rien ne pouvait véritablement l'accabler. De nombreux éléments de preuves venaient à manquer et, il est probable que pour une population qui n'avait pas l'habitude d'être confrontée à ce type de délits, il lui était difficile de porter un jugement éclairé et de trouver les mesures adéquates pour coincer le petit Lucien.

Enfin, il y eut les morts.

Sans doute s'agissait-il des faits les plus éprouvants pour Toumsouc. Une série de décès en chaîne durant plus d'un mois avaient commencé à affecter toute la population. C'était comme si une épidémie s'était brusquement abattue sur Toumsouc. Les morts étaient principalement des vieilles personnes qui décédaient dans leurs logis ou dans les maisons de repos. Quelques cas avaient également été constatés dans la rue. Comme foudroyées, des personnes étaient tombées comme ça sans motifs apparents. Ces morts qui, subitement, paralysaient Toumsouc devinrent bien vite le terreau de toutes les suppositions possibles et inimaginables. Elles devinrent également des sujets de discussions centraux et la plupart des habitants commençaient à parler de meurtres. Ce fut comme si une tornade d'allégations provenant de tous bords fut déclenchée pour que les

habitants de Toumsouc vinrent à se soupçonner entre eux. Les analystes évoquaient le cas de la sécheresse ou de la mort naturelle mais la courbe exponentielle et subie des décès ainsi que le nombre de morts constatés dans la rue ne convainquirent pas la population. Un vaste réseau de commérage prit alors une ampleur démesurée à partir de ces faits et un comité de citoyens de la région fut mis en place pour enquêter. Selon les citoyens, il y avait urgence pour perquisitionner sur ces cas présumés de meurtre en vue d'établir la vérité. Depuis plus d'un mois de recherche sur les causes de ces décès, le comité crime formé par les habitants de Toumsouc n'avait toujours rien trouvé. Quelque part, ce théâtre d'événements et ces mobilisations par les habitants contre ces crimes présumés devait bien contenter le cas de Lucien et de sa bande. On ne parla presque plus de ses petits méfaits.

Etant donné que les délits de Lucien restaient interpellant dans le cas des lettres, Suzanne me proposa d'en discuter autour d'un verre au Forclos.

A peine étions nous installés à une table que Suzanne fondit en larme devant moi. Elle m'expliqua qu'elle ne savait pas si ces lettres avaient été écrites par un demeuré ou par moi-même. Je dus la convaincre par épuisement que je n'y étais pour rien alors elle pencha, comme naturellement, pour un acte commis par Lucien et sa bande. Suzanne tremblait. Elle s'imaginait que cette bande de racaille se rendrait chez elle et que le pire restait à venir.

— Tu te rends compte ? me lança-t-elle, et s'ils connaissaient mon adresse ?

Je dus la réconforter bien péniblement et pensais toujours, pour ma part, à une manœuvre de John, Eric ou Pierre. Suzanne me fit ensuite part de ses malheurs durant

toute l'après-midi si bien que je n'eus bientôt plus envie de l'écouter. Et lorsque je tentais de dévier le sujet, elle revint sans cesse sur celui des lettres :

— Ils pourraient venir jusque chez moi, s'en prendre à moi et toi ça ne te fait rien !

A ce moment, j'eus comme l'impression que ce verre tournait au mélodrame et que Suzanne prenait l'excuse de son désarroi pour que je vienne la rassurer et la consoler. Une manœuvre de sa part pour que je m'intéresse enfin à son cas. Alors qu'elle s'apitoyait sur son sort, la serveuse Christine se rendit à notre table.

— Que puis-je ? fit-elle d'un air froid.

— Bonjour Christine !

— Vous êtes ?

— Je vous ai appelé ce matin, Julien Pire. Ca ne vous dit rien ?

Christine prit un air étonné. Elle donnait l'impression de réfléchir.

— Peut-être que vous ne me situiez pas bien au téléphone, poursuivis-je. Mais voilà, tant que vous êtes là, je me permets de vous donner mes coordonnées...

En effet, nous avions mis un terme de manière quelque peu précipitée à notre entretien téléphonique.

Elle me prit sèchement la carte de visite que je lui tendis et ajouta :

— Bien ! Que désirez-vous d'autre ?

Je regardai Suzanne et haussai le menton dans sa direction pour lui céder la priorité. Elle tourna la tête.

— Deux bières ! dis-je alors.

Christine prit la commande et se retourna.

— Quel accueil...dis-je à Suzanne en levant les yeux au ciel, à peine Christine s'en était allée.

— Eh ben tu manques pas de toupet toi ! me rétorqua-t-elle.

— Pourquoi donc ?

— Je sais pas, tu débarques ici, tu lui tends directement ta carte et tu commandes deux bières.

— Et alors ?

—Tu pourrais au moins me demander ce que je veux. Sympa... et merci la galanterie !

— Bah ! Tu tournes la tête, tu ne réponds pas et tu boudes, que veux-tu que je fasse d'autre ?

— C'est ça que tu ne comprends pas, gémit-elle, tu ne m'écoutes pas, tu ne t'intéresses pas à ce que je racontes !

— Mais enfin...

— Non pas enfin... moi je te parle de concret ! Des lettres de menaces ! Tu sais ce que ça veut dire ?

—Mais si Suzanne, mais si...lui répondis-je avec peine.

Bien sûr que je compatis, avais-je envie de lui dire. Mais que voulait-elle que je fasse? Je n'étais pas la police. Ni son mec d'ailleurs.

— Je veux être écoutée et qu'on me comprenne !

Au moment où j'allais pousser un soupir, Christine arriva avec deux bières. Nous les bûmes sans rien dire. Je sentais néanmoins le regard accusateur de Suzanne se poser sur moi.

Mon attention se porta tout à coup sur les tables voisines. On pouvait entendre assez distinctement les bribes de conversations. Inévitablement, j'entendis ressasser les affaires qui venaient de sortir dans les journaux.

— Méfions-nous ! méfions-nous ! entendis-je à la table derrière moi.

— De quoi tu as peur ? fit une personne âgée qui se trouvait à la même table.

— Ben les meurtres de ces petits vieux ! lança son vis-à-vis. Et surtout ce Lucien, répondit-il, ça te fait pas peur à toi ? On dit qu'il vole pour l'instant. Mais, lui et sa bande, je les croirais bien capable de crimes moi !

Mon regard se dirigea vers Suzanne qui avait visiblement tout entendu. Elle se leva subitement et s'en alla en réprimant un sanglot. J'affonnai mon verre, déposai la monnaie sur la table et courus la rejoindre.

— Suzanne ! criai-je en tentant de la rejoindre, Suzanne !

— Arrête !

— Mais dis-moi ce qui se passe à la fin !

Elle se retourna brusquement vers moi :

— Mais Julien, s'écria-t-elle les larmes ruisselant à ses joues, tu ne comprends pas ? Tout ce qu'on raconte là ça me terrorise ! Et toi ça ne te fait rien !

— Mais si ! répondis-je, mais si ! mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Suzanne s'avança tout à coup vers moi et se blottit entre mes bras. Elle sécha ses larmes et me regarda tout à coup de ses grands yeux et eut un sourire complice.

— Être plus affectueux par exemple, me dit-elle d'une voix douce en s'enlaçant délicatement dans mes bras.

J'opérai un geste de recul.

— Attends attends Suzanne, je suis ton ami moi, pas de gestes inappropriés !

Elle tenta encore une approche maladroite en s'avançant encore quelque peu et je fis un nouveau pas en arrière. Tout à coup, elle se raidit.

— Ton attitude nonchalante, ton je-m'en-foutisme caractéristique, c'est bien l'attitude d'un demeuré qui joue avec les sentiments. Et tu fais ça avec plus d'une femme je présume, hein ! C'est ça ? T'es un timbré Julien, un timbré !

Elle fit deux pas en arrière, tendis ses bras, comme pour mettre une distance entre nous deux :

— Et en plus je peux mourir et toi tu t'en moques ! Au moins le message est clair !

— Mais si... mais si, répondis-je d'un air contrarié. Écoute, tout ce que tu penses est faux, tu es une amie je...

— Va te faire voir Julien !

Suzanne s'en alla en piquant une colère. Je la contemplais de loin, observais la fin probable d'une amitié sans bouger. Mais je m'étais tenu à un serment : celui de ne plus rien tenter avec elle. Il y avait ce fait : Suzanne était une fille en manque d'équilibre. Elle m'avait fait connaître des hauts, des bas et était probablement la cause de mes tourments. Au bout de la rue, elle se retourna une dernière fois dans ma direction et m'observa d'un regard noir.

J'y décelai un sentiment haineux.

Il me viendrait un jour où je paierai cet acte de froideur, tôt ou tard.

Suzanne était rancunière et capable de tout.

IX

Le lendemain je fus pris d'une sorte d'appréhension générale et les épisodes de la veille firent le tour de mon esprit. Le fait que Suzanne ait tenté cette approche est quelque chose qui me travaillait tellement que je demeurai indécis face à l'incompréhension de son geste. Mais aussi parce que j'imaginai à présent le moment où j'allais la revoir, où il allait falloir s'expliquer et où notre amitié risquait de prendre définitivement fin. Ce genre de position inconfortable où l'on se sent responsable de tout était capable de m'occuper l'esprit

des heures durant. Des heures à ressasser inutilement. Et si je savais qu'il n'y avait pas de quoi en fouetter un chat et que certaines personnes bien avisées m'auraient simplement suggérées de passer à autre chose, j'en étais incapable. Je maudissais au passage le fait qu'une relation ne puisse être simple et que ce genre d'événements ne se produisent pas avec d'autres filles pour lesquelles on a vraiment un intérêt. Un intérêt durable.

Il y avait ce matin d'autres nouvelles, si l'on peut appeler ainsi, qui me préoccupèrent également et ajoutèrent de l'angoisse à ce qui s'était passé la veille. En consultant les nouvelles du matin, dans le quotidien de Toumsouc, je pris peine à voir que la situation générale de la ville ne s'était pas améliorée. Il y avait en effet un gros titre anxiogène où l'on parlait de morts. Plus exactement, le grand titre du quotidien était le suivant « Morts à Toumsouc : la vérité que l'on vous cache ». Je pris la peine de lire l'article accompagné d'une tasse de café. Cet article ne m'apprenait rien de plus que ce que j'avais déjà entendu par rapport à ce qui se disait dans Toumsouc. Pour résumer, il y avait ces gens en rue dont la vie s'était brusquement arrêtée. L'article évoquait des pistes : scénarios étranges, meurtres dissimulés. Mais rien ne permettait de donner une véritable raison à ces morts inexpliqués qui provoquaient, depuis quelques semaines déjà, des soubresauts au sein de la population de Toumsouc. On pourrait imaginer ici voir un lien avec le drame que j'ai vécu par la suite. Mais s'il n'est pas totalement lié, il n'en est pas totalement étranger non plus, comme nous le verrons. Le constat que l'on pouvait toutefois directement faire ici fut le caractère des articles, rédigés par une presse avide de propager des angoisses. La presse de Toumsouc alimentait les passions au sein

d'une population paniquée. Toumsouc n'avait jamais auparavant connu de tels bouleversements en une période habituellement aussi calme. Dans les rues, on ne parlait plus que des morts, des morts et encore des morts. On faisait des pronostics, on cumulait les chiffres et on récoltait les drames. Le nombre explosait par dix puis par cent. On commentait. Des experts se justifiaient. A la fin de l'article sur les morts, on pouvait voir un éditto (qui dénotait avec la tendance générale des meurtres et des complots), de l'avis d'un expert sur le climat qui prétendait que ces morts devaient être mis en parallèle avec le changement climatique. L'editto en concluait, par une synthèse que je n'avais pas bien comprise, que ce changement climatique devait être mis en relation avec le changement de notre société voire au changement d'une ère. En page deux, un article faisait référence à la révolte des commerçants de Toumsouc. On pourrait imaginer que cette dramatisation des événements eut un impact sur leurs affaires et que donc les commerçants se révolteraient en réaction de l'exposé du premier article. Mais l'article se bornait en réalité à promouvoir l'hypothèse inverse. Selon le témoignage d'un commerçant, ce serait Lucien, le voleur présumé de plusieurs étalages dans les grands commerces de Toumsouc qui serait également responsable des morts mais aussi de la grange en feu du très respectable Monsieur Hubert. Par le biais de Lucien, on avait ainsi un responsable, un bouc émissaire de tous les méfaits de la ville et de l'état de panique généralisée. C'était Lucien qui avait instauré le désarroi au sein de Toumsouc, c'était Lucien qui dérangeait sa prospérité, c'était Lucien l'homme à abattre. Et enfin, en dernière page du journal, on évoqua l'incendie de la grange de Monsieur Hubert.

Une photo suffisait à elle-même pour le relater puisqu'on ne voyait plus que quelques murets, des poutres noircies et un tas de débris qui étaient tout ce qui restait de l'édifice : l'édifice d'une des nombreuses propriétés de Monsieur Hubert. Encore une fois, Lucien était évoqué par Monsieur Hubert lorsqu'on lui demandait qui pourrait être, selon lui, le responsable de cet accident.

Je ne sais pourquoi mais lorsque j'imaginais Lucien, j'imaginais Petko. S'il n'y avait pas de raison apparente de faire un parallèle, le mystère de ce Lucien, dont aucune photo n'avait jamais été publiée, me faisait penser au mystère de Petko. Lucien, l'homme invisible décrit comme présumé responsable de tous les maux de Toumsouc s'associait curieusement à l'étrange personnalité de Petko, la légende de la disparition. L'épisode du bois me revint mais aussi celui que m'avait raconté Calibale Buche quant à leurs regards croisés dans la rue de Daredelle. A cet instant, alors que mon esprit vagabondaient, je pensais à ces éditoriaux de presse qui pouvaient utiliser de manière aussi péremptoire la présomption pour accabler les maux d'une population sur un simple délinquant. La méthode opérée me sidérait quelque peu et m'interpellait. Alors que je cogitais en lisant ces lignes, je m'imaginais retracer moi-même le fil de l'enquête. Car, l'être qui était à l'origine des événements qui bouscullaient Toumsouc pouvait être une créature plus mystérieuse, l'esprit du malin qui sévissait sur une ville. Et si même cette personne était un petit garçon aux origines inconnues, plutôt discret, mystérieux et qui avait des yeux sur le tout Toumsouc ? Et si cette personne n'était autre que Petko, ce garçon si étrange qui travaillait lui-même dans les commerces et les pillait de l'intérieur ? Un garçon que rien ne semblait

désigner, assez malin pour faire porter le chapeau à un délinquant plus visible mais moins intelligent que lui. Je ne sais pas pourquoi je portai de telles affabulations, totalement infondées à ce stade, sur la personne de Petko. Mais sans doute étais-je toujours guidé par cette intuition. Et nous verrons que l'histoire ou le hasard rallieront également ces éléments comme un ensemble indissociablement lié. Les propos de Calibale Buche me revinrent ainsi à l'esprit. Je vis à nouveau défiler les images de ce garçon mystérieux dans la forêt ; je le vis ensuite reparaître dans la rue de Daredelle. Je sentis enfin son regard se poser sur moi. Alors ces pensées me convainquirent qu'il fallut que j'en apprenne davantage sur ce Petko ; elles me portèrent légitimement à penser que Petko était encore plus curieux qu'il ne puisse paraître.

X

Je me rendis au bois de Livernes ce samedi matin. Si j'avais décidé de m'y rendre c'était dans l'objectif d'obtenir des explications sur ce personnage. En réalité, ce n'était pas tellement les rapports que je m'étais imaginés entre Lucien et Petko qui me questionnaient le plus (car il était fort vraisemblable que ces rapports n'en étaient en réalité pas ou qu'ils fussent totalement illusoires) mais ces affaires avaient, je ne sus trop pourquoi, éveillé le discours que Calibale Buche m'avait tenu à propos de ce garçon. Ainsi, ce discours m'avait néanmoins saisi, interpellé et demeurait pour moi toujours une véritable énigme. Bien sûr, ce Calibale buche n'était pas tout net. Mais l'étrangeté de ses propos me renvoyaient à certaines zones d'ombres. En dehors de l'ébullition qu'il y avait autour des affaires et des titres de

journaux, il y avait des questionnements à faire qui, selon ma propre intuition, me mèneraient plus loin que les élucubrations apparentes des citoyens. En vivant toute cette situation de crise, des pensées se réveillèrent, des idées se bousculèrent. Ainsi, si je voulais connaître la vérité, il fallait que je sonde mon entourage afin de savoir qui était ce Petko et, enfin, si ce Petko pouvait avoir un lien avec les derniers événements qui s'étaient produits dans Tomsouc.

J'enfournai mon vélo et me dirigeai en direction du bois de Livernes. Comme nous étions un samedi, je supposais avoir de grande chance de croiser Calibale au bois ce jour-là. Calibale Buche était de ces personnes pour lesquelles il fallait se déplacer pour entrer en contact. Injoignable par téléphone, il faisait partie de ces gens extrêmement rares qui vivent en marge de notre société, de son information et de ses réseaux. En direction du bois, le ciel était gris. Un gros cumulus ou cumulonimbus semblait prêt à percer à tout moment. A la sortie de la ville, alors que les nuages s'épaissirent, l'idée de me rendre à vélo fut soudain remise en question. Je me demandai si mon déplacement était une bonne idée ou s'il n'était pas encore temps de faire demi-tour et reporter cette visite à plus tard. Mais pour que je sois certain de voir Calibale, il fallait revenir un autre week-end, ce qui m'arrangeait peu. En effet, étant donné que cet être passait l'essentiel de ses jours -hors répétitions de théâtres- et des week-ends dans les bois, il était peu probable de le croiser en semaine à Tomsouc.

A l'entrée du bois de Livernes, j'eus comme un flash. C'était quelque chose d'inexplicable et qui se rencontrera encore plus tard. Cette apparition avait quelque chose de curieux ; c'était une sorte de sentiment

de déjà-vu, un événement qui se confond entre rêve et réalité. L'apparition était comme accompagnée d'une voix. Et lorsque l'instant passa, il parut a posteriori être une simple affabulation. Pourtant, ce moment, ce flash (je ne sais comment le définir autrement) était véritablement apparu à l'entrée de ce bois. Était-ce l'effet des arbres, le côté sombre et particulier de ce grand bois vide, d'une quiétude peu rassurante ou s'agissait-il d'une situation que j'avais rêvée ou imaginée auparavant?

Alors que je pénétrai dans le bois et heurtai des gravas en pierre, un chemin pentu se dressa face à moi. En bas, la pente suivait les sentiers boueux, mélangés aux brindilles et aux feuilles. Il y avait une odeur de pin qui piquait au nez, une odeur humide et fraîche, celle de la nature la plus profonde, de la nature à l'état pur. La vue du bois vers la forêt de pins feuillus paraissait si sombre au loin, si lugubre qu'elle en était inquiétante. L'idée me vint de faire subitement demi-tour. Mais alors que je pensais à Calibale qui passait l'essentiel de son temps dans cette forêt silencieuse et sombre, je me dis dit que tout danger devait pouvoir être écarté. Peut-être que l'apparition de Petko lui était venue du simple fait de son imagination à force de trainer seul dans cet endroit sans âmes. Sans doute que le regard froid de Petko à la rue de Daredelle avait dû marquer Calibale Buche au point de faire ressurgir son ombre...

Mon vélo dévala la pente qui se trouvait devant moi. Il y avait au loin une boucle, un sentier qui séparait un bois d'une grande plaine : c'était ce qui me semblait être le fameux grand nœud, celui où Calibale m'avait raconté l'avoir vu. Alors que je m'y arrêtais, à cet endroit précis, j'entendis une voix survenant de nulle part et qui me fit :

— Qui va là ?

Une ombre sortit tout à coup de la forêt de pins, subitement, alors même que je ne l'avais pas vue venir au départ. Je fis un regard circulaire tout autour de moi. Je n'avais pu identifier d'où venait la voix et ne savais pas si cette voix devait être associée à l'ombre du bois. L'écho de la voix faisait penser à un groupe de personnes. Puis, peu à peu, les voix s'organisèrent en un seul et unique grondement :

— Qui va là ? Montrez-vous !

Lorsque je me retournai, je vis apparaître Pierre Calibe, comme survenant de nulle part. Dès qu'il me vit, il eut l'air surpris et me fit un grand sourire. Il s'approcha de moi et me donna un coup sur l'épaule :

— Ah c'est toi ! Sacripant ! Tu m'as fait peur !

Il y eut ensuite un bref silence et il ajouta :

— Je pensais que c'était lui !

Mal à l'aise et surpris par la réplique, je fus également étonné de le croiser de manière si impromptue. Qui sait ce que ce malade de Calibale pouvait avoir comme réactions surtout quand il permutait dans la bipolarité ? Lorsqu'il me dit « lui », je compris assez vite qu'il faisait référence à ce garçon. De but en blanc, je lui questionnai :

— C'est donc près d'ici que tu l'as vu ?

Calibale parut désarçonné par ma réplique. Sans doute ne s'attendait-il pas à cette introduction si franche de ma part, sans même l'avoir salué au préalable.

— De qui parles-tu ? Me demanda-t-il en fronçant les sourcils, l'air interpellé et feignant de ne pas relever ce qu'il avait lui-même suggéré en évoquant le « lui ».

— De l'histoire que tu m'as raconté sur Petko.

Il se recula d'abord avant de réaliser ce que je venais de dire, puis se dressa et se mit à rire. Ce moment dura

quelque peu. Calibale apparut mystérieux, comme s'il pouvait à tout moment se muer en un véritable psychopathe capable de tout. Le fait de le voir redresser sa hache ne fit d'ailleurs rien pour me rassurer.

— Et tu as parcouru ce chemin pour venir me demander ça ?

Avant de répondre, je posai un regard craintif derrière moi comme pour m'assurer que je ne sois entendu.

— Quand tu m'as raconté cette histoire sur Petko, lui dis-je, j'ignore pourquoi tu m'as raconté l'anecdote de cette disparition lorsque tu l'as vu dans le bois...

— Et ?

— Et je me demandais si ce n'était pas le fruit de ton imagination.

Pierre fronça ses sourcils et monta le ton d'un cran :

— Qu'est-ce que tu cherches à savoir ? demanda-t-il en s'emportant. Tu me prends pour un fou, c'est ça ? C'est pour ça que t'es venu ? Juste pour ça ?

Calibale parut méconnaissable en l'espace d'un instant. Je laissai passer un blanc et mis mes mains en face de moi, lui enjoignant de se calmer. Me voyant reculer et lui montrer mes attitudes pacifiques, ses traits se lissèrent quelque peu.

— Je ne veux rien savoir de tout ça, ni savoir si ce que tu as vu était le fruit de ton imagination ou du réel...Je t'accordes pour dire que Petko est un gars curieux. Mais si je viens c'est surtout parce que je veux comprendre ce qui t'as poussé à me parler de lui. Ensuite, je veux savoir si tu sais d'autres choses sur lui...

Son regard dur s'effaça totalement pour passer à une attitude plus conciliante. Calibale Buche déposa la hache qu'il avait dissimulée derrière sa jambe au pied d'un tronc d'arbre. A présent qu'il se présentait les mains vides face à

moi, je m'avanciais quelque peu, nettement plus rassuré, et écoutai ce qu'il avait à me dire.

— Je vais te dire une chose, confessa-t-il. Je n'ignore pas que la plupart des gens me croient fou. Ils me croient fou parce que je suis un solitaire, un antisystème, parce que je vis dans mon bois à l'écart des gens, à l'écart des autres. Les gens me croient fou parce que je ne mange que de la viande et rien d'autre et que je suis contre ces tendances actuelles Végan ou machin chose ! Enfin les gens me croient fou parce que je ne lis pas les journaux et ils me reprochent de ne rien communiquer de rationnel. Pourtant ce que je vois, ce que je ressens partout autour de moi sont des choses qui partent en vrille. Même ma mère me prend pour un fou. C'est dire... Elle a commencé à m'imposer le théâtre, c'était un prétexte pour voir des gens, de me faire des amis. C'est elle qui m'a poussé à le faire. J'ai pourtant essayé mais dans le fond ça ne m'intéresse pas... Les gens ne sont pas comme moi, ils ne veulent pas comprendre...

Le discours de victimisation de Calibale m'étonna et je dois dire que je fus un peu surpris d'une telle mise à nu de sa part, alors que je ne le connaissais au fond pas tellement bien. Sa façon de parler de lui « à vif » comme il le faisait (tout comme la première fois en évoquant l'histoire de Petko), n'était pas sans susciter un certain émoi. Mon discours se voulait plus rassurant que le sien et je comptais bien lui montrer que ma présence en ces lieux ne visait en rien à le blâmer ou à le tourner en ridicule.

— Je ne suis pas là pour te juger... Simplement, je voudrais que tu me dises ce que tu sais sur ce Petko et pourquoi tu m'as parlé de lui ?

— Jure moi d’abord que tu ne viens pas ici avec de mauvaises intentions, que tu tiendras parole et que tu n’iras rien répéter...

Je fis un nouveau regard instinctif derrière-moi afin de m’assurer ne pas être épié par une quelconque âme silencieuse.

— Je peux te promettre que je ne viens pas pour tout ça...

Il me contempla dans les yeux et les fronça à nouveau.

— Je peux avoir ta parole ?

— Je veux juste que tu m’en dises plus sur *lui* et puis je m’en irais.

Je pesais enfin chacun des mots suivants comme s’il s’agissait d’un pacte de la plus haute importance :

— Tu as ma parole.

Calibale buche devint interdit. Des arbres, il regarda le sol et prit enfin une profonde inspiration.

— Je ne sais pas pourquoi je t’en ai parlé la dernière fois au théâtre. Mais quand je t’ai vu dans la rue de Daredelle, je t’ai observé avec ton père. Je t’ai vu de loin quand tu as quitté la boutique. Tu te retournais sans cesse vers la boutique Rémy et tu avais un regard soucieux. Tu ne te sentais pas tranquille, comme si quelque chose te dérangeais, comme si tu venais d’apprendre une nouvelle fâcheuse. Je ne me le suis pas dit directement mais c’est alors que j’ai croisé le regard de Petko, en regardant en direction de la boutique. Lorsque nos regards se sont échangés durant un moment interminable, son regard glacial et froid ; oui, lorsque nous nous sommes échangés ce regard perçant, je me suis immédiatement dit que ce devait être ce Petko qui t’avait fait cet effet-là, je ne sais pas pourquoi. Car bien évidemment, bien d’autres raisons pourraient te faire éprouver une telle réaction. Chacun de nous peut avoir une animosité particulière contre tel ou

tel événement particulier, un malheur secret, une gêne que nous dissimulons pour une raison ou une autre, une raison inconnue. Mais alors si tu as un souci particulier, familial ou autre, je te demandes de me le dire.

— Non, je n'en ai aucun, répondis-je.

— Alors je suis prêt à parier que c'est ce garçon qui te fait éprouver la même chose que moi. Et si tu es venu jusqu'ici pour en parler, c'en est bien la preuve qu'il y a quelque chose qui te dérange, quelque chose qui ne tourne pas rond. Si tu penses le trouver étrange parce que tu l'as vu dans cette boutique, imagine moi qui l'ai vu apparaître dans ce bois, à cet endroit précis et disparaître aussi subitement, lorsque je me suis rangé derrière les arbres. Et imagine un instant le regard que Petko m'a fait. Un regard de mort. Si tu le trouves si curieux d'apparence, tu aurais été envahi d'une telle angoisse si tu l'avais vu ici. Mais bien sûr, je peux raconter ça et personne ne va me croire. Si je le dis, on préfère dire que je suis fou, que je vois des esprits partout. Enfin, finit-il par dire, je préfère être dans ce bois et que l'on ne m'ennuie pas avec tout ça. Et je regrette même de t'en avoir parlé, finalement ce n'était pas utile....

Calibale Buche marqua ensuite un long silence. On entendit le bruit du vent souffler dans les arbres. Le ciel se noircit comme si une menace des ténèbres était prête à tomber sur nous. Calibale poursuivit par cette phrase : « crois-tu aux esprits » ?

Il me fallut également un temps d'arrêt pour répondre tant cette question me désarçonna. Quelques balbutiement sortirent de ma bouche dans un premier temps. Pris au dépourvu ou par surprise, rien ne sortit d'intelligible dans mon esprit. Calibale devait attendre une

réponse, quelque chose de clair, à cette question pour le moins curieuse.

— Non, finis-je par lui répondre, enfin... je ne crois pas.

Le sourcil de Calibale s'éleva suite à cette réponse imparfaite. Il expira un long souffle et, dans un soupir contradictoire, il reprit :

— Moi non plus, je n'y crois pas. Sans doute que cette histoire de Petko n'est rien de tout ça. Oublie tout ce que je viens de te dire. Après tout, quand il a disparu, ce n'était peut-être pas vraiment une disparition. Il est parti comme ça, comme quiconque peut détalier en vitesse après s'être senti épié un instant. Quant à son regard dans la rue de Daredelle, il n'avait probablement rien de maléfique. Une personne pourrait très bien regarder en face d'elle pour se plonger dans ses pensées. Rien de tout cela ne pourrait donc paraître si suspect a priori.

Drôle de changement d'attitude. Il marqua cependant à nouveau un temps d'arrêt avant de poursuivre : « mais j'ai observé ton visage, il exprimait cette crainte, une expression vive ».

A supposer que Calibale Buche voyait juste, le tout était de ne pas le conforter dans cette expression. D'un ton évasif, je lui répondis simplement :

— Je ne sais pas exactement quoi en penser, mais je ne pense pas non plus que cette histoire relève d'un fait extraordinaire. Ce sont des coïncidences, des attitudes hasardeuses ou incomprises - si on peut les appeler ainsi, mais qui, en aucune façon, ne sont rattachées à une voie de l'esprit.

— Qu'il en soit ainsi, me répondit-il.

— Il faut que nous oublions toute cette histoire, cela n'a rien de particulier. Tu me l'as même dit : il t'a vu, il est parti. Et toi tu étais caché derrière l'arbre.

— Tu penses ce que tu veux.

Et il finit par conclure brièvement en une phrase :

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Je comptais passer chez ma tante, lui mentis-je, et après je rentrerai chez moi.

— Ta tante ? me questionna Calibale, interpellé.

— Oui. Elle habite sur le mont de Bloiseul. On peut prendre par la route ou par le bois. Mais vu que le temps se gâtait, je préférais emprunter ce chemin.

Il me regarda sans rien dire et fit un hochement de la tête. Pierre Calibe m’observa ensuite longuement. Comme s’il n’était pas dupe de mon mensonge tout comme il ne l’était pas de ma présence dans ce bois, il me pointa du doigt une direction lointaine en me disant :

— Si tu veux savoir, c’est là-bas que je l’ai vu.

Il n’ajouta rien d’autre, se retourna en direction du bois et disparut dans la nature. Drôle de bonhomme, me dis-je. Je ne savais que penser.

J’attendis un moment qu’il s’enfonce dans le bois avant de repartir dans la direction indiquée. En effet, inutile de cacher davantage ce que je refusais de voir et qui pourtant suscitait tout mon intérêt: les apparitions de ce garçon. Il fallait donc que j’aie me rendre compte de tout cela en imaginant la scène. Un peu comme au théâtre. Même si la visite des lieux ne m’apporterait certainement aucune réponse, je voulais être capable de m’imaginer ce que l’acteur Calibale Buche avait pu voir ou interpréter ; je voulais me représenter ce degré de plausibilité par un constat réel.

Calibale s’était à peine éloigné que je pouvais entendre, au fin fond du bois, les bruits de haches qui cognaient contre les arbres. C’était bien le signe qu’il avait repris son activité. Alors que je me trouvais seul, un vent

frais se leva et vint soudain me piquer au visage. La température se rafraichit brusquement. Je regardai en direction du nœud qui se trouvait un peu plus loin, de l'autre côté du bois. À l'intersection du nœud, il y avait un espèce de bosquet entouré d'une route de gravas et d'une friche. Le bosquet se distinguait de l'ensemble du bois par ces arbres longs et fins, par leurs aspects obscurs et ternes. Au milieu de la friche flottaient quelques nuages bas, ou plutôt des masses humides qui sortaient des terres. Un vent en poupe les faisaient bouger et donnaient à l'ensemble un aspect lugubre. La température descendit peu à peu et le ciel s'assombrit. En ce moment où je me trouvais seul, je prenais la place de Calibale et essayais de me projeter dans ses visions : elles me faisaient penser au fait que Calibale pouvait avoir été victime de ces images du simple fait d'être confronté à la solitude de l'endroit ou au silence de la forêt. Car, quoi de pire que la solitude et l'ennui, ces deux fléaux qui vous empêchent de vous donner l'aval d'une personne externe et qui permet de vous éclairer. Je m'imaginais Calibale Buche qui passait ses journées entières dans ce bois, seul, reclus du reste du monde. Sans doute sa raison s'était peu à peu ébranlée et il avait fini par nier le réel. Arrivé enfin sur les lieux je dirigeai mon regard en direction du bosquet. La disparition de Petko pouvait s'expliquer par les arbres qui entouraient la friche et qui dissimulaient la courbe du nœud. Tout cela me conforta un peu plus dans ce que la vision du plausible prenait le pas sur celle de l'illusion. Et que si Calibale avait cherché à me tromper c'est qu'il était lui-même complètement fou.

XI

En quittant le bois de Livernes, un gros cumulus se fit toujours plus menaçant au-dessus de ma tête. Des bruits de tonnerre grondaient au loin, la température se rafraîchit et le vent soufflait davantage qu'à l'intérieur du bois. En jetant les yeux au ciel, j'observai les nuages se rapprocher et bientôt former une enveloppe au-dessus de ma tête. Voyant le ciel susceptible de percer à tout moment, je donnai des grands coups de pédale pour rejoindre Toumsouc au plus vite et me mettre à l'abris. Lorsque j'arrivai à hauteur de la rue de Daredelle je fus arrêté par une foule de gens : une manifestation d'une dizaine de personnes bloquait le passage. Ils barricadaient la rue de Daredelle, se tenaient en ligne pour empêcher l'accès à quiconque d'entrer. En face des manifestants se tenaient des policiers qui tentaient de contenir des révoltés et des médias constataient au loin, tel un cénacle à l'image du peuple, l'ampleur des agitations. Que revendiquaient-ils exactement ? J'arrêtai mon vélo. Un homme barbu avec un long manteau marron se trouvait à mon niveau et observait le tumulte grandissant. Je le pris à part et lui demandai : « que se passe-t-il ici ? ». Il fit d'abord comme s'il ne m'avait pas entendu et ce n'est que lorsque je répétai ma question qu'il se tourna vers moi l'air d'émerger de nulle part :

— Ils bloquent la rue ! ils bloquent la rue ! me dit l'homme.

— Je le vois bien mais...pourquoi ?

— Pardon ?

— Pourquoi font-ils ça ? répétai-je.

— C'est une révolte ! la révolte de Toumsouc !

Et puis l'homme se retourna et s'enfuit sans m'en dire plus. Un autre homme, plus jeune cette fois, se tenait plus loin. Il venait d'échapper aux policiers qui tentaient de séparer la masse.

— Ne restez pas là ! me suggéra-t-il.

Je l'interceptai en réitérant la question que j'avais formulée au vieil homme.

— Que se passe-t-il ici ?

Il ne me répondit pas, leva les bras aux ciel et poursuivit son chemin. Un troisième vint. Je l'interceptai et il me répondit de manière inintelligible. Les mouvements de la foule laissèrent place à des huées et le bruits des altercations. Des policiers étaient rentrés dans la foule, tentaient une percée et essayaient tant bien que mal d'éparpiller la mêlée. Le désordre était complet. On n'avait jamais vu ça à Toumsouc. Le dernier homme que j'avais intercepté essayait à présent de se protéger car on lançait maintenant des objets. Il valsait ainsi de toute part des détritrus, des cannettes, des cailloux, des mottes de terres. Bref, tout objet que l'on rencontrait faisant office de projectile à destination des forces de l'ordre. Je courus en cherchant un abri, loin de la rue de Daredelle. Là une vieille femme se trouvait derrière un muret. Je sortis de mes gonds :

— Peut-on me dire ce qu'il se passe ici ?

La femme pivota subitement vers moi d'un air apeuré. Elle jeta un œil derrière le muret et fit des bruits de respiration saccadée. Puis elle reprit peu à peu son calme et me fit signe de me rapprocher. Je m'exécutai, déposai mon vélo sur le sol.

— Ils ne veulent pas qu'on s'approche de la rue de Daredelle, me fit-elle.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas exactement... suite aux vols peut-être... les commerçants qui se révoltent !

La femme me contempla d'un air affolé.

— Ne restez pas ici, me dit-elle, venez vous mettre à l'abri !

— Où ça ?

— Suivez-moi...

Je suivis la femme et nous reculions pendant que les bombardements des gaz lacrymogènes et des cris se firent entendre. La femme me tira par le bras. Nous nous cachâmes derrière un mur :

— Ou devez-vous aller ? me demanda-t-elle.

— Par-là lui dis-je en pointant une direction tout droit de mon bras, vers la rue Pigard.

— Ah oui, vous devez passer dans la foule, attendez que ça se calme un peu alors !

Il y eut encore des lancers de pierres, des coups de matraque, des gens qui criaient, hurlaient des slogans ou des cris de douleur. Quel désordre ! Une grande explosion retentit soudain. Je pensais à une bombe, à l'envoi d'un gaz lacrymogène mais ce fut en réalité le tonnerre qui grondait. Le ciel changea de couleur : du gris, il vira au noir. Un nouveau coup de tonnerre retentit faisant ainsi disperser la foule. Les émeutiers et les policiers se mirent à courir dans toutes les directions. Et, peu à peu, la rue redevint plus fluide. Policiers comme manifestants s'étaient retranchés suite au grondement de l'orage. Une averse suivit, se transforma en tempête et inonda la rue de Daredelle et ses alentours. J'eus le temps de récupérer mon vélo et me placer sous une corniche pour me protéger. Face à moi, il ne restait plus personne. Comme si un cataclysme venait de balayer subitement, tel un soufflé, le rempart de la rue de Daredelle. Le bruit du

tonnerre laissa alors place à un grand calme et la tension retomba. Mon regard se dirigea en direction de la rue de Daredelle à présent ouverte et je tentai de réaliser ce qu'il venait de s'y produire. La pénombre avait pris possession des lieux, l'orage s'était transformé en un bourdonnement continu qui tonnait encore au loin et, face à moi, le chaos laissa place à l'incompréhension. Tout à coup, j'aperçus au loin une ombre à peine distincte au travers du brouillard formé par l'averse. C'était comme un point noir qui avançait, flottait au travers des gouttes et formait un passage sous la pluie dans ce lieu devenu vide. L'ombre se rapprocha, vint vers moi ; vers le début de la rue où se tenait, il y a quelques minutes encore, un public déchainé. Je plissai les yeux pour mieux la distinguer, essuyai les gouttes qui perlaient de mes cheveux à mes pupilles et qui obstruaient mon champ de vision. C'est en me concentrant davantage que je parvins, peu à peu, à apercevoir cette forme curieuse qui grandissait davantage en se rapprochant : elle était imparfaite et pourtant je pouvais déjà la deviner. Je l'entrevois dès lors que l'instinct me dictait déjà son nom. Cette ombre était celle de cette personne mystérieuse qui avait fait l'objet de mon déplacement vers le bois. La simple pensée de son nom me terrorisa parce que tout événement récent semblait me mener inévitablement à lui ; ces événements qui apparaissaient comme des hasards et des coïncidences ; ces événements qui occupaient tout mon esprit et pour lesquels je tentais de voir des liens entre eux. La personne répondant à l'appel du tumulte était comme ce moi maléfique que l'on essaie de repousser ; ce moi qui revient sans cesse face à vous lorsqu'il n'est pas dans votre esprit ; ce moi annonciateur d'événements bouleversants que vous définissez comme une succession

de malheurs. Et à mesure que l'image de cette personne approchant les grilles se clarifia, je ne pouvais à présent plus passer sous silence l'appel de son nom. Le regard de cette ombre me fixait à présent droit dans les yeux. Cette ombre était bien lui, cet individu que je ne pouvais à présent plus ignorer. C'était ce fameux Petko qui me dévisageait sans rien dire dans l'obscurité de la rue de Daredelle.

XII

L'averse dura trois jours au total. Et pendant ces trois jours des questions de tout ordre me vinrent sans cesse à l'esprit. Tout ce que j'avais vu et vécu depuis quelques jours me parut irréel. Les gens que j'avais croisés dans Toumsouc ne me semblaient également non vivants ; ils étaient devenus des sortes de corps étrangers saisis par la folie. Cette population n'avait soudainement plus d'âme, plus d'existence propre. Ce que je venais de voir la veille près de la rue de Daredelle était un spectacle d'une violence rare et que je n'avais encore jamais vu auparavant dans cette ville. Ainsi, le peu de personnes qui avaient marqué mon passage durant ces altercations étaient apparues possédées par la folie et par un état qui s'apparenterait à de la peur. La presse ne savait plus suivre : suite à la manifestation devant la rue de Daredelle vinrent toutes les théories contradictoires et inimaginables. Pendant ces trois jours, on communiquait à la radio de Toumsouc des suppositions selon lesquelles la révolte des commerçants avait amené à des prises de positions plus politiques. La ville avait vraisemblablement voulu s'emparer de la rue et la population criait au complot. Il faut dire que les soubresauts de la population

et les révoltes paraissaient infondées ou se basaient seulement sur des rumeurs. Une chose était sûre : la révolte des commerçants ne servait pas la rue de Daredelle. Depuis que certains commerçants avaient été volés par le présumé responsable Lucien, l'insurrection s'était étendue dans toute la rue. La police voulait contenir les révoltés, les indemniser et des questions se posaient quant à son avenir. Les rumeurs couraient selon lesquelles on voulait même renouer la rue ou encore la faire disparaître. Et puis il y avait l'affaire des morts qui plongea la population dans l'angoisse. A mesure que je parcourus titres et articles, on n'y mentionnait plus que cela. Enfin, il y avait Petko, ce garçon dont le regard avait croisé le mien hier soir sous le déluge.

Les événements sont comme des effets d'annonces ou des circonstances qui se présentent à un moment déterminé et qui bousculent l'ordre des choses. Et, si certaines choses nous arrivent inopinément, même par intuition, il nous manque généralement une donnée nous permettant d'anticiper l'arrivée de tels événements de manière pleine et entière. Cette donnée est le facteur temps : le quand. Car si le regard de Petko frappait encore mon esprit, je ne pouvais me dire quand j'allais me retrouver face à lui et cela même si je savais, au fond de moi, que ce moment allait, tôt ou tard, un jour survenir. Et c'est précisément ce soir-là, dans le déroulement de cette histoire, que celui-ci arriva. C'est dans la soirée, après ce moment, que Petko réapparut et que je pus confronter le personnage imaginaire à celui du réel. C'était un soir où l'averse fut la plus forte, un soir où la nuit fut la plus noire. Ainsi, la tempête battait son plein ce soir-là et ce fut le dernier soir d'un cycle qui dura plusieurs heures depuis

que j'avais confronté cette étrange silhouette à l'entrée de la rue de Daredelle.

La sonnette retentit. Une pluie battante cognait contre les vitres au point de les faire trembler. Sous l'intensité de la pluie, le bruit de la sonnette fut difficilement audible. Je l'entendis néanmoins trois fois. Alors que la foudre grondait et que la drache s'abattait de plus belle, mon regard se tourna vers la porte d'entrée. Il ne me semblait avoir entendu la sonnette qu'au dernier instant mais je pus néanmoins retenir distinctement les tintements à mes oreilles. Je m'interrogeai quant à la provenance de ces bruits de sonnette mais surtout me demandai qui pouvait s'y présenter, à cette heure aussi tardive dans la nuit. D'abord, je pensais à Suzanne. Était-ce Suzanne qui venait à moi pour me demander de nouvelles explications suite à l'épisode des lettres, la fois où je l'avais raccompagnée ? Ensuite, l'idée me vint que ce pouvait être mes parents qui étaient rentrés plus tôt de leur congé. Enfin, j'envisageai que ce fut des policiers. Cette dernière éventualité suscita en moins une vive appréhension.

En rejetant ces suppositions, je me dirigeai vers la porte. Ébloui par une lumière comme si l'on retirait subitement l'abat-jour d'une lampe qui vous éclaire la figure, je devinais néanmoins une ombre face à moi. Elle prit peu à peu forme jusqu'à ce que je puisse distinguer un garçon avec un grand imperméable.

Il attendait immobile sur le perron. Son regard était rivé sur le sol si bien que je ne vis que sa capuche dans un premier temps. Lorsque je baissai les yeux pour le saisir entièrement, je crus voir flotter, sur l'ensemble de son imperméable, des gouttes qui formaient une seule masse épaisse. L'eau, telle une cascade, s'écoulait ensuite

en direction du sol, avidement, comme sortant d'un égouttoir. Au bout de cette chute, une flaque immense recouvrait ses pieds à peine visible dans l'obscurité. Et, lorsque je portai enfin mon regard au loin, je constatai que la rue entière était submergée, presque rendue trouble, du fait de la pluie. Je considérai mon vis-à-vis qui se tenait face à moi, trempé. Il releva son visage dans ma direction et que les gouttes cachaient encore en partie. Il me fallut un petit temps pour que je le reconnaisse. Avant de lui adresser la parole, je lui fis un geste l'invitant à entrer. Je m'aperçus assez rapidement, en l'observant de plus près, qu'il n'avait pas l'air si menaçant qu'on avait pu me le décrire. Calibale Buche qui m'avait plusieurs fois mis en garde à propos de ce garçon ne s'était pas abstenu de descriptions fielleuses sur sa personne. L'image du balkanais, telle que je la visualisais à présent, se rapportait plutôt à celle de mes premiers souvenirs, tandis que je me rendais à la boutique.

— Qui t'envoie ici ? lui lançai-je d'un air quelque peu défiant.

Petko poussa un grand soupir mais ne répondit rien dans un premier temps. Peut-être était-ce le vent qui avait étouffé ma question ? Voyant la pluie redoubler d'intensité je lui fis malgré tout signe d'entrer. Mais Petko ne bougea pas.

— Je suis venu seul, me répondit-il enfin, calmement.

A l'écoute du ton de voix conciliant qui venait à mes oreilles, mon comportement s'adoucit et mes épaules se relâchèrent. Je mis temporairement de côté les appréciations sur ce jeune garçon qui m'apparut à ce jour comme un être courtois, tel un témoin de Jehova un dimanche qui vient poliment vous déranger. Ainsi, s'il m'avait semblé lire chez Petko la forme d'un regard noir

et sombre les jours précédents, aujourd'hui il paraissait affable.

— Que fais-tu ici ?

— Je t'ai vu l'autre jour.

— L'autre jour ? lui répétai-je quelque peu niaisement.

— Oui, l'autre jour. Nos regards se sont croisés. Et après je t'ai suivi.

— Que veux-tu ?

— Tu es le fils de Monsieur Pire. Je le sais, tu venais avec lui à la boutique Rémy...

Voyant mon air interloqué, il continua :

— Oui, tu es le fils de Monsieur Pire, je te reconnais bien, répéta-t-il.

Et en me tendant un pendentif il ajouta :

« Et tu as dû perdre ceci. »

Il me tendit l'objet d'un geste lent. Le pendentif recouvert par d'épaisses gouttes de pluie scintillait dans l'obscurité. Il laissait pendre, à son extrémité, une fine chaîne en métal. Je tendis lentement ma main vers l'objet que je reconnus immédiatement. En effet, cela faisait des années que je ne m'en séparais plus. Il me sembla même étonnant de ne pas m'être inquiété de sa perte, quelques heures plus tôt, alors que je me trouvais au bout de la rue : la valeur affective que je lui portais devait remonter à mes aïeux.

— Où l'as-tu trouvé ? lui demandai-je.

— Il se trouvait en dessous d'une corniche.

— Une corniche ?

— Oui, nous nous sommes vus, tu t'en rappelles ?

Je ne pouvais feindre l'ignorance sur le fait que nos regards s'étaient croisés.

— Je marchai dans ta direction et tu es parti, poursuivit-il. En voulant refermer les grilles, j'ai vu au loin cet objet au

sol qui brillait: sans doute que les reflets des gouttes et de la pluie m'ont permis de me guider vers lui. Je me suis simplement dit que tu venais de le perdre puisque tu te trouvais précisément à cet endroit quelques instants plus tôt.... Et puis je t'ai suivi jusqu'ici.

Je maintins le pendentif qui trônait sur ma paume, enlaçai la chaîne en métal autour de mon poignet.

Après un temps d'arrêt, je le fixai d'un air intrigué :

— C'est bien gentil mais... pourquoi ne m'as-tu pas suivi directement pour me le rendre?

— Je ne sais pas... je n'ai pas songé sur le coup... je pensais que tu allais de toute façon repasser par la boutique pour le reprendre....Et, en y réfléchissant, je me suis dit que, suite aux manifestations, la rue risquait d'être bloquée encore pendant quelques temps...

J'ouvris le pendentif car je savais qu'il renfermait, à l'origine, la photo d'une femme. C'était un portrait : celui de ma grand-mère quand elle était jeune. Je ne l'avais jamais quitté et il était devenu pour moi une forme de porte bonheur.

— Et il ne s'y trouvait pas une photo à l'intérieur ? lui demandai-je constatant qu'elle avait disparue.

Petko se rapprocha de ma main et scruta le pendentif. Il releva ensuite sa tête dans ma direction et me dévisagea ensuite :

— Quand je l'ai pris de l'encre noire se trouvait au sol... probablement que la photo, tout comme l'encre qui se dilue dans l'eau, a dû se décomposer et disparaître dans les égouts.

Je fis une moue quelque peu contrariée comprenant qu'il était inutile de m'attarder davantage sur cette déconvenue et lui dis simplement :

— Merci.

Il parut tout à coup embarrassé, resta près de la porte sans rien dire. Cette attente dans le silence devint déstabilisante. Comme pour y donner une constance, je projetai mon regard derrière lui. Au loin, il me sembla que la tempête diminuait d'intensité.

— Ca ira pour rentrer ?

Il fit un regard circulaire derrière lui, leva les yeux et attendit un moment à contempler le ciel. Ensuite, il se retourna vers moi.

— Je pense, oui. Je suis venu entre les gouttes et puis cette foutue tempête s'est subitement déclenchée. Mais ça va, j'ai l'habitude...

Que voulait-il dire par là ?

Je ne trouvais rien d'autre à lui dire et attendit qu'il s'en aille. Mais la politesse veut que ce soit celui qui s'invite qui se retranche de lui-même. Il était venu jusqu'ici m'apporter mon pendentif, je n'allais pas non plus l'éconduire.

Toujours hésitant, il me dévisagea sans rien dire. C'est comme s'il se préparait longuement avant de se lancer sur un sujet hasardeux. Je pouvais le pressentir. L'histoire de ce pendentif n'était à près tout qu'un prétexte. L'opportunité et le hasard de cette perte l'avait amené chez moi. Si j'avais le sentiment que sa venue allait déboucher sur quelque chose d'embarrassant, je ne sus dire pourquoi cette sensation de forte appréhension me vint tout à coup. Et, comme un appel téléphoné, les convenances et les bonnes manières de Petko s'effacèrent brusquement. Ainsi, au lieu de partir, il fronça les sourcils et me considéra avec sérieux. Le ton de sa voix se durcit :
— J'aimerai voir Monsieur Pire.

Je fus surpris par ce revirement de comportement. Il s'était présenté d'une voix mielleuse au départ et, à

présent, il avait toutes les manières d'un agent de police. D'un air défiant, je lui rétorquai sur le même ton :

— Il n'est pas là.

Petko me dévisagea à nouveau. Je me sentis tout à coup oppressé par ce garçon qui ne faisait pas mine de partir. Comme dans un souffle de soulagement, après une attente interminable, il tourna brusquement les talons et fit :

— Je repasserai.

Il se tourna vers la porte, mit sa main sur la poignée, prêt à sortir :

— Attends ! Que lui veux-tu ? lui lançai-je une fois qu'il fut retourné, insatisfait par ce départ qui s'était arrêté sur une question à propos de mon père.

A cheval entre l'entrée et le perron, il se dressa dans ma direction, fit encore un pas en avant.

— As-tu entendu parler du fameux projet ? me demanda-t-il d'une voix basse.

— Quel projet ?

— Le projet de redévelopper la rue de Daredelle.

Je fis un lien avec ce que j'avais pu lire dans le journal mais également avec la révolte qui avait eu lieu sous la pluie en bas de la rue de Daredelle.

— Tu as peut-être dû le lire dans les journaux, reprit-il. Le fait que la ville veuille reprendre la rue de Daredelle est une vérité. Ton père, Monsieur Pire, sait peut-être nous aider. Je pensais qu'en venant ici, j'aurais pu le rencontrer. Peut-être qu'il pourrait encore sauver ce qu'il reste de notre commerce...

— Je ne vois pas du tout ce à quoi tu fais référence, lui dis-je de manière la plus honnête et la plus franche qui soit, est-ce ce dont la véritable raison de ta visite ?

Oscillant toujours entre la marche en bois du hall d'entrée et celle en béton qui surplombait le perron, Petko poursuivit les révélations :

— Un jour ton père est venu nous parler de ses contacts à la boutique. Il semblait prendre une grande considération pour l'affaire et nous a dit qu'il verrait ce qu'il pourrait faire pour nous aider...Ton père travaille dans la finance, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai. Mon père était effectivement un grand financier et bien connu dans le monde des affaires. Aujourd'hui, il était cadre chez Beldoal, la plus grosse entreprise de la région. Plus de deux-mille employés. Jadis, il avait également travaillé sur de nombreux projets avec des investisseurs et promoteurs immobiliers. Indépendamment de tout ça, il n'était pas non plus inconnu dans la sphère politique. Il avait déjà aidé la ville dans des projets, soutenu et conseillé le maire sur certains dossiers lui valant ainsi la sympathie de notables ce qui lui permit de tisser des relations.

Si c'était mon père qui l'intéressait, de manière calculée ou non, Petko avait frappé à la bonne porte.

Il reprit ensuite, comme lisant dans mes pensées :

— Ce que je vais dire risque de te paraître étrange mais dès que ton père nous a proposé son aide, nous avons immédiatement cru en lui. Il a toujours été aimable avec nous, a soutenu notre enseigne...

— Que lui voulez-vous exactement ? coupai-je.

— Mon patron, Monsieur Cruche m'a fait savoir que ton père était capable de rassembler des personnes nous permettant de faire pression sur les politiques et ainsi nous donner la possibilité de mettre fin au projet. Peut-être est-ce une lourde tâche à lui demander -et nous n'avons pas l'habitude de demander ce genre de services

à nos clients- mais il en va de notre survie et de la mienne en particulier. Enfin, le fait de nous indiquer des contacts avec lesquels nous pourrions être mis en relation nous serait d'une grande aide. Ainsi, nous pensions signer une pétition pour rassembler nos voix contre la mise en place du projet... par exemple. Ce genre de choses. Alors ton père serait en mesure de nous aider.

— Je lui en toucherai un mot.

— Bien évidemment c'est un de mes souhaits me répondit Petko. L'autre serait d'en parler directement avec lui.

Sur le point de partir, il se tenait maintenant plus près de la sortie. Je repensais alors à sa demande d'aide mais tout n'était pas très clair. Ainsi, certains éléments venaient à manquer dans ses explications. Pourquoi cet empressement à vouloir voir mon père ? A ce stade la presse ne faisait-elle pas état de rumeurs ? Et ce projet visait-il spécifiquement la rue de Daredelle, la véritable institution dans Toumsouc ? Petko me laissait entrevoir que tout ceci fut une bien triste réalité.

Il me remercia enfin d'un signe de la tête, descendit une marche et se retourna. Je songeai soudain à ce que j'avais vu dans la boîte de praline. En repensant au mot étrange, je l'interceptai une seconde fois :

— Attend !

La pluie frappa violemment sur son imper, il se retourna dans une flaque. Son visage se maria avec la pénombre.

— Oui ? fit-il, l'air surpris.

— J'ai découvert un mot dans une boîte, en revenant de votre boutique. Il s'agissait d'un appel à l'aide.

Ce mot me revint tout à coup à l'esprit tel un flash :

« Aidez-moi »

— Au-delà des meurtres que nous entendons, il y a des choses que tu ne sais pas encore, me répondit-il d'un ton placide.

— Quoi donc ?

Son visage s'assombrit : l'ombre et la pluie le camouflèrent un peu plus. Il recula encore d'un pas.

— Le meurtre, me lança-t-il froidement. Un meurtre d'une femme.

Il fit un regard circulaire derrière lui, comme s'il se sentit soudain épié. Le vent gifla son ciré si bien qu'on entendit les cordons de serrage frapper la glissière de son col.

— Mais je ne peux malheureusement pas t'en parler ici, reprit-il après une longue attente.

— Qui est-elle ? C'est donc toi qui m'a envoyé ce mot ? Il eut l'air d'acquiescer dans ce que je pus distinguer être les derniers traits de son visage enfouis dans le noir.

— Rejoins moi un soir en bas de la boutique si tu veux en savoir plus, me dit-il enfin.

Il fit enfin un pas en arrière avant d'ajouter :

— Cette phrase pourrait te guider dans tes recherches : « un voile dans l'obscurité » dans la rubrique des accidents de voiture.

Il me semblait l'avoir déjà lue quelque part.

Même si je ne savais pas où ni comment, je savais qu'elle m'amènerait à l'« affaire ».

Et tout à coup Petko s'en alla, sans en dire plus. Je n'eus pas le temps de le retenir qu'il avait disparu, dans la tempête et dans la nuit.

XIII

Le soir tomba assez rapidement sans que je n'eus le temps de voir revenir mes parents qui devaient toujours

se trouver chez ma bonne maman. Je gagnai ainsi ma chambre après avoir mangé un des plats que ma mère m'avait préparé au frigo. Toute la soirée je songeai à ce que venait de me raconter Petko. L'histoire de ce meurtre m'interpellait mais aussi cette histoire de transformation de la rue de Daredelle. Du reste, l'étrange apparition de Petko sous la tempête me fit encore parcourir quelques frissons. Sa venue était apparue tellement brusquement : elle m'avait saisi, perturbé, frisant l'inattendu et pourtant j'étais intimement convaincu qu'un jour il se présenterait spontanément à moi. Je me demandai parfois si son apparition avait été bien réelle ; à d'autres moments j'y crus voir apparaître une ombre en face d'un mur. Mon attention se dirigea ensuite vers le pendentif qu'il m'avait rendu la veille. Je le contemplai, le serrai entre mes mains puis le déposai ensuite sur ma poitrine en lui murmurant : « mon talisman ». Ce qui résumait ma pensée quant au lien d'attachement que j'éprouvai pour cet objet. C'était en effet cette affection particulière qui me projeta des années en arrière et me faisait revivre les souvenirs de mon enfance. Il scellait les liens avec ma grand-mère, avec mes parents, mes cousins et cette famille que je ne voyais plus que de temps à autres. Il était le joyau des mémoires du passé, de toutes ces années d'insouciance. Je me rappelai l'avoir reçu de ma grand-mère puis perdu lors d'un retour de voyage à l'étranger. Comme par magie, il était réapparu près d'une vieille caisse en carton dans le grenier de mes parents. Si ce fait m'avait troublé, je m'étais dit qu'à partir de cet instant, je ne m'en séparerai plus. Mais, tout comme sa découverte dans le grenier, et dès lors que le pendentif m'avait été apporté par cet individu lunatique, je fus alors pris d'un sentiment ambivalent ne sachant plus si je devais me méfier ou non

de son utilité. De la même façon que je ne savais pas si je devais me méfier ou non du visiteur qui était venu me l'apporter. L'angoisse se mit alors à me gagner. Comme pour me débarrasser de cette pensée contradictoire, je rangeai l'objet dans un tiroir et allai me coucher.

À partir de ce moment que je fis toute une série de rêves récurrents étranges.

Le lendemain fut une toute autre journée. D'abord parce que le temps redevint splendide : un somptueux soleil apparut dans le ciel, inonda le quartier de ces beaux rayons ; mais, surtout, le rêve énigmatique que j'avais fait cette nuit-là occupa mon esprit en permanence. Les bribes de ce rêve apparurent encore à ma mémoire. Il y avait d'abord comme une sorte de voile blanc, une sensation de bien-être mélangée à une tragédie. C'était comme un ensemble de sentiments qui se rencontrèrent pour former une impression confuse ; une sorte de vision inconfortable qui s'insère petit à petit dans l'esprit en commençant par quelques piqures de rappel, à différents moments de la journée. Ensuite, des formes apparurent. Je vis d'abord des yeux bruns-noirs qui regardaient par le bas. C'était le visage d'une femme. Une très belle femme. Elle était d'une beauté inconnue et étrangère, une beauté que je n'avais jamais vue auparavant. Enfin, le tout se dissipa subitement comme l'obscurité envoutante après le surgissement d'une étincelle. Le médaillon fut un autre aspect de ce rêve et se présenta sous forme d'une série d'images plus ou moins confuses. Ainsi, il apparut tendu en face de mes yeux puis s'ouvrit. La photo d'une femme s'échappa : elle s'envola un peu au-dessus de moi, prit ensuite de la hauteur. Elle flottait dans les airs. Son visage était flou tout comme ma présence, la silhouette de mon moi qui suivait la photo ;

mon moi à la troisième personne qui tentait désespérément de la poursuivre. Je courus après mais l'image était instable, se décomposa tout en flottant dans l'air. Tout devint ensuite confus et trouble. Enfin, il y eut la présence d'arbres : une forêt noire qui faisait penser au bois de Livernes. Au milieu de cette forêt, je distinguai un voile blanc qui flottait et je me vis à nouveau en train de courir après le voile comme pour l'attraper. Mais ce qui me frappa le plus était ce visage ; un visage que je ne parvenais pas à voir très nettement et qui s'échappait toujours loin, plus loin de moi ; ce visage qui avait des propos sibyllins et qui était en apesanteur, dans une posture impalpable et imperceptible. Le rêve me plongea dans un état second durant toute la journée. Je ressentis surtout un profond mal-être lorsque ce songe me revenait à l'esprit.

Mon père entra subitement sans rien dire dans le living. Il avait l'air pressé et de mauvaise humeur. Bien que ses apparitions brusques étaient monnaie courante chez lui, je l'avais rarement vu dans cet état.

— Quelqu'un est passé hier, lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Qui ça ?

— L'assistant de la boutique Rémy.

Ce par quoi mon père me répondit « très bien » et passa à autre chose ; il semblait avoir l'esprit occupé.

— Il voulait te voir, insistai-je.

— Je repasserai à la boutique.

Il ne me répondit rien d'autre, alla à la cave, là où il ne pouvait m'entendre. Mon père avait l'air totalement ailleurs. Il revint ensuite en trombe, montant les marches quatre à quatre comme s'il était pressé, et se tourna vers moi :

— Vu que tu n’as rien de prévu ces vacances, me dit-il, tu pourrais m’aider au jardin. En attendant, je vais faire des courses. Je repasserai plus tard...

Il y avait encore la tondeuse à faire porter en réparation et puis les fameuses courses de la semaine. Ensuite, le rythme était toujours plus ou moins le même : les dossiers à préparer. Cela pouvait lui prendre le reste de la journée. Quant à ma mère, elle allait rendre visite chez sa marraine qui était également ma tante. C’était la journée du week-end qui ressemblait à tant d’autre, celle où je me retrouvais seul à la maison.

Un bruit de sonnette vint briser ce calme ambiant. Je contemplai la porte d’entrée d’un air circonspect. Qui cela allait-il être aujourd’hui ? Et s’il était revenu ? Je me dirigeai alors vers la porte d’un pas lent. J’éprouvai une certaine appréhension : celle de me retrouver à nouveau face à lui, sans doute. Je m’approchai de la porte et tournai la poignée lentement. Contre toute attente, ce fut Suzanne qui me considéra froidement sur le perron. Mon cœur se serra, je repensai au malaise de la dernière fois : qu’allai-je pouvoir lui dire ?

A peine Suzanne me dit-elle bonjour qu’elle s’écria :

— Laisse-moi juste te dire que tu es juste comme tous les autres : un connard, Julien !

Elle arbora un visage que je ne lui connaissais pas. Je fis la moue de l’homme surpris, ne répondis rien, ne sachant pas quoi répondre d’ailleurs.

Elle me tendit ensuite une lettre et ajouta :

— Garde ces insanités pour toi ! Tu es un pervers, Julien !
Un pauvre taré !

Et puis elle s’en alla.

Je contemplai les lettres et restai une minute à attendre sur le perron. Il y avait quatre pages. Je lus les premières

lignes : elles étaient très suggestives et écrites dans un semble double : sous forme d'excuses d'abord et puis des propositions ensuite. Les pensées de John, Eric ou Pierre comme principaux suspects de cette supercherie étaient une éventualité mais cela me paraissait peu probable. Aucun d'eux n'étaient suffisamment créatifs, malins ni patients pour en produire d'aussi longues. Lucien et sa bande peut-être ? Une bande de racaille sans principe ? S'ils étaient connus comme étant de véritables rôdeurs, qu'ils prenaient un malin plaisir à épier et saccager, qu'en était-il du harcèlement ? Je me penchai davantage sur les lettres. La suite, fort mal écrite, avait néanmoins quelque chose d'interpellant : chaque lignes, chaque paragraphes, semblaient être une reproduction plus ou moins conforme de mon écriture.

Avoir ces lettres physiquement entre mes mains constituait un problème sérieux. Bien que Suzanne m'en avait parlé et que ça ne m'avait pas surpris, je pouvais à présent mesurer sa réaction lorsque je voyais à quel point mon écriture avait été si bien retranscrite. Mais outre la forme, la copie de mon écriture (qui ressemblait presque à une décalcomanie) il y avait le contenu qui était troublant. En effet, la lettre contenait des informations secrètes et des tournures qui me ressemblaient, lorsque je faisais parfois montre d'un certain cynisme envers les femmes. Il y avait aussi des informations qu'un quidam n'aurait pu connaître s'il n'avait pas suivi la relation, s'il n'avait pas été présent lors de nos échanges. Le mystérieux écrivain de la lettre savait que Suzanne avait tenté de m'embrasser, il savait que je lui devais des excuses et il reprenait des traits de comportement qui collaient à mon personnage. A titre d'exemple, il y avait ce passage :

«Ma belle, mon seigneur, un jour je vais devoir partir mais avant cela je voulais que tu saches qu'il faut avant tout aimer. Fuyons la réalité, ma belle, fuyons fuyons. Pensons à nos amours et nos satisfactions personnelles. Je dis avant tout car avant tout c'est être avec toi ! Je suis aussi enivrant que le vin venu passé une certaine heure. N'y voit rien d'autre qu'un amour passager de jeunesse. Or un amour de jeunesse doit éclore. Vivons l'aventure ! Et si tu viens et que tu acceptes ma proposition que je te recommande, je te montrerais mes meilleurs atouts. Dites, ma belle, suis-je vôtre Dieu, Dites, puis-je me le permettre ?

Ton Bichon »

Ainsi, cette lettre semblait faire référence à un style propre que j'aimais parfois employer. Férue de littérature, elle avait aimé l'œuvre *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, voilà pourquoi j'aurais pu m'amuser à y glisser quelques références avec un soupçon de bovarisme. En fait, rien, hormis l'ennui que dénonce Flaubert à chaque page, ne m'aurait beaucoup plus amusé dans un livre que cette réplique irréaliste. La signature « ton bichon » avait été reprise soit celle que j'avais employé une fois pour faire rire Suzanne. Enfin, les tournures et le style auraient très bien pu provenir de moi si j'en avais eu l'inspiration et l'envie.

Mais la lettre, dans sa globalité, ne me faisait pas tellement rire. D'une part, elle finissait par des passages nettement plus crus, de véritables appels au sexe aussi oppressants qu'inquiétants tels que : *« je te boufferai le sexe jusqu'au entrailles, Suzanne »*. D'autre part, de tels passages ne me ressemblaient pas. Ils paraissaient être ceux d'un fou, un pervers sexuel qui était prêt à faire n'importe quoi pour assouvir ses pulsions. Ainsi, le

contenu de ces lettres devint bien vite hideux et détestable. Elles pourraient bien être des pièces à conviction qui seraient sorties tôt ou tard dans les affaires de Toumsouc. Et cela commençait à faire beaucoup. Tout cela nécessitait des investigations. Mais par où commencer ? J'avais l'intime conviction que ces lettres pourraient servir pour la suite. Au lieu de les jeter, je les classai dans une grande farde et les y rangeai avec d'autres articles de journaux : les articles sur Lucien, sur les morts de Toumsouc qui faisaient partie des autres faits marquants de cet été. Il me manquait encore un élément qui venait ajouter une énigme à cette histoire qu'était le sort de la rue de Daredelle.

Une voiture arriva soudain et vint se garer en face de la maison. Je l'entendis arriver et faire du bruit sur les graviers. Je descendis. C'était ma mère. Elle revenait de chez sa marraine Cécile sans doute ; enfin, c'est ce qu'elle nous avait dit lorsqu'elle était partie en trombe ce matin. Elle descendit de la voiture en vitesse, s'arma d'une grande caisse en carton qui encombra ses deux bras : des jupes et des vêtements débordèrent de toute part, probablement aussi des déguisements. Ma mère raffolait de tenues fantaisistes en tout genre pour les soirées qu'elle organisait avec des amies à l'occasion d'anniversaires ou pour les professeurs et ses élèves de l'école dans le cadre de bals. Elle était ainsi une fêrue d'organisation d'événements en tout genre ; et s'il y avait bien une chose pour laquelle elle consacrait du temps avec joie et sans compter ses heures, c'était à ce genre de soirées. Investie, elle y accordait une minutie et une attention scrupuleuse pour chaque détail. Munie de hauts talons, je la voyais courir maladroitement sur le petit chemin en gravier qui menait vers le perron. Elle semblait

avoir des tonnes de choses en tête si bien qu'elle passa à côté de moi feignant de m'ignorer. Tandis que la caisse lui semblait être une aubaine à porter, elle me demanda de l'aider à sortir les deux autres caisses qui encombraient les sièges arrières de la voiture pour les déposer dans le couloir. Je songeai en même temps à sa garde-robe qui craquait déjà de partout et pensais à ce qu'elle allait devoir accueillir comme nouveaux vêtements. Chose impossible cependant : je nous voyais déjà effectuer de loin, mon père et moi, le transfert vers le grenier. Elle cria après moi : « Julien, tu t'occupes du reste ? » Je m'exécutai, sortis les deux cartons, un par un dans un premier temps. Il faut dire qu'ils faisaient chacun leur poids. J'entendis ensuite, venant de l'intérieur de la maison, ma mère qui s'exprimait d'une voix forte pour se faire entendre : « Tu sais monter aussi les caisses de Cécile à l'étage ? »

Je pris la fameuse caisse de « Cécile », la seule restante, et allai la déposer à l'étage. A l'approche de l'escalier, je croisai ma mère qui redescendait alors que je me dirigeais vers l'étage. Elle me fit une moue d'approbation d'un hochement de la tête. C'était sa façon de me remercier. Entendant du bruit en bas, alors que je me trouvais à présent à l'étage, je l'imaginais à l'extérieur toujours en train de fouiller dans la voiture et de voir s'y rien d'autre n'y trainait. Tout à coup, la sonnette retentit. Ma mère étant en bas, je lui fis confiance pour aller ouvrir. Mais la sonnette émit un deuxième son.

Je criai :

— Maman ! Tu sais ouvrir ?

Pas de réponse.

Je déposai le carton et quittai la chambre, allai voir à la fenêtre du grand couloir à côté qui surplombait la rue. En

contrebas, il y avait bien quelqu'un devant la porte que je ne pouvais distinguer très clairement. Je ne vis que le dessus de sa tête et un bout de son col. Sous cet angle, il m'était impossible de mieux l'apercevoir. L'homme fit des mouvements de va-et-vient. Je ne pus que constater son ombre qui bougeait. Il fit ensuite quelques pas en arrière. Son visage se découvrit peu à peu. Je n'en avais pas encore une image nette car il était à contre-jour et le soleil venait frapper de face, au travers de la grande vitre. C'est en changeant d'angle que je pus enfin le découvrir complètement. J'eus même l'impression qu'il regardait dans ma direction. Je fis un mouvement instinctif de recul, me glissai derrière la muraille. Il m'était pratiquement certain que nos regards s'étaient croisés. Je reconnaissais ce regard bien qu'il fut profond et froid. Sans réfléchir, je descendis les marches quatre à quatre et manquai d'entrer en collision avec ma mère qui se dirigeait vers l'escalier. A deux doigts de la renverser, j'eus tout juste le temps de la retenir avant qu'elle ne vacille vers l'arrière.

— Tu as entendu quelque chose ? lui demandai-je.

— De quoi parles-tu ? me répondit-elle, l'air quelque peu affolé par la chute ou par mon intonation.

Je courus ensuite vers la porte pour en avoir le cœur net. Personne.

Était-ce une vision ? Pourtant j'étais sûr de ce que j'avais pu voir de la grande fenêtre du couloir.

Et puis il m'avait dit qu'il allait repasser l'autre soir.

Oui, Petko m'avait dit qu'il allait repasser.

Ma mère qui avait gagné l'étage fit grand bruit. Des bruits de caisse et de cintres, de remue-ménage comme pour un grand déménagement. En réalité elle rangeait ses vêtements.

Et pourtant j'hésitais à aller la voir, lui demander si elle avait bien entendu la sonnette.

J'anticipai de sa part un reproche, l'entendis déjà me dire que ce que j'avais vu n'était pas réel.

XIV

La nuit qui suivit la deuxième rencontre ou plutôt la vision de ce que j'avais cru voir de Petko me semblait identique à celle qui suivit sa première apparition à la maison. Le rêve récurrent fut identique : un voile blanc, la présence de yeux sombres, des mots qui revenaient sans cesse dans ma tête. Cette fois-ci je pouvais les deviner ou les entendre tels qu'ils résonnaient dans ma tête : « aidez-moi ». Sans doute, était-ce une confusion avec le mot que j'avais découvert dans le ballotin de pralines et qui se mêlait à des éléments imaginaires ; comme si la réalité se confondait avec le rêve d'une manière si floue que l'on ne put discerner lequel était vrai ou non. Mais ce qui était le plus significatif dans ce rêve était une forme de choc. Bien que le rêve ne se présentait que par bribes le lendemain, il me fallut solliciter activement ma mémoire pour que l'image apparaisse plus nettement. C'était pourtant bien le choc d'une voiture qui s'écrase ; une voiture qui roulait à toute allure ; une voiture dans laquelle je me trouvais et qui fonçait vers l'inconnu et se projetait vers un mur noir. Je ressentis encore la sensation de vitesse, la perte de contrôle. Il y avait enfin un flash, celui d'une femme. Et, pour finir, ce choc. Ce heurt final contre un mur. L'image de cette collision frontale m'avait réveillé en sursaut. Je réfléchissais à la fois où Petko était venu sonner et où il avait parlé d'un incident qui semblait aller au-delà des meurtres que l'on entendait dans Toumsouc. Un incident

avec une femme. Alors je repensais à cette collision, à ce rêve et mis ces images en commun. Petko m'avait d'ailleurs dit de trouver quelque chose en lien avec un accident de la circulation. Peut-être que l'imaginaire était lié à ce que Petko voulait me dire? Ces rêves et ce dont Petko voulait m'annoncer étaient probablement la même chose.

Ce matin, je ne vis pas mon père prendre le petit-déjeuner. Ma mère me dit qu'il était parti tôt pour remettre un document à l'assurance. D'après ce que j'avais pu comprendre, il s'agissait d'une question de renouvellement qu'il voulait mettre hors de sa tête. Et vu que notre imprimante était en panne, il s'était rendu directement chez son courtier avec les originaux. Ensuite, il avait également quelques rendez-vous professionnels par ci par là qu'il voulait combiner pour être en ordre. Pour prendre les devants. Mon père était comme ça : il aimait penser à tout, être en avance.

Vers la fin de la matinée, j'eus un appel inattendu du Forclos.

— Tu sais venir d'urgence cette après-midi ? me demanda Christine.

— Juste l'après-midi ?

— Oui. En tout cas pour l'instant. on a quelques petits soucis de personnel... Je te raconterai sur place.... Mais j'ai besoin de toi absolument, poursuivit-elle.

— OK. C'est Monsieur Dupont qui t'envoie ?

— Non. Je t'expliquerai.

Curieux cet appel inopiné de Christine ; si ce n'était pas un contrat cette intervention m'intéressa malgré tout. Dans tous les cas c'était de l'argent facilement gagné.

Je mangeai en vitesse avec ma mère ce midi et me rendis au bar du Forclos sans tarder. Sur la terrasse je vis

Christine qui parut soulagée de me voir. A ce moment que je me dis que j'avais quand même bien fait d'être passé avec Suzanne la dernière fois et d'avoir appelé au préalable : c'est sans doute comme ça que Christine avait dû penser à moi. Le fait de penser à Suzanne me fit également repenser aux lettres : il y avait toujours cet auteur mystérieux dont on ignorait encore l'identité. Et, à ce propos, il fallait toujours que je fasse le point avec John et les autres.

Christine se tenait en face de moi. Elle poussa un grand soupir :

— Ca me tend ! lança-t-elle.

— Pourquoi ? Tout va bien ?

— Non, tout ne va pas bien... ça ne va pas du tout !

Il y eut comme une gêne. Christine tapa du pied, prit des verres sur la table lupin qu'elle déposa violemment sur son plateau. Elle claqua ensuite la serviette sur l'imitation marbre comme pour libérer une colère. Ensuite, elle passa un coup d'éponge agressif sur le plateau de la table. Je la regardais faire d'abord sans rien dire. J'étais dans mes petits souliers mais ne pus m'empêcher de lui demander, le plus calmement possible :

— Tu peux m'expliquer ?

Elle grommela des sons inintelligibles dans sa bouche, se tourna ensuite vers moi et me dévisagea :

— C'est pas après toi que j'en ai, dit-elle d'un ton plus calme. C'est cet enfoiré de Gérard, le précédent jobiste, qui m'a encore fait faux bond. ...

Sous forme d'un murmure colérique, elle poursuivit :

— Soi-disant il était malade.

— Ce n'était pas le cas ?

Christine jeta une dernière fois sa serviette sur la table qu'elle rangea ensuite d'un coup sec dans sa poche. Elle

prit le plateau de ses deux-mains et se dirigea vers l'intérieur du Forclos. Je la suivis d'un pas incertain, la voyant dans un état contrarié et ne sachant trop sur quel pied danser. A pas précipités vers l'intérieur, elle se tourna néanmoins vers moi tout en marchant :

— Non, ce petit con que j'avais recruté début du mois s'est foutu de moi. Il m'a dit qu'il était tombé malade mais pas de bol pour lui, une amie connaît sa sœur et m'annonce l'avoir vu à Hossegor faire du surf avec des copains.

Quel manque de bol ! On ne devait pas en croiser souvent des cas comme ça, me dis-je. Elle laissa ensuite planer un moment de silence avant de reprendre :

— Enfin bon...reprit-elle avec aigreur, toute une histoire... Je t'épargne les détails. Laisse-moi te dire que ce petit con ne mettra plus les pieds ici !

Je me dis que ce genre de cas ne serait sans doute pas arrivé avec Monsieur Dupont...quoique...on n'en est jamais sûr. Christine paraissait fatiguée et un peu à bout de nerfs. La terrasse était pleine, le travail ne manquait pas.

— Tu sais aller voir en table 4, s'te plaît ? me lança-t-elle tout à coup. Des clients attendent depuis le début de l'après-midi. Ils vont rôtir au soleil si on ne les aide pas... Place le parasol et sers-les !

J'allai prendre un tablier à l'intérieur et le passai autour mon cou. Puis je me rendis table 4. On ne perdait pas son temps au Forclos. Tout ça aurait été bien différent si j'avais accepté un job chez le tailleur Ulysse ou encore dans le Dream-Land de la rue de Daredelle. Mais ce genre de places étaient soit vite prises, soit ils n'étaient pas en recherche de jobistes. On ne peut jamais tout avoir...

La terrasse du Forclos était on ne peut mieux située : un peu en hauteur, elle donnait une vue

imprenable sur la grand place. Elle se remplissait encore et encore. Des seniors arrivaient. Je surpris quelques des bribes de conversations intéressants de deux personnes qui discutaient en table 4 :

— Tu te rends compte Thierry, ces histoires de morts, ça te fait pas flipper ? entendis-je ainsi dire derrière moi.

— Ouais, répondit son vis-à-vis, le dénommé Thierry, et je suis sûr qu'on nous cache des trucs... Foutue histoire et foutue ville !

— Je ne sais pas ce qu'elle va devenir, cette ville envahie de délinquants. On n'a jamais vu ça ! T'as encore entendu les nouvelles de Lucien ?

— Oh non tu sais, je veux même plus savoir... D'ailleurs moi je ne lis plus tellement la presse ces derniers temps...trop anxiogène !

J'arrivai face au deux hommes et branchai le parasol. Interrompus dans leurs conversations, ils me dévisagèrent avec des yeux interpellés.

— Il était temps que vous veniez ! me dit soudain le dénommé Thierry, on commençait à cuire ici !

— Ouais, renchérit l'autre, et j'ai pas envie de finir comme tous ces petits vieux qui meurent carbonisés par le soleil.

— Ce ne sont pas des accidents dus à la chaleur, Thierry, enfin d'après le peu que j'ai pu lire... ce sont des meurtres!

— Ouais, faut voir... moi ce que j'vois c'est que tout fout l'camp ! Et tu verras qu'ça va encore nous tomber d'ssus ! Qu'est-ce que fout la police ? On se l'demande !

Ils passèrent ensuite commande : deux bières. Simple comme bonjour. Mais quand je vis un groupe de clients qui se rameutaient, ça ne m'enchantai guère.

Je fus, de manière générale, assez étonné d'entendre que les affaires de Toumsouc ressortaient. On reparlait ainsi des accidents liés à la sécheresse, à la mort

des petits vieux. Pas un client ne considérait que les circonstances pouvaient provenir d'autre chose que de meurtres et de complots. L'accident était ainsi banni des éventualités et tous les analystes et médecins se trompaient.

Il y avait aussi ce fameux comité de recherche de la vérité, le « True'msouc ».

— T'as entendu les dernières nouvelles du comité ? fit une femme en table 6.

— Oui je lis leurs interventions tous les jours, répondit une autre femme avec un grand chapeau. C'est quand même bien qu'il y ait une intervention citoyenne pour ce genre de cas gravissimes quand on voit à quel point la politique est pourrie !

Ce que ne disaient pas ces femmes est que le comité n'avancait pas, les éléments qu'ils tentaient de recouper depuis des semaines ne collaient pas et leur enquête piétinait. La police ne voulait pas s'en intéresser et suivait bec et ongle l'avis des analystes et des médecins. Selon le comité de la Vérité, il fallait bien faire quelque chose.

— Encore quatre petits vieux qui sont décédés en rue en un mois, entendis-je, toujours venant de la dame en table 6. Quatre petits vieux en un mois, tu te rends compte ?

— Oui, le maire a même fait des déclarations de soutien. Il a appelé la population au calme...

— D'accord. Mais tant que l'on ne trouve pas de raison à ces morts atroces, on ne sera pas calmés !

En récoltant les bribes de conversations à la terrasse du Forclos, je constatai que les théories du complot les plus folles prenaient peu à peu naissance dans Toumsouc. Le bouillonnement de la population incitait certains à s'en prendre au maire. Enfin, je n'entendis rien sur les autres affaires. Je supposais qu'on chassait toujours les débris de

la grange de Monsieur Hubert et que les histoires des méfaits de Lucien s'étaient quelque peu tassées. Malgré que la terrasse fut pleine au Forclos cette après-midi, elle était composée de gens tétanisés. Seul avantage pour les commerces : depuis la mort des petits vieux dans les rues isolées de Toumsouc, les gens se regroupaient à présent dans des endroits fréquentés. Cela faisait le bonheur des commerçants de la rue de Daredelle et des cafés de la grand place. Pour le reste, Toumsouc devenait une ville qui perdait son âme d'antan.

Christine ne me lâchait pas pour autant. J'avais envie d'écouter encore d'autres commérages mais elle me rappelait sans cesse à l'ordre. De loin, elle m'épiait de son regard sévère et hostile. Je fis semblant de ne pas la voir passer. Ainsi elle se trouvait à côté de plusieurs clients en trainant le pied et à l'écoute de leurs conversations. Christine vint à côté de moi en s'énervant :

— Table 4 et table 7 pour toi : des nouvelles commandes. Vite !

Je ne les avais pas vues ; était-ce par paresse ou par fatigue ? je ne sais pas. Mais en tout cas, ce soleil de plomb avait tendance à m'engourdir davantage le pas. J'eus soudain un coup de mou qui fut sans doute la cause de certains oublis, de distractions dans mes commandes. Je sentis toujours Christine m'épier de loin. Elle était sur mes talons. C'est quand je rentrai dans le bar qu'elle se mit à sortir de ses gonds et pousser une gueulante :

— Fait gaffe merde ! C'est la troisième fois que tu te trompes. J'ai pas envie de passer chaque fois après toi pour tout devoir rectifier.

Je m'excusai :

— Pardon Christine, pardon, je ferai attention prochaine fois.

Attention surtout à ce qu'elle ne me renvoie pas pour toutes ces distractions. Ce qui m'inquiétait c'était plus par rapport à Monsieur Dupont. Il ne fallait pas qu'il soit pas au courant de ces mégardes. J'avais fait bonne figure vis-à-vis de lui par le passé. Et si je voulais revenir travailler plus tard, je devais à tout prix garder ce lien de confiance avec lui.

Durant ces trois jours, je n'eus pas l'occasion de croiser mes parents hormis ma mère deux fois, en coup de vent.

XV

Lundi soir, John m'appela. John faisait partie de mes meilleurs amis. Si je n'étais pas du genre à classer des amis par ordre d'importance, j'entretenais à tout le moins de sérieux liens amicaux avec lui. Disons que John me contactait régulièrement et que l'inverse n'était pas forcément vrai. Ca ne m'empêchait pas d'aller boire de temps en temps des verres avec lui, de fumer des cigarettes ou encore d'aller se pavaner dans Toumsouc. Souvent nos activités se résumaient à ce type d'activités assez distrayantes quoique sans grand intérêt. Elles avaient le mérite de faire passer le temps quand on n'avait rien à faire. John était quelqu'un qui aimait l'attention : il aimait en donner mais aussi en recevoir. C'était également quelqu'un qu'on pouvait considérer comme une « grande gueule », une « forte tête » et qui n'hésitait pas à porter des jugements sur les gens. Mais si on le connaissait un peu mieux, John était en réalité un grand sensible. L'avoir au bout du fil ce soir fut l'occasion de lui poser quelques questions au sujet des lettres. Je n'avais pas eu de retours de Suzanne depuis sa crise mais dès lors qu'il m'appelait,

ça ne pouvait mieux tomber. Dès que mon portable se mit à vibrer, je décrochai :

— John, commençai-je sur un ton assez sec, tu tombes bien... Je suis récemment allé boire un verre avec Suzanne et elle m'a parlé de lettres de menaces.

— Et ?

— Eh bien, je me dis qu'il y a bien du John là-dessous...

— Je ne vois pas de quoi tu parles... me répondit-il d'un air faussement surpris.

— Arrête ! répondis-je sans en découdre, je ne suis pas dupe, je l'entends dans ta voix !

— Bon d'accord, avoua-t-il, c'est moi. Enfin... nous... parce qu'au départ c'était une idée d'Eric ou de Pierre je sais plus.

Mais de quoi se mêlaient-ils ?

— En tout cas félicitations, ajouta-t-il avec un petit rire perçant, d'après ce que j'ai cru comprendre elle est vraiment in love !

Mes mains se crispèrent sur le cornet et la moutarde me monta immédiatement au nez.

— T'es complètement inconscient, merde ! A quoi tu joues ? Ce genre de truc ça me fait pas rire du tout. Après c'est moi qui l'ai sur dos et qui paie les pots cassés !

— Oh c'est bon, c'est pas si méchant...

— Pas si méchant pas si méchant... n'empêche qu'elle était en larme... faut la comprendre, avec tout ce qui se passe... t'as lu les journaux ?

John se mit à pouffer derrière le cornet:

— Bah ! Tu prends bien vite la mouche, me dit-il d'un air désinvolte, ce n'est qu'une petite blague ! Personne ne va mourir...

— Ca m'énerve...

— Pourquoi ?

— Parce que maintenant elle m'en veut de ne pas l'avoir assez soutenue.

Les rires s'effacèrent tout doucement et laissèrent place à quelques silences. John reprit une voix plus calme et poursuivit :

— Écoute Julien, désolé. Voilà, on a merdé. Je vais m'expliquer avec Suzanne. On va tout régler. Je savais pas que t'allais prendre la mouche à ce point...

Il laissa échapper un dernier petit rire grinçant avant de reprendre :

— Mais bon quand Pierre m'a fait lire la lettre on trouvait ça drôle et pas si méchant, je te le répète. Je comprends pas comment elle a pu si mal le prendre...

John laissa passer un long silence et puis dit :

— En tout cas, reprit-il en reprenant un ton plus neutre, on va gérer ça, ne t'en fait pas.

Et puis John embraya sur autre chose, me demanda si j'étais libre un autre soir pour aller boire un verre. Je déclinai avec fureur et raccrochai.

Même si John venait de me faire ses aveux à l'instant, il y avait encore plusieurs choses qui m'échappaient. Car il y avait ce fait : nous avions été espionnés. Mais est-ce que John et la bande étaient les véritables suspects ? En repensant aux lettres, la tournure des phrases ne venait certainement pas de John. Pour ce qui est d'Eric ou de Pierre, c'était possible mais tout de même étrange. Enfin, les secrets qui s'étaient cachés dans les lettres me paraissaient bien trop profonds pour émaner de ces personnes. Il fallait miser sur une situation hasardeuse, une forme de coïncidence entre les événements. Mais peut-être aussi qu'ils avaient été aidés. Et si oui, par qui ?

Alors que je déposai mon téléphone, je vis plus loin le classeur où étaient entreposées les fameuses lettres. Je le pris à nouveau et les sortis. Après relecture, le contenu me parut encore différent de la dernière fois. Soit j'avais oublié certains passages, soit ils étaient plus flous dans ma mémoire : autant certains passages pouvaient être rédigés par John et sa bande ; autant d'autres étaient ceux d'un dérangé. Plus loin, certaines parties pouvaient paraître élaborées et d'autres totalement indéchiffrables. Des formes de cœur tamponnées ou dessinées en rouge avaient été ajoutées. L'ensemble me renvoyai à un sentiment partagé. Et si ces lettres avaient été en partie écrites par un demeuré ? Ce qui m'inquiétait néanmoins était ce qui concernait les excuses que John allait présenter à Suzanne : elles étaient selon moi bidon. Le connaissant, je doutais fort bien qu'il aille lui en parler. John avait trop d'égo pour ça. Mais au fond, tout cela m'importait peu. Si Suzanne reviendrait, je lui expliquerait tout.

XVI

Mon père rentra à la maison. C'était bien la première fois que je le vis rentrer cette semaine. Il portait des lunettes de soleil, le nœud de sa cravate était défait et un pan de sa chemise sortait du pantalon. Il avait l'air dans un état second, plus à l'ouest que d'habitude. Son visage exprimait de l'anxiété. Lorsque je m'approchai de lui, je pus sentir une forte odeur d'alcool. C'était étrange de le voir arriver comme ça, lui qui ne portait jamais de lunettes de soleil et était toujours tiré à quatre épingles. Je lui demandai dans un premier temps si tout allait bien et si le

week-end à la côte avec maman s'était bien passé. Il ignora ma question et la remplaça par une autre :

— Est-ce que tu as un peu de temps ? il faut que je te parle.

Je fus tout à coup pris par une forte appréhension. Qu'allait-il m'annoncer? Le ton de sa voix était froid, presque tragique. Ce n'était pas le genre de coup de théâtre que me faisait mon père, généralement. Je lui répondis que j'avais effectivement un peu de temps. Il me fit signe de m'attabler, s'assit sur la table du salon.

Il se lança directement :

— Je...comment te dire, Julien... dit-il en laissant passer un moment de silence.

Il prit ensuite une grande inspiration et poursuivit avec retenue, tel un poids qu'il avait du mal à lâcher :

— Avec ta mère ça ne se passe pas très bien...

Mon cœur se mit à battre. Mon sang ne fit qu'un tour. Ce fut l'effet de surprise, une information lancée comme un violent coup d'éclat asséné au visage. La suite me laissa encore plus perplexe. Un nouveau moment de silence s'interposa. Je ne lâchai pas son regard. L'atmosphère qui enveloppait la pièce fut soudain pesante. Mon père était pâle, comme étourdi par la boisson ou la tragédie.

— Qu'as-tu d'autre à me dire ? demandai-je gravement tout en essayant de garder mon calme.

Il enleva ses lunettes et les déposa sur sa table. J'observai de grandes cernes sous ses yeux qui renvoyaient à une mine abattue.

— Pour tout te dire, nous pensons nous séparer.

Je le dévisageai d'un air hébété. Un long silence suivit. Les phrases se bousculèrent dans mon esprit. En y réfléchissant, j'étais incapable de dire ce qui était pire : la pensée tragique d'un divorce qu'il me fallait aujourd'hui

accepter ou l'insolence de cette annonce, faite dans l'ivresse et la désinvolture la plus totale.

— Mais...dis-je d'un air désespéré, je ne comprends pas...vous êtes partis à vous deux à la côte ce dimanche ? Je songeai : comment était-ce possible ? Il y encore quelques jours à peine, mon père me disait encore plein d'enthousiasme qu'il avait besoin de vacances, qu'il était content de voir le week-end arriver. Pourquoi donc un tel revirement de situation ?

— Je pensais naïvement qu'une dernière journée ensemble nous aurait permis d'avoir une discussion réparatrice, ajouta-t-il. J'avais dans l'espoir que ça aurait pu peut-être sauver quelque chose mais du point de vue de ta mère, c'est définitif.

Elle ne veut plus me voir .

Le dernier mot raisonnait dans ma tête. « Ne veut plus me voir ». Je lui pardonnai tout à coup la formulation de cette annonce et son repli dans l'alcool. En effet, c'était visiblement lui qui accusait le coup de la séparation. Quant à ma mère, je regrettais qu'elle ne fut présente pour me l'annoncer. A entendre mon père, je pouvais me rendre compte à quel point une rupture pouvait être brutale et douloureuse. Quelques indices auraient pu me mettre la puce à l'oreille, toutefois, si j'analysais plus froidement la situation. En effet, mon père était de plus en plus souvent absent, soi-disant pour le boulot, et rarement je l'avais vu en présence de ma mère. Ma mère, quant à elle, multipliait les rendez-vous avec les copines. Peut-être que ces déplacements répétés étaient une explication de leur rupture.

— Mais pourquoi ne m'en avoir pas parlé plus tôt ?

— Nous avons essayé de t'en parler, répondit mon père en levant les yeux au ciel, mais consentions à fournir

certaines efforts afin de voir si c'était la bonne décision. Ça fait des mois que j'ai essayé de la récupérer et de la convaincre...

Ainsi, je compris également que si les journées chez bonne maman Véro étaient longues, ce devait être une échappatoire pour ne pas rester à la maison en ma compagnie et éviter que je les observe en train de se lamenter ou peut-être se disputer. Je ne savais pas à qui je devais imputer la faute. Sans doute mon père et ma mère étaient-ils quelque peu différents. Néanmoins, j'eus la naïveté de croire que tout s'était toujours bien passé entre eux jusqu'à présent. Ils avaient, certes, peu de crises de colères, peut-être trop peu d'échanges aussi. Enfin, je plaignis mon père de le voir dans cet état, lui demandai si je pouvais lui être utile pour une chose ou l'autre ce par quoi il me répondit que non, qu'il avait eu le temps de faire le deuil de leurs trente années de vie commune et qu'à présent il s'était fait à l'idée. Le plus malheureux pour lui devait être de se dire qu'il avait atteint un point de non-retour avec ma mère. En ce qui me concerne, j'avais l'espoir qu'ils se remettent ensemble, un jour ou l'autre. Que cette annonce avait été prise sur un coup de tête. J'y croyais fermement...

Dans la soirée, je tentai de joindre ma mère plusieurs fois par téléphone sans succès. Elle ne repassa pas non plus par la maison.

XVII

Ma mère n'était toujours pas revenue à la maison ; ni dans la journée, ni même le lendemain de cette fameuse annonce. J'avais mal dormi et lorsque je vis mon père au réveil, son moral était au plus bas.

— Maman est repassée ? lui demandai-je.

Il se retourna vers moi et me regarda d'un air abattu :

— Non, fit-il l'air grave.

— Allons-nous changer les idées !

— A quoi penses-tu ?

— Un petit tour...un peu de marche. Ca nous fera du bien !

— Où ça ?

— A la rue de Daredelle !

Je laissai passer un silence et ajoutai en esquissant un sourire : « comme au bon vieux temps ».

Mon père me lança un regard complice et sourit également.

La rue de Daredelle s'était rouverte depuis les émeutes. Elle paraissait aujourd'hui complètement changée. Alors qu'elle était bloquée la dernière fois que je la vis sous un ciel gris, elle était aujourd'hui rayonnante. Je n'avais plus à l'esprit ce qu'on avait pu m'annoncer quant à sa fermeture où sa destruction. Aujourd'hui c'était le renouveau de la rue de Daredelle. Et elle paraissait plus belle encore qu'autrefois. Les souvenirs de mon enfance me revinrent soudain à l'esprit. L'air était bon, la température était raisonnablement fraîche. Le temps au beau fixe. Il faisait si bon vivre que l'on avait l'impression que tous nos problèmes se fussent envolés en l'espace d'un instant.

Un véritable théâtre d'attraction se produisit ce jour : des passants défilaient dans les rues les visages pleins de candeurs. La gaieté apparaissait dans leurs expressions. On pouvait voir apparaître sur chaque boutique des lumières brillant comme mille feux. Le ciel semblait comme inondé d'aurores boréales et les pavés scintillaient comme s'ils avaient été nettoyés et vernis à chaque pas des piétons. C'était la semaine des épices : des

vivres non périssables étaient jetées des bâtiments ; les boutiques, resplendissantes, faisaient des offres spéciales, des réductions étaient présentes sur chaque lots et lorsqu'on s'approchait des vitrines, on pouvait y goûter un produit où ressortir avec des cadeaux.

La semaine des épices à la rue de Daredelle était à la gaieté quand nos cœurs furent à la tristesse.

Mon père se trouvait à côté de moi ; il semblait dans un meilleur état. Son visage était contemplatif tel un enfant ébloui par les merveilles qui se présentaient face à lui. La blessure de la séparation était vraisemblablement toujours en lui mais elle n'était pas visible : elle avait dû sans doute se laisser oublier temporairement par la magie que dégageait la rue en ce jour de beau temps. Sans doute allait-elle revenir plus tard, lorsque nous retournerions à la maison. En attendant, nous profitions de ce moment magique dans une rue embellie par la fête. Nous vîmes des amis, de la famille, tout le monde était-là. L'ambiance n'était pas à la discussion. Ainsi, personne ne questionna mon père à propos de ma mère. Les gens se contentaient de se réjouir et de contempler le spectacle de la rue qui se présentait sous nos yeux. C'était une journée pour laquelle on profitait de l'instant présent comme une soirée sans lendemain. J'y croisai même Eric et Pierre avec qui nous allions faire les échoppes. Il y avait des possibilités de jeux à chaque endroit et nous n'étions qu'au début de la rue. Elle était si longue et il y avait tant de choses à découvrir encore... Non que nous ne connaissions pas la rue de Daredelle mais ce jour étant fort particulier, elle parut transformée et encore embellie. La semaine des épices était celle des épiciers, des marchands de levures et de thym. Des tonneaux d'arômes et d'épices en tout genre jonchaient le sol. On en

répartissait aussi sur de grandes nappes : il ne fallait plus que s'y pencher pour en attraper. Il était encore possible de boire du vin, à n'en plus finir et tous les amis, les familles bondissaient de joies comme emportés par cet événement magique. Il y sentait si bon, la musique résonnait des corniches, la lumière reflétait les éclats du soleil dans les vitres si bien que l'on en fut ébloui. On avançait dans cette rue de découvertes en découvertes, le vin nous montant à la tête, des étoiles brillant dans nos yeux innocents et le bruit des tambours rythmiques battant les mouvements de notre corps. A gauche comme à droite, chaque échoppe d'épices était occupée ; et même le Dream-land, les magasins de vêtements, le tailleur Ulysse...

Une seule boutique manquait cette fois-ci à l'appel : le chocolatier Rémy.

Lorsque mon regard se porta vers la boutique Rémy, la musique, l'air chantant, les odeurs et les images de magie s'en allèrent peu à peu. Je repensais à Petko qui était passé me voir la dernière fois. L'histoire qu'il devait me raconter ou encore ses apparitions étranges vinrent perturber mon esprit. Je dévisageai ensuite les passants. Les images que j'avais d'eux avaient les couleurs d'expression d'un film tourné au ralenti : ils semblaient avoir temporairement oublié les morts des petits vieux, les méfaits du petit Lucien et autres drames qui sévissaient dans Toumsouc. L'esprit était aujourd'hui à la fête. C'était comme si une soupape libératrice venait les oxygéner suite à une oppression latente et que la gaieté était un prétexte pour les détourner de leur détresse. Mais alors que je regardais dans le fond de cette rue, les choses ne me parurent plus les mêmes. Le fond de la boutique Rémy s'obscurcit, on ne la vit plus. Tout le

monde l'avait oubliée. Cette boutique qui, en période d'accalmie à Toumsouc, faisait d'habitude la joie de la population ne répondait aujourd'hui pas à l'appel. La semaine des épices n'incluait sans doute pas celle du chocolat. Peut-être que Monsieur Cruche ou Petko avaient pris congés ou rénovaient-ils leur boutique ? En tout cas, la boutique Rémy était terne. Les vitres, la façade étaient noires et opaques. Le magasin paraissait vide. Alors que les esprits tournoyèrent de toute part dans la rue, je restai un moment figé devant la boutique Rémy, ne regardant plus que celle-ci. Il n'y avait désormais plus qu'une bribe de souvenirs qui y demeuraient enfermés. Tandis je contemplais la boutique seul et sans rien dire, je sentis tout à coup une grande main qui vint se poser sur mon épaule. Je me retournai. C'était celle de mon père. Il me regarda tristement et, la tension étant retombée, il n'avait sans doute, lui non plus, plus vraiment l'envie de fêter. La fin de journée pointa son nez à mesure que le soleil déclina. Nous fîmes enfin les derniers tours des échoppes qui se fermaient tour à tour. Nous y avions bien passé une demi-journée. Il me fut pourtant impossible d'en estimer réellement le temps. Je remontai enfin la rue accompagné de mon père.

A peine quitions-nous les lieux que mon père croisa un collègue. La rue de Daredelle était également le point névralgique pour les rencontres les plus fortuites. Mon père me tendit un billet de vingt euros et me dit : « j'en ai pour quelques minutes, prend ça et achète-toi ce que tu veux. Rendez-vous ici dans quinze minutes ». Face à moi, je vis une boutique que je n'avais encore jamais vue. J'y achetai un jeu Playstation et deux mangas. De retour chez mon père je ne pus m'empêcher de lancer un dernier coup d'œil vers le chocolatier Rémy. Ce fut à ma grande surprise

qu'un store se mit à bouger. Je distinguai plus attentivement la façade lorsque tous les volets se mirent à ouvrir d'un seul coup. Quelqu'un en sortit. Je ne vis d'abord qu'un personnage de dos, au loin. C'était l'assistant de Monsieur Cruche qui déposait des sacs poubelles devant la boutique et qu'il plaça en enfilade devant la façade. Une autre silhouette qui l'accompagnait m'était familière. Je plissai les yeux afin de tenter d'y voir plus clair. Ce pouvait-il être lui ? Que faisait-il là ? John ! Avais-je bien vu ? Difficile de s'en assurer pleinement dans l'obscurité. Néanmoins, je plissai à nouveau les yeux en vue de distinguer plus nettement les traits de son visage. Nom de nom ! Pas de doute. Et si c'était le cas, que faisait-il l'un et l'autre, ensemble ? Lorsque je m'avançai dans leur direction voulant m'en assurer, aller leur parler, une main vint m'agripper l'épaule. Je me retournai en une fois et aperçus mon père.

— Viens ! Rentrons ! fit-il.

Il ne me laissa pas le temps de réagir et me prit par la main. Sur le chemin du retour, il plongea dans ses pensées.

— De quoi avez-vous discuté avec ton collègue ? lui demandai-je pour rompre le silence.

— Oh rien d'intéressant... lança-t-il en jetant les yeux au ciel.

Je le regardai d'un air insistant. Il me dévisagea à son tour et scruta le sol ensuite :

— La situation est compliquée au travail, Julien. Le monsieur que tu as vu est une des personnes qui est sur la sellette... Je veux dire par là que son emploi est menacé... Et il n'est probablement pas le seul...

A chacun ses jours tristes, me dis-je.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Beldoal connaît une restructuration. La société a été rachetée par des investisseurs américains et cela crée ainsi une grande incertitude pour une grande partie du personnel. Bien que je ne sois pas directement concerné, la situation est délicate, comme tu peux t'en douter...

Mon père devint tout à coup silencieux et se plongea à nouveau dans ses pensées. Je ne le questionnai pas davantage: d'une part, ce n'était pas mes affaires et je risquais de ne pas y comprendre grand-chose ; mais surtout, je sentais que cette situation venait ajouter une complication aux problèmes que mon père était en train de vivre avec ma mère. Je choisis donc de ne rien dire. Je tus également les questions sur les échanges qui devaient avoir lieu ou avaient eu lieu entre Petko et lui.

XVIII

Il fallait que je tire cette situation au clair. Voir John dans la rue de Daredelle était peut-être un événement fortuit mais ce qui était on ne peut plus préoccupant fut de le voir en compagnie de Petko. Non pas que Petko ne pouvait entrer en relation avec d'autres individus mais parce que John ne m'avait jamais parlé de lui. Je pouvais dire que j'ignorais qu'il le connaissait jusqu'à présent. Sans doute que par l'intermédiaire de John, j'allais avoir une idée de qui il était vraiment. Je n'espérais plus revenir vers Calibale Buche, ce fou qui demeurerait dans son bois, dans ses pensées folles et dans ses errances. Mais peut-être que John, lui, pourrait avoir une explication raisonnable de ces comportements ; peut-être que John en savait plus sur le drame dont Petko voulait me faire part. Enfin, il était également possible que John en sache davantage, par l'intermédiaire de Petko, sur

tout ce qui se trame à Toumsouc depuis maintenant plus d'un mois. Et encore une fois, la situation se présenta à moi sans que je n'eus besoin d'interagir auprès de lui. Une fois à la maison, je reçus un SMS de sa part qui indiquait en deux lignes : « Quoi de prévu ? ».

Alors que je montai vers la salle de jeu à l'étage où se trouvait la Playstation et la petite télé, je profitai du message de John pour lui répondre « passe », lui proposer ainsi une partie de Playstation et enfin essayer le nouveau jeu. Connaissant John, ce genre de prétexte était idéal pour l'appâter et lui tirer les vers du nez.

Il vint à la maison de ce pas, monta à l'étage et on lança immédiatement la partie. Jeu multijoueur dernier cri, celui dont tout le monde parle avec des supers graphismes, des interactions incroyables, John ne pouvait manquer ça. Et puis je dois dire que la Playstation occupait le temps durant les vacances quand je n'avais rien à faire et que je ne devais pas être rappelé au Forclos. Une fois John arrivé dans la pièce, il s'installa sur un pouf. Il prit une manette et lança la Playstation. Alors que la partie démarrait, je lui dis de but en blanc :

— Je t'ai vu hier.

Il ne semblait pas m'avoir entendu. Il était en train de cartonner (terme qu'il aimait employer) mon coéquipier virtuel. Du sang virtuel explosait à l'écran et l'action du jeu, débridée, tournait en un véritable fiasco général. John fit d'abord semblant d'ignorer. Il était scotché face à l'écran en train de réaliser toute une série de *kill* en chaine lui permettant de passer à la première place. Il se contenta de lever les bras aux ciels en criant :

— Yes !

Je repris le dessus et une fois que le premier round fut achevé, je profitai du temps de chargement pour lui rappeler très clairement ma question sous un autre angle :
— T'es passé à la rue de Daredelle hier ?

John avait toujours sa manette dans la main droite. Il se tourna vers moi, se gratta la tête comme s'il était en train de plonger dans un souvenir très ancien et me répondit de manière évasive et distraite alors que le jeu se relançait :
— Euh...oui oui.

Lorsque son regard se tourna subitement en direction de l'écran télé où il s'écria :

— C'est parti!!!! !

L'action redémarra. John n'était vraisemblablement pas disposé à répondre : il était dans le jeu. Le décor avait changé d'aspect. Changement de carte donc : l'action se trouvait dans un donjon désaffecté et on avait lancé le mode « capture du drapeau ». Le but n'était donc plus une simple *battle* générale mais cette fois le principe était que l'on capture le drapeau de l'autre et qu'on le ramène à sa base en *killant* tous les adversaires sur notre passage. Rien de compliqué, rien d'intellect, un jeu de réflexe pur et simple dont l'objectif est de ne penser à rien et se vider la tête par la même occasion. Mais cette fois John perdit. Il passa dernier du round et fut pris d'une colère soudaine. Il se leva ensuite, prit la manette et la claqua au sol. Je dus faire un geste de tempérance, lui rappeler que c'était mon jeu et ma manette, qu'il ferait mieux de se calmer. Sur quoi John esquaiva et me fit :

— Tu disais donc ?

Il y eut un moment de silence mais au moins cette fois j'avais l'attention de John. Il se rassit et se calma, on mit le jeu en pause :

— Je disais que je t'ai vu hier à la rue de Daredelle.

John, eut l'air de chercher dans ses pensées, leva les yeux au ciel et me fit :

— Euh, oui c'est vrai j'y suis passé.

Il laissa un blanc puis reprit :

— Pourquoi tu n'es pas venu me dire bonjour ?

— Je t'ai vu avec le gars du chocolatier Rémy, lui dis-je.

Tout à coup, John déposa la manette et me fixa, l'air visiblement étonné.

— Ah oui ! me fit alors John. Il me semblait bien que vous vous connaissiez ! J'allais justement te le demander.

Je fis à mon tour une mine étonnée, ne m'attendant pas à ce genre de réponse et lui affirmai en ce sens que je ne le connaissais pas si bien que ça :

— Bizarre que tu me dises ça, je l'ai croisé l'une ou l'autre fois c'est tout.

— C'est une blague ?

Surpris moi-même par la question, je fis un bref sursaut et un petit frisson remonta jusqu'à l'échine. Je me redressai alors, fit semblant de rien et lui répondis simplement :

— Je t'assure que non.

Je repris alors sur un ton plus explicite en affirmant que :

— Disons qu'un certain Calibale Buche... enfin Pierre Calibe, m'a parlé de choses un peu suspectes sur lui. Je l'ai également vu une ou deux fois mais je le connais assez peu pour être honnête...

John resta bouche bée. Il me considéra sans rien dire et laissa planer un long moment de silence. On entendait plus que le ventilateur de la Playstation qui tournait comme bruit d'arrière fond. John s'enfonça ensuite dans le pouf, mit sa main sur le visage et fit un mouvement de recul, comme s'il avait besoin d'absorber l'ensemble des

informations de manière à les structurer et les énoncer points par points.

Il reprit avec calme :

— Attends, attends, me dit-il en lâchant la manette et en posant les mains sur ses sourcils. Tout d’abord, n’écoute jamais ce fou des bois, ce Calibale Buche comme tu l’appelles. Ce type est un pauvre taré ! On ne sait pas ce qu’il fait de sa vie, s’il la passe dans les bois, s’il s’en invente une ou autre. Donc stop. Primo, tu ne l’écoutes pas. Ce type déraile complètement et tout ce qu’il aurait pu te dire est faux ! D’ailleurs, tout le monde sait que c’est un *complotiste* à deux balles...Crois ce qui est réel et rationnel et pas toutes ces histoires qu’on raconte...

John laissa passer ensuite un blanc et fronça les yeux :

— Par contre il y a quand même un truc qui me chipote dans ce que tu me dis... Tu me dis ne pas le connaître ?

— Non, affirmai-je, enfin, pas si bien que ça. A part tout ce que je viens de te préciser : la fois donc où il est passé et ce qu’on m’a raconté sur lui, je ne le connais pas. Je ne sais pas qui il est vraiment en réalité.

Le visage de John changea brusquement d’aspect, comme s’il fut pris d’une angoisse soudaine. Il me dévisagea.

— Étrange me dit-il d’abord, très étrange, répéta-t-il calmement.

John regarda ensuite en face de lui en direction de la télé où des changements de formes parurent à l’écran tandis que le jeu était en pause.

— Pourquoi me dis-tu ça? lui demandai-je béatement.

Il se retourna subitement vers moi, me fixa dans les yeux et reprit :

— Parce que ce type connaît tout sur toi !

Je le considérai stupéfait.

— Attend... répète ?

—Oui, ce type connaît tout sur toi ! poursuivit-il. Et toi, tu me dis ne pas le connaître.

Tout de suite, j'eus le sentiment que John exagérait, comme il avait tendance à le faire parfois. A en juger par l'expression de son visage, il avait pourtant l'air sérieux cette fois. Et puis, ce qu'il venait de me dire s'ajoutait à toutes les nouvelles étranges que j'avais pu entendre cette dernière semaine. Je lui demandai s'il en était sûr et s'il savait me fournir des exemples. Nous évoquions les lettres envoyées à Suzanne.

— Tu vois la première lettre qu'on a envoyé à Suzanne ? me dit-il. Je voulais t'appeler pour te dire que c'était une idée d'Eric de la tamponner avec des cœurs. Mais tu sais pourquoi Eric a fait ça ? Apparemment il aurait rencontré ce type la semaine passée...Petko comme tu l'appelles aussi.... et avant qu'Eric ne vienne avec l'idée d'y ajouter ce cachet, il nous informe que ça lui a été inspiré d'une personne qui lui a lancé la rumeur : ce même Petko. A partir de ce moment, on ne s'est pas tellement posé de questions. On s'était dit que ce devait être un ami à toi, ou une connaissance commune avec Suzanne. Ce Petko en tout cas devait savoir de source sûre que tu étais l'ami de Suzanne et il a dit à Eric qu'elle en pinçait pour toi. Ensuite, il s'est approché de Pierre et lui a dit que la société de ton père allait connaître une grande restructuration, qu'il conseillait aux parents de Pierre qui étaient actionnaires de cette boîte de retirer leurs actions qu'ils détenaient dans cette société. Enfin...

Je le coupai :

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? La restructuration, mon père me l'a informée tout à l'heure et personne du grand public n'est censé être au courant. On n'en parle pas

dans les journaux ni dans les médias et c'est une information purement confidentielle...

Impassible et ignorant ma remarque, John reprit là où il s'était arrêté :

— Enfin, finit-il par dire, il a prévu que tu me contacterais pour que tu me fasses part de tes méfiances envers ce que j'allais te dire et pour m'informer également que tes parents allaient se séparer. Il m'a aussi dit que nous étions de grands amis et que pour ce genre de conversation on en parle qu'à ces amis ; que moi seul pouvait avoir une écoute attentive et te comprendre. Alors, je te demande de me le dire. Est-ce que tout ceci est vrai ou pas ? Tes parents vont-ils se séparer ?

Les dernières phrases de John résonnèrent dans ma tête. Elles étaient à présent parfaitement audibles et claires ce qui me faisait dire que tout ceci n'était pas de la fiction. Dans les informations que John m'avait fait parvenir, seules les personnes impliquées auraient pu me les fournir. Ainsi, j'avais appris la séparation de mes parents via mon père il y a trois jours et ne l'avais divulgué à personne. La restructuration, c'était en chemin, en revenant de la rue de Daredelle. Alors, ou bien ce Petko était une personne qui lisait dans les pensées, ou bien des informations avaient pu fuiter et arriver à son oreille. Je penchais bien évidemment pour la deuxième optique. Mais comment ? Il n'y avait qu'une possibilité si John disait vrai : c'était mon père qui avait donné toutes ces informations à Petko. Ils s'étaient revus entretemps et avaient certainement dû discuter de tout ça. Mais dans quel but ?

Toumsouc était une petite ville où il y a du commérage. Il ne devait pas être difficile d'identifier la source des informations. Même si je reconnaissais que

cela allait loin, je devais absolument comprendre ce qui se cachait derrière le personnage de Petko et ce qu'il tentait de manigancer.

XIX

Dans la rubrique de faits divers de Toumsouc, on ne parlait désormais plus que des mystérieux morts. On ne savait rien de leurs causes et les théories les plus farfelues continuaient à se répandre. Tout ce qu'on savait c'est qu'ils mouraient dans la rue : un près de la place du marché (qui n'était pas loin de la rue de Daredelle), un autre à la rue Jonquet et un autre encore rue Faubert. Trois décès à trois dates différentes mais toujours rien de concret. Aucun de ces décès ne semblaient se rattacher à un quelconque accident de voiture. On attendait toujours que s'initient des autopsies pour en savoir un peu plus sur la cause des morts. Après une recherche plus approfondie, je tombai sur un témoignage de Monsieur Hubert (qui passait régulièrement dans la presse ces dernières semaines) faisant également état d'un accident qui n'avait rien avoir avec celui de la grange. Il s'agissait bien là d'un accident de voiture. En parcourant le classeur dans lequel j'avais recueilli toutes les informations, je ne vis qu'un gros titre : « *Mystérieux accident de voiture à Toumsouc* ». Je ne vis rien d'autre dans les autres pages du classeur. Je pris ainsi le titre mentionné dans le journal et le recopiai dans une recherche internet. Un seul lien apparut comme étant lié à cette affaire. En accédant au lien, je vis une page blanche, une photo très sombre, pratiquement illisible et bien peu d'information. Monsieur Hubert aurait été le témoin de l'accident qui avait eu lieu près du bois de Livernes. Un seul petit paragraphe était repris pour

mentionner cet accident sous cette forme : « *accident mystérieux près du bois de Livernes. Circonstances inconnues. Olivier Hubert a constaté l'incident dans la soirée. La victime a succombé à ses blessures à l'hôpital* ». Un unique et court paragraphe seulement. Les articles ne faisaient part d'aucun autre détail. Cette affaire était-elle en lien avec ces rêves ou la révélation de Petko ? J'épluchai le site internet en vue de trouver d'autres éléments et ne vis rien. Je n'y découvris pas d'autres accidents de voiture dans Toumsouc. Les seuls faits récents consultables sur le site discutaient des méfaits de Lucien dont on parlait un peu plus ces derniers temps. Ainsi, la police n'avait toujours aucun élément matériel à sa charge pour l'inculper véritablement. Et la presse ne mentionnait rien du délinquant suspect d'un quelconque accident de voiture. Avec tout ce qu'on entendait sur lui, c'était une éventualité que je n'avais pourtant pas écartée. La première question qui me vint donc à l'esprit était de savoir s'il y avait véritablement un lien entre Monsieur Hubert ou Lucien et cet accident ? Et s'il fallait faire un lien plus général avec ce qui se produisait dans Toumsouc, est-ce que l'affaire des morts dans Toumsouc pouvait être également liée à l'accident ? Sans doute que ces suppositions étaient quelque peu hâtives. Il me semblait y avoir néanmoins des parallèles étranges entre l'arrivée de tous ces bouleversements et ce mystérieux accident dont m'avait révélé Petko. Cette constatation partait du fait que l'un comme l'autre étaient arrivés dans une période identique et de manière subie. Mais le véritable constat, la véritable conclusion de ces recherches était que pour le moment je n'avais pas grand-chose. Il fallait que je retourne à la boutique pour sonder ce garçon afin d'en savoir plus.

XX

En ce temps gris, les passages à la rue de Daredelle devaient être moins fréquent. Enfin, c'est ce que je me disais. Et puis, comme on était fin de journée, Petko devait bientôt finir son service. J'allais pouvoir l'intercepter juste à temps. Lorsque je sortis de chez moi, les rues étaient désertes, les persiennes et les stores des maisons rabaissés. Arrivé au bout de la rue de Daredelle, qui, cette fois, semblait calme et endormie, je pus voir scintiller une petite lumière au loin. La boutique Rémy était curieusement plus étincelante que les autres magasins avoisinants dont l'inactivité donnait à l'ensemble un aspect cafardeux. Cette lumière différait ainsi étrangement des autres maisons de la rue qui semblaient à peine visibles. La boutique Rémy apparut d'une autre façon que durant la journée des épices ; elle était éclatante, scintillante, ouverte et chaleureuse. Enfin, cette lumière me sembla être un signe : c'était comme si elle m'appelait, qu'elle me murmurait qu'aujourd'hui tout allait s'éclaircir. Je ne sus dire pourquoi mais en ce moment, je me sentais bien. Je souriais intérieurement. J'espérais que des révélations m'aideraient à comprendre la tragédie de mon père .

Mais ce soir-là, rien ne se produisit comme je ne l'avais envisagé. A peine avais-je passé la porte de la boutique qu'une lueur d'ombre dépeignit un intérieur froid et peu avenant. Je ne vis d'abord personne dans la pièce. Le comptoir était vide. Une grosse dame parlait avec un vieux monsieur devant la caisse. Les tenanciers de

n'étaient pas là. Seule émanait, de l'arrière-boutique, une odeur de chocolat envoûtante.

D'un seul coup, un bruit de moteur surgit, comme si l'on mixait quelque chose dans l'arrière-boutique. Les bruits des rotors, réguliers au départ, s'arrêtèrent par intervalle d'une minute et reprirent ensuite. L'opération dura en tout une dizaine de minutes. Pendant ce temps, personne ne vint. La grosse dame et le vieux monsieur continuaient à palabrer comme si de rien n'était. Leurs conversations semblaient dévier sur des ragots de la région ; des gens de Toumsouc et des affaires. Enfin, c'est ce qu'il me semblait comprendre. Je les imaginai également parler des dernières nouvelles fâcheuses, des bouleversements et autres sujets récents que la ville n'avait jamais expérimenté jusqu'à présent.

Monsieur Cruche arriva après plusieurs minutes, d'un pas lent et d'un air contrarié. Il servit la grosse dame et le vieux monsieur nonchalamment comme si leur présence le dérangeait. Il n'exprima pas un mot si ce n'est que pour leur dire le prix.

— Sept euros trente !

Lorsque vint mon tour, Monsieur Cruche me fit un rapide « vous permettez ? » et, sans même attendre de réponse, retourna dans l'arrière-boutique. Les bruits de mixtures reprirent, une hotte se mit à fonctionner et des tintements de couverts sur des plats se firent entendre. Deux autres clients entrèrent entretemps dans la boutique. Monsieur Cruche vint alors à moi :

— Que puis-je faire pour vous ? me dit-il comme s'il s'exprimait à un parfait inconnu qui venait l'importuner.

— Bonjour, je voudrais parler à votre assistant, s'il-vous-plait.

Monsieur Cruche fit une mine suspecte :

— Mon assistant ? En quel honneur ? me demanda-t-il avec la même froideur que précédemment.

On était bien loin des souvenirs idylliques de la boutique Rémy que j'avais connu durant mon enfance. Ainsi, tel était le nouveau monsieur Cruche. Un personnage froid, antipathique et peu serviable. Comment cet endroit avait-il pu tant se métamorphoser depuis le temps de ma jeunesse ?

— Il est venu chez nous la semaine passée, dis-je. J'aimerais avoir une discussion avec lui à propos de ce qu'il a dit à mon père.

Le regard de Monsieur Cruche devint aussi perçant que celui de Petko lorsqu'il m'avait dévisagé au fond de la rue de Daredelle. Je pus également lire dans ses airs une forme d'intention malveillante. Il répondit ainsi froidement et sur un ton de reproche :

— Il n'est pas disponible.

J'y décelai une forme d'agressivité dans son expression. Probablement que quelque chose de terrible avait dû se passer entre Petko et Monsieur Cruche où alors s'agissait-il d'autre chose... Je consultai ma montre, il était presque dix-neuf heures soit bientôt l'heure de la fermeture de la boutique. Le temps me manquait mais j'insistai néanmoins :

— A vrai dire, j'aurais aimé lui parler....

— Je peux lui transmettre un message ? me demanda Monsieur Cruche avec un air dédaigneux cette fois.

Pris au dépourvu par cette remarque et vraisemblablement influencé par l'ascendant et la rigidité de Monsieur Cruche, je ne pus m'empêcher de répondre :

— Je... Je voulais lui demander des détails sur le projet.

Monsieur Cruche eut ensuite un regard accusateur. Pâle comme la mort, menaçant, il ouvrit grand les yeux en me

regardant froidement. Les autres clients n'osaient ciller. C'est à cet instant que je regrettai m'être exprimé aussi vite et de cette façon.

— De quel projet voulez-vous parler ?

J'eus comme l'impression d'avoir commis une monstruosité, une gaffe irréparable en évoquant le projet. J'imaginai Monsieur Cruche blâmer Petko, le battre peut-être. Derrière moi, les clients de la boutique s'impatientaient. Comment cette boutique, si chaleureuse au départ, avait pu devenir un lieu si triste et si froid ? La boutique Rémy était ainsi subitement devenue un endroit où l'on ne se sentait plus le bienvenu. Monsieur Cruche était-il dans un mauvais jour ? Quand bien même, je ne l'avais jamais vu opérer un tel comportement auprès de sa clientèle. Qui plus est, une clientèle fidèle.

Mal à l'aise, je fis mine de consulter à nouveau ma montre, me décalai d'un pas de côté. Je me tournai vers les clients derrière moi : leurs visages étaient aussi blancs que celui de Monsieur Cruche.

— Je repasserai... dis-je enfin, avant de quitter le comptoir.

Avec la même froideur, il me dit :

— Bien.

Et il pointa du doigt le client suivant en ajoutant tout aussi froidement :

— Au suivant.

En sortant de la boutique, je fus complètement confus. Toutes sortes de pensées se mêlèrent dans mon esprit, chacune essayant de déceler la vérité de l'absurde; et c'est lorsque ces pensées vinrent que je poussai un cri d'effroi. Outre l'inconnue du personnage de Petko, ce fut plusieurs inconnues qui se dressèrent à présent face à moi. A savoir les rêves étranges, les affaires

de Toumsouc et, bien évidemment, le mystérieux accident.

XXI

Refroidi par l'accueil de l'étonnant Monsieur Cruche, je n'eus pas le courage d'attendre la fin des heures de service de Petko. Je descendis la rue de Daredelle en courant et m'arrêtai aux feux, au croisement d'un grand carrefour. Ma mère avait enfin essayé de me joindre plusieurs fois pendant que j'attendais à la boutique. Je vis maintenant le message en consultant l'heure sur l'écran de mon téléphone: plusieurs appels en absence étaient affichés. Je n'avais pourtant rien senti : mon téléphone était verrouillé et en mode silencieux. Maintenant que j'essayais de la joindre, je n'y parvins pas. Comme par hasard. Je repris le pas de course jusqu'à la maison. Cette fois, il fallait que je lui parle. J'avais droit à mes explications; ne plus recevoir des informations par bribes, comme c'était le cas à chaque fois. Toutes ces apparitions en coup de vent, ces choses qu'on me cachait méritaient des explications.

Je vis ma mère patienter sur le palier, devant la maison, comme si elle m'attendait depuis longtemps. « Entre », me fit-elle. La maison était vide. Je lui demandai : « où est papa ? ». Elle me répondit froidement : « il n'est pas à la maison ». Je la suivis, elle m'indiqua la table du salon et la chaise ensuite. Elle s'assit, m'invita à m'asseoir. C'était presque le même rituel qui m'attendait, comme téléphoné, calqué sur celui de mon père sauf qu'ici les nouvelles je les connaissais déjà. Je m'installai à table en attendant la révélation de ma mère avec l'impression d'un air de déjà-vu. Mais à l'intérieur de

moi je bouillais. Je lui laisserai le temps de parole mais j'avais aussi quelque chose à dire après tout ça. En effet, ma mère manquait cruellement de courage que pour venir me parler de choses sérieuses après que je l'ai sollicitée, malgré plusieurs tentatives d'appels. En général, des personnes responsables et adultes s'installent à une table en vue de créer un échange, à tout le moins une discussion constructive. La colère me gagna tout à coup et prit le pas sur la tristesse à mesure que je ressassais les méthodes de son approche. A quoi rimait tout ceci ? Il n'y eut pourtant pas de « il faut qu'on parle », « j'ai quelque chose à te dire ».

Tout ce qui se produisit ensuite fut différent de ce que j'avais pu imaginer.

Je tombai ainsi des nues lorsqu'elle prit la parole :

— Ton père ne veut plus me voir, me dit-elle froidement.

— Pardon ?

Elle répéta :

— Ton père ne veut plus me voir. Elle laissa un moment de silence et reprit : « je ne sais pas ce qu'il s'est passé ».

Les yeux de ma mère se mirent à rougir, son teint devint blanc. Elle eut soudain le visage qui se mit à se crispier, prit une grande respiration ; la bloqua ensuite comme un ballon rempli d'eau que l'on arrête en serrant très fort l'ouverture pour l'empêcher d'exploser. L'émotion lui vint tout à coup, débordant de toute part : elle fondit en larme. Son visage dégouлина, il y ruissela un flot continu et qui ne s'interrompt pas. Je la regardai hébété, face à l'incompréhension de ce qui venait de se produire. Désorienté, je ne sus que faire dans un premier temps, passai maladroitement ma main autour de ses épaules pour la consoler. Ce fut tout ce qui me vint à l'esprit pour la soulager. La tristesse de ma mère m'affecta au plus haut

point : je ressentis une douleur dans la poitrine, mes mains qui enlaçaient ses épaules devinrent moites. « Calme toi » lui dis-je. « Calme toi », répétais-je plus doucement, d'une voix de plus en plus douce pour exprimer ma compassion sur une situation qui me dépassait pourtant complètement.

— Il faut que tu m'expliques, lui dis-je d'un ton qui se voulait pédagogique.

Ma mère avait les yeux enfouis dans ses manches, toujours aussi humides, toujours larmoyants. La maison était entièrement vide et calme comme si l'on vivait un deuil ; seul le bruit des sanglots vint interrompre le silence par intervalle, tel l'écho des voix dans une paroisse.

— Je ne comprends pas, finit-elle par me dire, c'est impossible. Je ne comprends pas.

Les sanglots l'étouffaient encore si bien qu'elle eut du mal à s'exprimer. Son cou se gonflait par saccades.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? lui demandai-je.

Elle se redressa, déposa les mains sur la table, écarta ses doigts qu'elle aplatit sur la table en ciré :

— Ton père, finit-elle par me dire, cette histoire...

Tout semblait se mélanger. La fatigue, la tristesse s'étant visiblement emparés d'elle devaient lui donner comme des idées confuses, incertaines. Il fallait que je me montre patient pour qu'elle puisse recouvrer ses esprits, parler librement. Je ne devais pas la brusquer mais la soutenir. Ma mère prit un mouchoir qu'elle sortit de sa manche, s'essuya les yeux, les larmes et les sanglots se dissipèrent peu à peu.

— Tout se passait bien dimanche en début de journée. Enfin, bien est un grand mot. Mieux que ce que ce que nous avons déjà pu connaître. Nous avons longuement discutés, ton père et moi. Il parlait de son boulot, semblait

inquiet de la restructuration. Et puis, il s'est emporté tout à coup. Je n'ai pas compris. Il a commencé à me parler de choses incohérentes, tapait sur le dos de tout le monde, me disait qu'on lui en voulait personnellement. Il...Il disait, reprit-elle, que depuis notre déménagement, plus rien n'était comme avant. Puis, il s'en est pris à moi...

Ma mère se mit à sangloter tout à coup, j'entendis comme le son d'un étouffement. Elle replongea ensuite la tête dans ses manches. Je lui fis quelques tapes sur l'épaule.

— Comment ça il s'en est pris à toi ? Que t'a-t-il dit ?

— Il s'est emporté, reprit-elle en sanglotant, je n'ai rien vu venir ni compris pourquoi...je croyais devenir folle ! Je n'avais jamais vu ton père ainsi.

— Dis-moi ce qu'il t'a dit, insistai-je.

Mes poings se serraient sur la table. Je ne pouvais imaginer mon père avoir joué ce double jeu avec moi. Qui avait raison et qui avait tort ? Ma mère versait toutes les larmes de son corps. Il n'était pas possible qu'elle simule.

— Il...il a commencé à m'injurier. Il me soupçonnait de le trahir, que tout était de ma faute, la restructuration, notre manque de présence, tout ce qu'on n'a pas pu faire avant, pour la famille, pour toi. Il délirait... et puis il s'en est pris à nouveau à moi, il... il m'a dit que pour lui je.. je n'étais que...qu'un voile dans l'obscurité.

La tension retomba quelque peu. La phrase repassa en une boucle dans mon esprit « un voile dans l'obscurité ». Les mots de cette phrase pesèrent comme s'ils avaient été fixés à chacun de leurs tonalités, comme s'ils furent d'un seul coup présents physiquement parmi nous. Je savais que, même s'ils venaient de la bouche de ma mère, ils avaient été prononcé par une autre personne, quelques jours plus tôt, sur le devant de cette maison. Cette même phrase dite dans un contexte

différent qui n'avait pas vraiment de sens, elle venait de la bouche de Petko.

J'entendis à nouveau la phrase résonner dans ma tête et me rappelai parfaitement de l'endroit où je l'avais entendue. C'était juste avant de reprendre le chemin de retour, sous la pluie, pour rejoindre la rue de Daredelle. Les sanglots de ma mère diminuèrent quelque peu. Lorsque tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit dans le living. Elle émit un grondement sourd dans l'ensemble de la pièce. Ma mère replongea son visage dans sa manche et poussa de nouveaux sanglots ; une explosion aurait très bien pu surgir dans la pièce qu'elle serait restée figée tant elle fut rongée par le chagrin. Je fis une tape sur son épaule, me dirigeai vers le living et décrochai le téléphone. Une voix grave et rauque se fit entendre à l'autre bout du fil. Le genre de voix sinistre qui annonce les mauvaises nouvelles :

— Bonjour, gendarmerie nationale de Limoges au bout du fil, vous êtes Monsieur Pire ?

J'eus un haut le cœur.

— Oui...enfin, Julien, le fils de Georges Pire.

— Ca tombe bien, c'est vous que je voulais vous avoir en ligne. Venez immédiatement au CHU de Limoges. Votre père est dans un état critique...

Mon sang ne fit qu'un tour.

XXII

Je pris ma mère par le bras et la fis monter sur le siège passager. Elle grimpa dans la voiture sans comprendre. En vérité, je ne lui laissai pas vraiment le choix. Elle me vociféra des « que se passe-t-il ? » alarmée et en détresse. Son visage se crispa davantage et, si les

larmes ne coulaient pratiquement plus, elles laissèrent place à un visage tétanisé.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle encore, dis-moi, que se passe-t-il ? répéta-t-elle affolée.

— Papa est à l'hôpital.

Le moteur démarra, j'enclenchai la première à toute vitesse, on entendit un cri des pneus. Les vrombissement du moteur firent grands bruit sous les coups d'accélération.

— Et ? C'est grave ?

— Je n'en sais pas plus, dis-je d'un air inquiet.

— Mes yeux se concentrèrent à présent sur la route.

Sur ces quelques paroles, ma mère devint hystérique.

Pendant que je tirais plein pot dans la véhicule, je l'entendis sangloter sur le siège passager. Mais je ne lui adressai pas la parole ni un regard ; mes yeux étant rivés pleinement sur la route. Je ne respectai plus aucune règle de conduite, le véhicule partait en débandade, fusait à présent sous les coups d'accélérateurs, poussés par les forces d'adrénaline qui me propulsaient vers l'avant. Mes yeux étaient scotchés sur le pare-brise. Les arbres de la grande allée de la drève de Gerval qui marquaient l'aboutissement de la ville de Toumsouc défilaient sous mes yeux. A la sortie de la ville, l'entrée du bois de Livernes apparut. Camouflé dans la nuit, on ne le reconnaissait pratiquement plus : seules deux sphères rondes y venaient percer l'obscurité à l'avant du capot de la voiture : la lumière de mes deux phares reflétait sur les écorces des grands arbres qui ne paraissaient plus qu'être des demi troncs à peine visibles. Ainsi, nous roulions en une ligne droite où l'on ne voyait presque rien. Mon visage perlait de sueur tant le risque d'un accident pouvait être fatal ; à cet endroit il n'existait pas d'autre possibilité que

de prendre un arbre de plein front, si le véhicule devait sortir de la route. Et cette tension fut constante pendant une vingtaine de kilomètres. Ma mère m'agrippa le bras : « Moins vite ! Moins vite... je t'en prie ! » dit-elle d'une voix enrouée qui s'étouffait presque sous les sanglots. Pendant cet intervalle de trajet du début à la fin du bois, nous ne nous échangeâmes rien d'autre. Ma mère était crispée, terriblement affolée. A la fin du bois, je pris l'embranchement qui menait vers l'A89. Il fallait encore rouler une centaine de kilomètres. Je la vis alors poser la tête en arrière, s'affaïsser dans son fauteuil et pivoter contre l'appui-tête. Elle souffla et ferma les yeux. A l'entrée de la ville, je sortis mon téléphone, pianotai dans l'application mobile « plan » pour y insérer l'adresse du CHU. Avenue Martin Luther King. Ce n'était plus qu'à dix minutes. Suite aux accélérations, ma mère sortit subitement de son état de somnolence. Elle retira ses mains et placarda ses deux points sur son siège, se raidit tout à coup. Vu le peu de circulation sur l'A20, ça me permit de faire encore quelques pointes de vitesse pour diminuer encore le temps de trajet.

Ma conduite était de plus en plus erratique sous les coups de la tension ; je manquai presque d'emboutir un véhicule sur l'autre bande, alors que je me rabattis vers la droite, au niveau de La Vienne, lorsqu'il fallut changer de direction. Les dernières minutes en voiture parurent interminables. Ma mère ne dit plus rien. Je la vis porter son regard très loin devant elle et plus aucune marque d'émotion ne sembla la perturber. Comme si l'angoisse était arrivée à un point tel qu'elle se fut totalement résignée. Je braquai le volant à chaque tournant ; mes gestes ne firent rien pour attendrir ou du moins calmer la situation. Une file naissante vint se former à cinq minutes

du CHU. Je m'emportai, tapai mes mains sur le volant : « Avancez ! avancez ! Bordel de bordel », m'écriai-je. Ma mère, qui avait surmonté l'état de panique, temporisait avec nettement plus de sang-froid: « Du calme ! du calme ! ». Je braquai à nouveau vers le parking et trouvai fort heureusement assez vite une place qui se libéra. Une fois sortis du véhicule, nous courûmes vers le Dupuytren, aile C et, devant le bâtiment, nous demandâmes l'accueil. Haletant pleins poumons du fait d'avoir couru, j'interceptai la dame qui se tenait derrière le hublot et lui dis rapidement, sans même la saluer :

— Nous voulons voir Georges Pire.

— Bonjour, vous êtes ?

Un officier de police qui se tenait près de l'accueil se retourna et s'approcha de nous :

— Vous êtes Julien Pire je présume?

— C'est bien moi. Je suis accompagné de ma mère, ajoutai-je en tendant une main dans sa direction.

— C'est moi qui vous ai appelé. Agent Blavier. Venez avec moi.

L'agent Blavier était un gros moustachu bedonnant et qui n'avait pas l'air commode. Malgré qu'il nous avait accueilli avec tout le devoir de réserve qu'exige sa profession, il faisait preuve de peu d'empathie et ne communiquait aucune émotion. J'étais également pris, au moins autant qu'elle, par une forte angoisse.

— Pourriez-vous nous dire ce qu'il se passe ? demanda-t-elle sur un ton qui pouvait presque paraître insolent.

— Votre mari a été victime d'un accident de voiture, Madame. Veuillez me suivre. Il faut que vous vous entreteniez avec le médecin afin qu'il vous livre les détails de son état de santé. Il ajouta, avec une pointe de dédain :

comprenez que je suis incompétent pour le faire. Ce n'est pas ma profession.

A l'étage, il fallut encore attendre que le médecin arrive. L'agent Blavier nous indiqua de patienter dans la salle d'attente. Dans ladite salle, nous avions malgré tout le loisir de regarder, autour de nous, tous les pauvres malheureux qui attendaient leurs soins ou les résultats de leurs diagnostics. Combien de temps cela allait-il encore durer ? Toutes ces personnes attendaient-elles aussi, à leur tour, que le médecin rapplique ? Nous ne tenions plus.

— Je vais aux toilettes, dis-je subitement, j'arrive.

Je me levai et me dirigeai vers la toilette des hommes. Une fois passé la porte, je me mis de l'eau sur le visage et m'observai dans la glace : des cernes tombaient comme de grosses poches en dessous de mes yeux, mon teint était blafard. Les idées les plus noires se chamboulèrent dans mon esprit. Mon père était vivant mais dans quel état ? Un état critique ou raisonnablement critique ? Ou pire : dans le coma, entre la vie et la mort ?

Une fois sorti des toilettes, j'aperçus un homme en blouse blanche se tenir à côté de ma mère. Il était grand, avait une barbe naissante et des cheveux gris, la petite quarantaine. Un peu le style jeune père de famille décontracté. De loin, il inspirait confiance.

— Bonjour, Docteur Fischer, se présenta-t-il.

Un nom qui sonnait allemand. Le docteur Fischer avait un ton direct et assez sûr de lui. Aussi, alla-t-il droit au but :

— Votre père a fait une commotion cérébrale suite à l'accident. Il a également quelques côtes cassées mais rien de grave à ce niveau-là. Il est en de bonnes mains. Nous recommanderions toutefois de passer des examens afin de confirmer le diagnostic.

Ma mère fixait le docteur dans les yeux.

— Des examens ? Combien de jours lui faudra-t-il pour s'en remettre ?

— Nous vous recontacterons.

— Je veux savoir, Docteur.

— Une semaine, peut-être plus. Tout dépend des tests et de leurs résultats.

— Est-ce que je peux le voir ?

Le docteur ouvrit le chemin pour nous mener vers la chambre où était hospitalisé mon père. Ainsi apparut-il : couché sur le lit avec des pansements tout autour de la tête, des tubes dans la bouche. Ses yeux étaient plissés ; à croire qu'il dormait ou était évanoui, peut-être sous l'effet des médicaments.

— On lui a mis des respirateurs. C'est provisoire. Mais nous préférons prévenir : sa respiration était un peu altérée suite au choc. Tout dépend de l'évolution de son état mais si ça va mieux cette nuit, peut-être que demain nous pourrons les enlever.

Ma mère prit une chaise et la positionna prêt du lit. Elle s'assit, fixa mon père dans les yeux et le dévisagea longuement sans rien dire. Elle pencha la tête, le contempla davantage, arbora une mine triste comme si un sentiment de compassion vint tout à coup se mêler à une certaine détresse. Mon père ne bougeait pas, ne cillait pas, immobile et allongé sur le grand lit.

— Est-ce qu'il peut revenir à la maison ? Je m'occuperai de lui. Si je repasse demain, pensez-vous qu'il pourrait déjà repartir ?

— Monsieur Pire doit se reposer, assura le docteur ; il lui faudra sans doute un peu de temps et nous le surveillerons. Mais dans tous les cas, il ne quittera pas l'hôpital cette semaine. Tant que nous n'avons aucune

confirmation de son état de santé, nous ne pourrions le faire sortir.

Ma mère se releva doucement, posa sa main sur la poitrine de mon père et, dans son élan, la retira lentement ensuite; elle se tourna vers le docteur et fit un signe de la tête comme pour acquiescer. Elle sortit. L'agent Blavier attendait près de la porte lorsque, brusquement, ma mère se tourna vers lui.

— A-t-on une idée de comment ça s'est passé ?

L'agent releva son képi, redressa la tête et la tourna en direction de ma mère. Son regard était vide, comme si, ivre, il tentait de fixer un point bien précis loin devant lui. Il y eut un long silence avant que celui-ci ne réponde. Et, soudain, d'un air hébété, après avoir donné l'impression d'avoir cherché très loin dans sa mémoire, il finit par dire :

— Nous n'avons pas encore, à ce stade, d'éléments concrets quant au déroulement de l'accident. Tout ce que je peux vous dire c'est que nous avons retrouvé le véhicule de votre mari dans le fossé, la moitié du capot avant arraché, comme ceci (l'inspecteur montra à ma mère, à partir de son smartphone, une photo du véhicule de mon père, méconnaissable, et qui gisait dans le fossé).

— Grand Dieu ! fit-elle une fois que Monsieur Blavier récupéra son téléphone. Quel est votre premier constat sur cet incident ?

Monsieur Blavier esquaissa une moue contrariée. D'un air quelque un peu sceptique, il parut comme dérangé par ce qu'il avait à annoncer.

— Comme je vous le disais, je ne sais pas vous dire grand-chose à ce stade. De vous à moi, nous pensons que votre mari était sous influence de l'alcool. Nous avons ressenti son haleine une fois qu'il s'est mis à ouvrir la bouche. Il nous a murmuré quelques mots à peine audibles avant de

s'évanouir, qu'il voulait s'en référer à votre fils d'abord. Ainsi nous a-t-il dit qu'il voulait parler à Julien et... si pas, de l'eau... petot ; enfin, un mot qui y ressemblait mais que nous n'avions pas bien compris et vu le contexte, nous supposons qu'il s'agissait plutôt d'un nom se rapportant à une personne.

— Petko ! me dis-je en moi-même.

Ca ne pouvait être que lui ; qui d'autre mon père aurait-il pu mentionner portant un nom si particulier ? Un nom si peu répandu et peut-être pas simple à mémoriser ? Il n'y en avait qu'un. Je ne voyais que lui. Lui et encore lui : était-ce donc *lui* le provocateur de l'accident ?

— Monsieur l'agent, reprit ma mère, vous ne pouvez pas vous fonder sur une simple émanation d'haleine de mon mari comme étant un motif valable pour constater un taux excessif d'alcoolémie. Ce ne sont à ma connaissance pas des motifs réguliers.

Ma mère connaissait bien les policiers et leurs méthodes. C'est sans doute pour ça que, pour assurer ses arrières, elle se montra agressive avec Monsieur Blavier. Dans le fond, j'avais pourtant du mal à la soutenir cette fois-ci, car l'agent Blavier avait l'air de faire son travail. De plus, il semblait vouloir aider et répondait à nos questions. Blavier semblait ainsi visiblement embêté. Il tempéra d'un signe de ses mains et éluda la remarque de ma mère :

— Madame Pire. Nous n'allons pas ennuyer votre mari. On ne le poursuivra pas pour alcoolémie. Et je ne vais pas demander une prise de sang pour vérifier son taux d'alcoolémie sans votre accord. Je peux le faire si vous voulez mais, de vous à moi, d'après l'analyse de son haleine, il avait l'air sous influence de l'alcool. C'est tout ce que je voulais vous dire. Si vous voulez mon analyse sur

la situation, selon nous, cet accident n'a pas été causé du seul fait de l'erreur d'inattention.

Elle prit une grande respiration. D'un état de panique, elle semblait retrouver une forme de second apaisement.

— Merci Monsieur l'agent. Pardonnez-moi de m'être emportée mais cette histoire, mon mari, tout ça me dépasse si bien que j'en perds mes moyens.

— Aucun problème, Madame Pire.

Blavier coupa court et donna sa carte, il prit également nos coordonnées qu'il mit en toute hâte dans un petit carnet. Il nous rappela finalement qu'il se tenait à notre disposition s'il voulait qu'on ouvre une enquête. Ensuite, il s'en alla avec sa nonchalance caractérisée, sans la moindre empathie, comme s'il venait de livrer une expertise de manière purement mécanique, machinalement et dépourvu de tout sentiment. Une fois Blavier parti, le docteur Fischer vint à notre rencontre. Par contraste, il se montra plus compréhensif et à l'écoute que Monsieur Blavier. Il nous fit également parvenir son numéro et suggéra de rappeler fin de semaine afin qu'il puisse communiquer le résultat des tests. Nous le remerciâmes chaleureusement et primes congé de lui.

Selon ma première impression, tout portait à croire que la convalescence serait courte, enfin c'est ce que j'osais espérer. Une fois mon père rétabli, je pourrai le sonder au plus vite sur tout ce qu'il savait : des origines de l'accident, ses révélations avec ma mère et enfin de Petko.

XXIII

Le lendemain fut le jour de marché à la rue de Daredelle. John m'envoya un texto et me demanda si je pouvais le rejoindre avec Pierre pour faire un tour. Je

pensais d'abord à un excellent prétexte pour y croiser Petko en leur compagnie et ainsi les mettre devant le fait accompli. Puis, en réfléchissant, je me dis que ce n'était pas la meilleure des approches. Il fallait que je puisse l'affronter seul à seul. En effet, les questions et les réponses qui pouvaient être apportées ne regardaient pas les deux autres. Bien qu'étant bon ami avec John, je préférais rester secret sur certaines choses. Ainsi, si John était déjà au courant de l'histoire de la séparation, il ne fallait pas avertir Pierre. Et si Petko était capable d'emmener toute une famille à la dérive, c'est qu'il devait connaître des informations et qu'il pouvait constituer un danger pour les autres. Je prétextai ainsi la migraine et déclinai la proposition de John.

Visiblement non content de cette réponse, il m'appela directement :

— Qu'est-ce qui se passe, Julien ? tu m'as l'air de plus en plus distant ces temps-ci.

John était déjà venu jouer à la Playstation la dernière fois, c'était il y a quelques jours. Je ne compris donc pas tellement le sens de cette remarque. Je lui relatai également la journée infernale que j'avais vécue hier : la course à l'hôpital, l'accident de mon père et les crises d'angoisses de ma mère. John avait l'air de comprendre. Je lui dis qu'on resterait en contact.

Il y a des journées comme ça où il vaut mieux prendre du recul. De la distance.

Ma mère se trouvait dans le living, couchée sur le sofa. Elle apparut comme morte. Elle avait atteint un état de déprime et d'angoisse que je n'avais jamais vu chez elle auparavant. Son teint était blafard, ses bras étaient mous, brinquebalants, comme deux gros mollusques qu'on eut attaché à son corps et qui pendouillaient sur le tapis à côté

du canapé. Sa tête était dirigée vers la vitre et, le regard vide, elle scrutait le jardin. Son esprit devait être ailleurs, bousculé par toutes ces émotions. Je lui proposai un bête truc à faire, qui me passait par la tête, simplement pour suggérer de faire autre chose :

— Ca te dit d’aller ranger la penderie ?

Elle tourna sa tête dans ma direction, visiblement surprise que je lui fasse une telle proposition, l’accueillit au début avec quelques murmures inaudibles qui semblaient autant vouloir dire oui que non. Couchée sur le canapé, elle bougea ensuite lentement ses bras, se recroquevilla dans une position fœtale, la tête dirigée vers le dossier. Pauvre maman, elle qui aimait tant rigoler, sortir faire la fête et s’amuser, voilà qu’elle se contraignait elle-même à subir tous ses malheurs, terrée chez elle et dans son sofa.

Je tentai résolument de la convaincre, mis une main sur son épaule d’abord, la secoua ensuite jusqu’à ce qu’elle se tourne vers moi.

— Maman, lançai-je, soit forte, il faut absolument que tu penses à autre chose.

Elle fit d’abord la moue puis me fixa.

— Viens, on va ranger ton dressing et puis on reparlera, insistai-je.

Ma mère finit par m’accompagner et, alors que nous débarrassions tous ses cartons et que nous mettions de l’ordre dans ses vêtements, je pris à nouveau la parole :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

Alors qu’elle déposa une robe sur un cintre, elle s’arrêta tout net dans son action et se retourna vers moi :

— Quoi donc Julien ?

— Papa...dis-je... Papa est venu me parler l’autre jour. De tout ça. Avant même que tu en prennes l’initiative.

— Te parler de quoi ? me questionna-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je ne comprends vraiment pas cette histoire... Nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter hier, avec tous ces événements, l'accident mais...

— Mais quoi...

— Il m'a dit que c'était toi qui ne voulais plus le voir.

— Pardon ? lança-t-elle , stupéfaite.

— Oui. C'est ce qu'il m'a dit.

Son téléphone se mit soudain à sonner. Elle regarda d'abord l'écran et, prête à le remettre dans sa poche comme pour ignorer l'appel, elle me dit, après une courte hésitation : « non, il faut absolument que je réponde ».

— On en parle.

Elle s'en alla ensuite dans la pièce d'à côté, évoqua le nom de Marie-Cécile, la prof de français. Les réponses de ma mère furent comme saccadées. Je pus néanmoins comprendre qu'il s'agissait d'une demande d'intervention urgente de sa part lorsque j'entendis par bribes, les « oui », « oui » ou encore « j'arrive tout de suite ». A peine la discussion achevée que ma mère se trouvait déjà sur le perron.

— Julien ! l'entendis-je crier d'en bas.

Je sortis de la pièce, passai ma tête par-dessus le pallier qui donnait une vue d'en haut sur la porte d'entrée.

— Julien, répéta-t-elle, j'ai une urgence. Je ne suis pas trop en état mais il faut absolument que j'y aille. Je te recontacte.

La porte d'entrée claqua. Il s'ensuivit des bruits de talon précipités sur le gravier. Je descendis à mon tour pour me servir à boire. Le calendrier se trouvait sur le mur d'à-côté. Il y avait, à la date d'aujourd'hui, soit le jeudi 26 août, un cercle tracé à l'encre sèche avec des petites

annotations aux alentours. J'eus du mal à les lire d'abord parce que l'écriture de ma mère comportait des ratures ; ensuite, parce que c'était écrit en tout petit. Ma mère écrivait souvent en petit caractères lorsqu'elle faisait les choses dans la précipitation. Lorsque je l'avais un jour questionnée à ce sujet, elle avait justifié l'illisibilité de son écriture par le simple fait que sa charge de travail ne lui permettait pas aujourd'hui de s'appliquer. Elle devait aller vite. Toujours vite. Faire beaucoup de choses en même temps. C'est dans ce contexte que je l'avais imaginée compléter le calendrier : l'esprit encombré par ses réunions, par les événements divers qu'elle devait encore organiser. Ma mère était comme ça, toujours à vouloir vivre à du cent à l'heure. Bien mal lui en prenait cependant, lorsque la situation se compliquait. Comme aujourd'hui.

En me concentrant sur une rature, je pus y deviner le mot « répétition ». Et puis, ce fut notre discussion qui revint à ma mémoire. Elle m'avait effectivement parlé d'une grande répétition : celle des élèves pour la grande chorale qui allait avoir lieu en début d'année. Cette chorale était en outre suivi d'une pièce. Toutes deux avaient été des événements au départ bien singuliers : une petite initiative de ma mère et de Marie-Cécile qui avait ensuite pris de l'ampleur dans tout Toumsouc. La chorale surtout : elle était présente début septembre sur la grand place de Toumsouc et parfois durant les festivités de Noël. Pour l'école, c'était une bonne chose : ça permettait d'accroître sa notoriété et, avec des sponsors et les recettes que ces deux événements pouvaient engendrer, cela renflouait les caisses de la petite école Saint-Jean. Un budget qui contentait ma mère puisqu'il permettait d'organiser

d'autres événements, pour les élèves mais aussi pour les professeurs. Ainsi, ma mère multipliait les activités. Je savais que cette répétition allait lui prendre la journée. En effet, ce n'était pas seulement préparer le jour de la chorale mais s'engager à ce que les enfants puissent chanter juste et sans interruption. Les grandes préoccupations de ma mère et ces aspects fuyants sous prétextes d'événements me parurent néanmoins quelque peu suspects.

La grande maison était ainsi vide. Aussi allai-je me diriger naturellement vers la Playstation. Tout le reste de la journée se passa derrière un jeu de guerre qui m'absorbait tant. Je ne pensais plus qu'à viser les cibles mouvantes et, mécaniquement, je tirais sur elles sans prendre la peine de réfléchir. En ces moments, je pensais que c'était la seule chose qui pouvait me faire du bien. J'en venais ainsi à oublier mon père, l'hôpital, la séparation. Le soir tombait. Je m'étais endormi dans le canapé. Mon jeu était sur pause. Je pris mon téléphone, vis un appel en absence et un message vocal. C'était ma mère.

XXIV

Je pris mon téléphone et écoutai le message vocal :

« Julien, je suis désolée d'être partie si précipitamment sans que nous ayons pu avoir une discussion. Quelque part, c'est suite au coup de fil de Marie-Cécile que je me suis rendue compte qu'il y avait cette chorale à préparer. Sans elle, je crois que je l'aurais oubliée tant je suis dépassée par tous ces événements. Je pense que je vais devoir rester ici encore longtemps ; peut-être bien toute la soirée. Les petits ne sont pas du

tout prêts pour la chorale, c'est comme s'ils n'avaient rien préparés. J'enrage ! Ca me fatigue de devoir encore tout orchestrer et tenir tout le monde à l'ordre alors que j'ai d'autres choses qui me préoccupent l'esprit, comme tu peux t'en douter... J'espère juste que tu puisses comprendre que je doive absolument rester ce soir. Je te rappellerai tantôt. Sers-toi dans le frigo, il y a des restes.

Et sinon... Je voulais également te dire que j'ai repensé à la conversation que nous avons eu à propos de papa.... J'en suis encore toute troublée. N'était-il pas saoul quand il est venu te parler ? On en reparlera dès que je serai de retour à la maison. Je t'embrasse très fort. »
Je raccrochai.

XXV

Ce fut la journée des affaires aujourd'hui à Toumsouc. Sur les chaînes de télévision locales et à la radio passèrent en boucles deux des grandes affaires qui avaient tétanisé les habitants de Toumsouc ces derniers mois. Les affaires de la grange de Monsieur Hubert et des morts de la population seniors étaient en voie d'être réglées. Elles furent tant controversées par les habitants qu'elles eurent l'effet inverse de celui escompté. Ainsi, au lieu de faire parler les habitants et de tourner ces affaires en commérages, ils préférèrent rester silencieux, passer à autre chose et faire comme si elles n'eurent jamais existé. Il restait l'affaire du petit Lucien qui était toujours en lice. Lucien, toujours dans la nature et contre qui on n'avait toujours pas trouvé de motifs suffisants pour l'inculper, fit à nouveau parler de lui.

En ce qui concerne les deux grandes affaires, la population fut visiblement déçue des tournures que

prireut les événements. En l'absence des suites que d'aucuns avaient annoncées comme terribles, elle fit choix de garder le silence face aux preuves accablantes qui donnèrent raison aux analystes. Ainsi, concernant l'affaire des morts, le comité de la recherche de la Vérité réquisitionna des fonds pour réaliser des autopsies. Étant donné qu'ils n'en eurent pas en suffisance, et pour contenter l'ensemble de la population, la ville de Toumsouc versa une somme pour réaliser des autopsies sur les quatre cas par cinq médecins différents. Tous donnèrent le même verdict : leurs morts avaient bien été causées accidentellement et n'étaient donc pas de nature criminelle. Les différentes autopsies révélèrent que sur les quatre cas, on recensa trois cas d'infarctus et une rupture d'anévrisme. Les conclusions étant toutes identiques pour chacun des médecins et sans appel, le comité « True'msouc » fut immédiatement dissolu.

Enfin, l'incendie de la grange de Monsieur Hubert, dont la droiture était souvent mise à l'honneur, relevait par contre d'un accident ; malgré ce que l'on avait pu croire au départ. Les faits étant assez bateau, la population n'osa commenter. L'incendie résulta d'un concours de circonstance entre l'omission de la fermeture d'une grande bouteille de gaz et de la rencontre avec un mégot mal éteint. Monsieur Hubert inculpa son neveu qui se trouvait en vacances à l'étranger au moment des faits. Ce petit brûlot créa néanmoins un grand climat de suspicion au sein de la population et bien évidemment envers Monsieur Hubert.

Ces événements furent sans doute ceux qui créèrent peu à peu un climat de méfiance général dans Toumsouc. C'est en tout cas le ressenti que je constatai dans la population et auprès des passants. Toumsouc

semblait donc changé. Les gens devinrent quelques peu rassurés, moins plaintifs mais sans doute que, pour partie, ces faits perturbants amenèrent la population à se replier sur elle-même et à se méfier davantage.

Je pus le constater directement, en étant près de chez moi. Ainsi, en sortant, je croisai le voisin, Monsieur Grivaux qui déposait ses poubelles devant sa façade. Il me dit bonjour froidement et rentra aussi vite chez lui, comme s'il fut pressé et inquiet. Plus loin, c'était Madame Dubaere qui fermait les volets. Elle avait été notre aide-ménagère une année lorsque j'étais plus petit. Elle me connaissait donc bien en principe. Alors, soit elle ne m'avait pas reconnu, soit son côté bipolaire refaisait surface ; dans tous les cas je ne compris pas pourquoi elle m'avait dévisagé puis détourné son regard tout aussitôt et sans rien dire. Lorsque je traversai les rues, je n'y rencontrai bizarrement personne. Nous étions un vendredi jour de vacances. Si Toumsouc pouvait paraître aux yeux de bien des personnes comme une ville déserte, c'était étrange de voir les gens se terrer chez eux ou, tout bonnement, de ne pas les croiser dans la rue. Comme si la ville portait l'annonce d'un mauvais présage.

XXVI

En allant faire un tour à la rue de Dardelle, je sillonnais devant la boutique Rémy. Mon cœur se mit alors à battre. Et si j'y croisais Monsieur Cruche comme la dernière fois, dans ses mauvais jours ? A en juger par son dernier accueil, il ne m'avait guère donné l'envie de revenir à la boutique, cette envie que je n'avais pourtant cessé d'avoir autrefois. Mais il fallait pourtant que je m'y rende, que je tire toute cette histoire au clair avec Petko,

son assistant lunatique. La boutique m'apparut sous un tout autre angle aujourd'hui : sombre de l'extérieur comme lorsque j'avais pu l'observer durant la journée des épices. Une fois sur le perron, je poussai la porte et y pénétraï à l'intérieur.

Petko se tenait derrière le comptoir, seul, comme un orateur derrière un pupitre. Son regard était noir, perçant, voire accusateur :

— Je n'ai rien à voir avec l'accident de ton père ! me lança-t-il de manière catégorique.

Décontenancé par la phrase, abasourdi par cet accueil, je lui rétorquai :

— Pardon ?

— Tu m'as bien entendu, et je sais pourquoi tu es venu. Je veux juste te dire que je n'ai rien à voir avec tout ça.

Pris au dépourvu par cette remarque, je repensai à tout ce qui s'était produit et fus animé par une colère soudaine :

— Tu vas vite me dire tout ce que tu sais, et depuis le début ! D'abord, cette histoire de projet. Ensuite, sur ce que tu as raconté à John, à Pierre, à Eric. Enfin, ce que tu manigances avec mes parents ; bref, toute cette intrusion dans ma vie. Qui es-tu ? Et que veux-tu ?

Il se releva calmement :

— Goûte ceci...

Contraste saisissant.

— Je te demande pardon ?

— Goûte ceci, te dis-je, fit-il avec insistance.

Je lui arrachai la praline de mes doigts tout en fronçant les sourcils. Après un court instant à la contempler, je la déposai délicatement sur ma langue. La praline se mit à fondre dans ma bouche et un sentiment d'exaltation indicible s'empara de moi ; le temps s'arrêta et le verdict

tomba : je venais de tomber un chocolat d'exception. C'était sans aucun doute une des meilleures pralines que j'avais goûté ces dernières années et, probablement, une des plus onctueuses du magasin. Tandis que la saveur s'empara de mon palais et descendit dans ma gorge, je penchai ma tête en arrière. Je relevai mon menton ensuite et fixai enfin mon vis-à-vis. Ma colère s'était soudain quelque peu atténuée et la perception que j'eus de l'être diabolique en face de moi se mua subitement, comme par enchantement, en une sorte d'ange apprivoisé. Je le vis même adopter une attitude décontractée, une sérénité parfaitement maîtrisée.

Quelles étaient les manœuvres de ce personnage ?

— Tu la goûtes enfin ? Qu'en penses-tu ?

J'ignorai sa question qui m'apparut être une réaction épidermique après ce moment d'une douceur presque artificielle. A chaud, tel un éveillement, je lui rétorquai un :

— Que veux-tu ?

Il éluda ma question.

— C'est une praline au caramel, une praline relativement classique. Elle peut avoir un aspect étrange au départ : parmi les autres, on ne la remarque pas. Cette praline a un contour qui ne reflète pas toujours son contenu : enrobée de chocolat, on pourrait considérer qu'il s'agit simplement d'une simple praline mais qui contient, à l'intérieur, une liqueur piquante, forte et trompeuse. Beaucoup de gens pourraient ne pas forcément y adhérer : je pense aux enfants. Au contraire, elle pourrait aussi contenir du chocolat noir, sans rien de particulier, ou encore être fourrée au lait. Dans ce dernier cas, la praline serait onctueuse mais trompeuse car une importante consommation de ce chocolat aurait pour conséquence de peser sur l'estomac.

Comme un spécialiste amusé, il voyageait d'un présentoir à l'autre comme s'il me faisait une exposition sur le chocolat, une présentation de sa boutique. Il continua :

— Le chocolat au caramel quant à lui est assez intéressant, il est plutôt doux. Par ailleurs, il n'est pas particulièrement collant : il se laisse fondre dans la bouche. Enfin, il est également très onctueux.

Où voulait-il en venir ?

— Tout ça pour te dire, reprit-il, que cette boutique, cette chocolaterie, c'est notre vie. Dans l'intérieur de chacun de ces chocolats se cachent des vérités sur les gens. Seulement, pour les comprendre, pour les cerner, il faut crever l'abcès, mordre dans la praline pour y découvrir ce qu'elles contiennent et ce qu'elles dissimulent vraiment. Alors, soit on est chanceux et on tombe sur une bonne praline : dans ce cas, elle nous satisfait pleinement, elle donne envie de retenter l'expérience avec cette même praline et, peu à peu, une addiction se crée qui se transforme en un besoin. Dans le cas contraire, la praline déçoit. Ce sentiment de déception invite généralement le goûteur à pratiquer deux choses : soit réitérer l'opération et espérer tomber sur une meilleure praline ou abandonner et passer à autre chose. Seulement si, imaginons qu'on en sélectionne une autre à laquelle on adhère, il reste le goût amer de la précédente qui persiste dans la bouche. La nouvelle sélection vient donc se mélanger à l'ancienne et on n'obtient pas satisfaction pleine et entière. Alors, on se laisse aller au ressentiment. Puis on se dit enfin que la vie ce n'est que ça : un bonheur qui ne peut être comblé...

Ce discours improvisé. A quoi cela rimait-il ?

— Mais qui es-tu, bon sang ? lui demandai-je intrigué.

— Je ne suis que l'assistant d'un simple chocolatier, passionné par ce que je fais. Mais j'apprends aussi à lire dans les gens, tout comme toi. En soi, je pense que nous nous ressemblons un petit peu. Nous nous sommes immédiatement compris dès nos premiers regards, lors de tes premiers passages à la boutique. Ce n'est qu'ensuite que j'ai commencé à te suivre, à vous observer, ton père et toi. Et puis, j'ai réalisé enfin qui vous étiez vraiment. Je savais que vous pourriez nous aider sur le projet.

— Et comment connais-tu autant de choses sur nous ?

Allait-il avouer enfin quel sorte de personnage il est réellement ?

— Tu sais, dans une chocolaterie comme celle-ci, on apprend vite à connaître les gens. On les observe, on les scrute et puis on finit par connaître leurs intentions. Je sais pourquoi tu es venu, je sais ce que tu cherches.

Sur ces dernières paroles étranges et plein de suffisances, je m'emportai tout à coup.

— Tu ne sais rien du tout ! Tout ceci est une mascarade ridicule ! Et, tu sais quoi ? ton projet... repris-je avec fureur, il n'existe pas ! Et puis nous on ne peut pas t'aider ! Qui que tu sois ! Alors, laisse-nous tranquille maintenant ! Si...si j'apprends que tu continues à enquêter sur nous, je te le promets, je reviendrai. Et ça sera avec les flics !

Après un temps d'arrêt, je lui lançai encore un :

— Espèce de taré !

Je m'approchai de lui, le dévisageai, plaquai mes mains sur le comptoir d'un air de défi et puis, subitement, me tournai vers la porte plein de colère.

Il me rappela ensuite à l'ordre, par mon prénom :

— Julien !

Comme figé, je m'arrêtai tout à coup.

— Attends un moment, me dit-il ensuite, je dois te demander autre chose.

Je me retournai.

— Quoi encore? lançai-je en fronçant les sourcils.

— Est-ce qu'il t'arrive de faire des rêves ?

— Des rêves ?

Il laissa planer un court silence et reprit :

— Oui, des rêves à répétition.

Je m'arrêtai et me tus, me demandant si j'avais bien compris, à cette première écoute. En effet, comment pouvait-il savoir que je faisais des rêves ? L'accident de mon père avait bien eu lieu, certes ; les rêves identiques s'en étaient suivis, avaient envahis mes nuits précédentes avant de le voir... Un mélange de crainte coupable mêlé à une forme d'incompréhension m'envahirent tout à coup. Et, sans savoir me l'expliquer réellement, je repensai aux propos de Calibale Buche, à ce qu'il m'avait confié après le théâtre mais également dans le bois. Petko pouvait-il être un esprit malin qui lisait dans les gens ?

Je le dévisageai hébété, répétant encore :

— Qui es-tu et que veux-tu ?

Comme s'il ne m'avait pas entendu il poursuivit :

— Ces rêves. Je les fais en permanenceet je présume que toi aussi.

— Quels rêves ? Et comment sais-tu tout ça ? insistai-je.

— Tout ce que je peux te dire à ce propos c'est que ces rêves prennent naissance dans Toumsouc. Ils ont, depuis peu, comme l'effet d'une contagion. Ainsi, depuis plusieurs semaines déjà, de nombreux clients me font part de ces rêves étranges lorsqu'ils viennent à la boutique. Les rêves mais aussi les cauchemars des clients semblent être liés à une tension générale ; une tension qui se passe dans

cette ville suite aux affaires.... Mais il y en aurait également d'autres plus spécifiques...

— Comme ?

— Des rêves en réalité, plus... plus personnels... Quand je dis plus spécifiques c'est parce que ces rêves sont liés à l'affaire ou l'accident dont je t'ai parlé la dernière fois. Mais quand j'ai interrogé les clients qui faisaient ces sortes de rêves étranges, aucun ne m'évoquaient celui de cette femme.

Comme une cacophonie, la résonnance de ses propos semblaient se traduire un message indescriptible. Petko me paraissait également flou de visage si bien que je crus me perdre dans un rêve qui, peu à peu, tentait d'apprivoiser ma conscience. Je ne savais plus si je devais croire ou non ce garçon. Il se présenta en une fois comme une sorte de prophète épileptique ; un trait noir passa même au travers de ses yeux. Non sans démesure, il reprit :

— Toumsouc vit des heures sombres et la population est inquiète. Depuis l'annonce des affaires par les médias, les gens ne sont plus eux-mêmes. Beaucoup ont ainsi suivi ces affaires et en ont rêvées. Et puis les médias ont annoncé qu'elles allaient être élucidées mais les rêves se sont poursuivis... Ces rêves-là sont généraux, je veux dire qu'ils s'appliquent à pratiquement toute la population... Car il y a aussi ceux qui lient des personnes entre eux... ceux-là sont beaucoup plus curieux...

— De quels rêves parles-tu ?

— Je parle des rêves que nous faisons. Toi et moi.

Ma gorge se noua.

— Comment pourrais-tu savoir que je fais les mêmes rêves que les tiens ?

— Parce que je t’ai vu dans mes rêves. Parce que tu t’y trouves. Parce que cette femme dont tu as rêvé, nous la connaissons tous les deux. Quand je t’ai vu la dernière fois chez toi j’avais rêvé de cette situation. Je l’avais vécue...

Il recula encore d’un pas.

— A-t-elle un lien avec l’accident de voiture dont a été témoin Monsieur Hubert ? demandai-je de plus en plus interpellé.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Un accident dans le bois de Livernes. Je me suis renseigné.

Il expira un grand souffle et se tourna du côté de la vitre, comme s’il voulut tout à coup se taire. Comme s’il regrettait de s’être exprimé sur ce point.

— L’accident de Toumsouc. Le seul que j’ai trouvé. Y a-t-il un lien ? Est-ce que tout est lié ? Dis-moi !

Ses yeux plongés dans les miens, il passa les mains dans ses cheveux. Son regard était dirigé vers la porte comme s’il guettait l’arrivée de quelqu’un. Il le détourna ensuite vers l’arrière-boutique, sur le qui-vive, comme si une arrivée intrusive (celle de Monsieur Cruche, par exemple) aurait pu surprendre notre discussion.

— Je ne peux pas t’en parler, me dit-il finalement d’un air nerveux. Pas ici.

— Parle ! insistai-je.

— Si tu veux en savoir plus, rejoins-moi ici demain à 19 heures. Il y a une sonnette pour accéder à l’étage de la boutique. Il est mis simplement « NUMÉRO DEUX ». Tu n’as qu’à appuyer dessus.

XXVII

Comme me l'avait annoncé Petko, je fis encore ce même rêve étrange que la fois précédente cette nuit-là. Et c'est également cette nuit que je compris que je faisais ce rêve à chaque fois que je le voyais. Le lendemain je fus pris d'un sentiment ambivalent : c'est comme si le rêve et ce que j'avais entendu la veille se mélangeait si bien que je ne pus distinguer très nettement ce qui émanait du rêve ou de la réalité. Au début je ne voulais pas croire Petko ; je me disais que c'était un hasard, qu'il n'en savait rien, que tout n'était pas forcément lié et que ce rêve s'était répété à des moments où j'étais très fatigué. Mais peu à peu ses paroles firent sens et je me mis à avoir des doutes. Il me sembla même l'avoir aperçu, pour la première fois en compagnie de la fille.

Pour résumer, il y avait toujours dans ce rêve les yeux noirs, le visage de cette fille et puis, comme les dernières fois, le voile blanc. Les traits de la fille étaient peut-être plus purs et se dessinaient de manière plus nette ; sans doute avais-je pu entendre le son de sa voix même si je n'en étais pas certain. Il m'avait semblé que la fille essayait de me dire quelque chose, de me transmettre un message. Enfin, il y eut l'accident qui était plus perceptible cette fois : cette information s'était rajoutée à l'état brut dans ce rêve sans cohérence aucune, comme si elle sortait tout droit de la dernière vision que j'avais eu de mon père et de son accident que l'on m'avait décrite à l'hôpital. Il pouvait également s'agir d'une déformation de l'esprit qui avait un rapport à propos de ce qui avait été évoqué par Petko. Enfin, il y avait la présence d'une ombre, une silhouette qui ne me semblait être nul autre que *lui* .

Un remue-ménage se fit entendre en bas. C'était Madame Dubaere qui entrait. Je reconnaissais du haut du balcon cette vieille dame qui m'avait ignoré la veille. Quelle était la raison de sa présence ici ? Si je descendais maintenant, allait-elle me reconnaître aujourd'hui ? Je préférais la regarder du haut du balcon plutôt que de descendre et me trouver face à elle. A l'abris des regards, je pouvais entendre la conversation entre Madame Dubaere et ma mère presque distinctement.

L'arrangement convenu était le suivant : vu que Madame Dubaere avait des problèmes de fin de mois, elle viendrait nettoyer tous les mercredi après-midi. Cela devait convenir à ma mère dont l'esprit était trop peu serein pour s'occuper des tâches ménagères. Il était curieux que ma mère ait rappelé cette vieille dame. En effet, après dix ans qu'elle n'avait plus remis les pieds ici, je croyais que c'en était terminé avec elle. Dans mes souvenirs, il me semblait qu'on l'avait expulsée de la maison lorsqu'elle avait été prise sur le fait en train de chiper dans la réserve.

Sans doute que les gens changent lorsqu'on a besoin d'eux.

Quand elle repartit, je descendis voir ma mère.

— C'était Madame Dubaere ? demandai-je innocemment. Ma mère leva les yeux vers le balcon, surprise de me voir.

— Ah ! Julien ! dit-elle.

Elle rangea la chaise sur laquelle Madame Dubaere s'était assise et, d'un regard vide, elle poursuivit :

— Oui, c'est moi qui l'ai rappelée. Tout ce ménage... une chose en moins à avoir l'esprit. Surtout avec tout ce que j'ai en tête pour l'instant...

— Mais ce n'est pourtant pas toi qui l'avait mise dehors à l'époque ?

Ma mère me dévisagea sombrement.

— Non, c'est ton père. Moi je n'ai rien à voir là-dedans. Et puis, j'ai toujours trouvé qu'elle faisait du bon travail.

Curieux, il me semblait que c'était une décision commune à l'origine.

— Et le voisin ? Je l'ai croisé hier. Tu ne l'as pas trouvé étrange ces derniers temps ?

Ma mère déposa son sac, me dévisagea d'un air suspect. Je connaissais bien ce regard : c'était en général celui qui précédait un grondement ou une remarque de sa part. L'ambiance qui régnait dans la pièce fut tout à coup plus pesante.

— Julien, tu es sûr que tout va bien ?

— Je te demande, c'est tout ! répondis-je en jetant les yeux au ciel.

— Lesquels de voisins ? Monsieur Grivaux ou la jeune famille qui vient de s'installer récemment ? J'ai oublié leurs noms d'ailleurs...

— Monsieur Grivaux. Je ne sais pas...quand je suis sorti, je l'ai croisé ; il a fait semblant de rien et puis il est rentré chez lui directement.

Elle haussa brusquement le ton :

— Julien, tu sais qu'il a toujours été comme ça Monsieur Grivaux. Ca fait quinze ans que cet homme lunatique change continuellement de comportement. On sait tous que ce n'est pas la première fois qu'il a ce genre de réactions.

Il y a bien une chose qui m'énervait chez ma mère, c'est lorsque qu'elle commençait ses phrases avec des affirmations et des tournures du type « on sait tous que ».

Elle prit un grand sac de course qu'elle déposa sur le plan de travail. Elle semblait préoccupée, un peu sur les nerfs aussi. Il ne fallait pas plus la harceler pour l'instant

avec des questions : la température commençait à monter et ça se ressentait dans son comportement. Si à l'entendre, tout lui paraissait normal, ce n'était de toute façon pas mon point de vue et on ne serait de toute façon jamais d'accord là-dessus.

Elle sortit ensuite ses courses, une par une, d'un grand sac en plastique : un pain rond céréales, une baguette, des tomates, de la salade, du chèvre frais et de la soupe préparée aux asperges. Et puis, sans rien dire, elle se retourna vers la porte d'entrée et l'ouvrit. J'entendis le bruit de ses talons sur le gravier. Un autre bruit de pas, plus lent se fit entendre en direction de la porte entr'ouverte. Trois coups retentirent sur le chambranle, un visage apparut.

— Ca va, je ne dérange pas ici ?

C'était John.

— Qu'est-ce que tu fous là bon sang ? demandai-je d'un ton sec.

— Ben quoi, fit-il étonné, c'est pas la première fois que je passe.

— Oui désolé, répondis-je plus calmement en me rendant compte que j'y étais allé un peu fort. Ma mère est un peu sur les nerfs en ce moment...

— Ca va... je voulais juste voir si tu savais pas me passer ton jeu-là, celui sur lequel on a fait une partie de multi : « Call ops » c'est ça ?

— Ok, je te le passe mais après, exit !

— Ok ok.

Je montai jusque ma chambre, pris le jeu et redescendis. Une fois en bas, ma mère croisa John. Elle lui fit un grand sourire et lui dit de rentrer. John ne se fit pas prier. Il passa à côté de moi et me fit un sourire en coin. Il s'installa chez lui comme l'on pouvait faire à Toumsouc

lorsqu'on passait chez la famille Pire : confortablement. C'était une réputation qui nous collait à la peau. Chez les Pire on ne refuse personne ! J'avais pourtant tenté plusieurs fois de défier cette coutume qui allait un beau jour nous jouer des tours. Un voisin de John et ami d'Eric, le beau-père du fils Philippart, avait d'ailleurs caractérisé la famille Pire sous cette formule : « Ceux chez qui on pique dans les frigos ». Je restais persuadé que nous n'étions pas pour rien dans l'accumulation de ce genre de rumeurs : Toumsouc demeurait un petit village où tout se savait, se répétait et se déformait. Ce type d'exemple en était d'ailleurs bien la preuve.

Ainsi, John entra, mis ses pieds sur la table et y déposa le jeu que je venais de lui donner. Il le montra du doigt et me dit : « tu ne me proposes pas de m'affronter en multi ? ». Je lui répondis que j'en avais pas envie, que je n'avais pas la tête à ça.

— T'as peur de perdre ! me dit-il alors.

Ma mère rentra, un pot de fleur à la main. Elle le déposa dans le coin de la pièce et l'arrosa. Elle fit quelques rangements. L'abat-jour de la grande lampe du hall tremblait sous ses va-et-vient. Elle s'arrêta tout-à-coup.

— Si tu le désires John, tu peux rester pour dîner, lança ma mère. Nous serions ravis de ta compagnie. Pas vrai, Julien ?

Je songeai tout à coup qu'il fallait que je me rende ce soir à la rue de Daredelle. La proposition de ma mère fut impossible à combiner avec le rendez-vous. Je déclinai :

— Ca sera sans moi alors.

John se leva de sa chaise, surpris.

— Pourquoi donc ?

Je le dévisageai: fallait-il lui expliquer ou pas ? Il m'avait raconté l'autre jour tout ce qu'il savait sur Petko. John

était mon ami, quelqu'un envers qui je m'étais déjà souvent confié, certes ; mais à ce moment, je ne sus pas pourquoi, j'eus un doute. Petko m'avait parlé d'un meurtre, quelque chose d'important. Mieux valait-il ne rien dire pour l'instant.

— Oui, pourquoi donc ? renchérit ma mère qui descendait la marche du hall pour atterrir plein pied dans le salon.

— Parce que, parce que, j'ai des choses à faire !

John parut visiblement embarrassé : rester pour être en tête à tête avec ma mère ne devait sûrement guère lui convenir. Alors il se leva et dit :

— Ok, je repasserai.

Il partit.

Si l'on entrainait chez nous comme dans une chapelle, il était courant qu'on y sorte aussi sans trop de motifs et au gré de nos envies. Ce qui m'arrangeait c'est que ma mère ne posait pas de questions sur nos départs.

Ce soir-là, je me rendis au rendez-vous à dix-neuf heures sous la porte de Petko. Jamais il ne me répondit.

XXVIII

Je ne pourrais vous relater cette affaire dans son entièreté sans vous parler de mes semaines à Louvain-la-Neuve.

Septembre arriva enfin. Cette période me permit de prendre un peu de recul par rapport à tous ces événements. Une bourse que j'avais obtenu de mon université (et plus précisément, de ma faculté de droit) avait été octroyée dans le cadre d'un Erasmus. Mon choix s'était dirigé vers la ville de Louvain-la-Neuve, une ville estudiantine belge. Bien que la destination de Louvain-la-Neuve n'était pas mon premier choix et que j'avais

d'abord envisagé une destination plus exotique, je fus néanmoins satisfait de cette décision. Tout d'abord parce que les étudiants belges étaient des personnes très sympathiques; mais, surtout, parce que la ville de Louvain-la-Neuve, peu commune et assez originale, m'avait immédiatement séduit. Ainsi, Louvain-la-Neuve, ville moderne et singulière, avait été conçue pour être entièrement dédiée à son université. Historiquement détachée de la ville de Louvain (ou Leuven) en Flandre suite à une affaire politique du nom de « le Walen Buiten », Louvain-la-Neuve fut ensuite construite dans la partie francophone de la Belgique après que les wallons durent quitter Louvain. Cette ville était donc bâtie suite à une révolte : celle des étudiants néerlandophones contre les étudiants francophones. Outre ses origines historiques quelque peu singulières, Louvain-la-Neuve dénota bien vite des autres villes belges par ses particularités: des bâtiments modernes, des rues larges et principalement piétonnes, agencées de façon à ce que l'on puisse y circuler librement et sans contraintes. Elle contient peu de verdure dans le centre même si bordée d'un grand lac à l'ouest de la ville et d'un parc aux alentours. Cette civilisation qui apparut dans les années septante est un fait étonnant si l'on imaginait que Louvain-la-Neuve n'était, au départ, qu'un vaste terrain composé de parcelles et de terres isolées en plein brabant wallon. Devenue peu à peu une ville, Louvain-la-Neuve accueille aujourd'hui encore des dizaines de milliers d'étudiants en plus des résidents. On peut dire que cette ville s'est donc transformée au fur et à mesure du temps.

Outre son histoire et son architecture peu commune, Louvain-la-Neuve a la particularité de conférer à ses étudiants une liberté presque totale. Les

témoignages des étudiants d'échange étaient d'ailleurs unanimes à cet égard : Louvain-la-Neuve est une ville qu'ils n'avaient encore jamais vus auparavant. Ainsi, les étudiants mexicains, français, espagnols ou même anglais étaient formels : la vie à Louvain-la-Neuve était inouïe tant par sa liberté que par son absence de contraintes. Ces caractéristiques conféraient ainsi à cette ville un aspect hors du commun voire pratiquement magique. Il en reste que le niveau d'exigence des cours est relativement élevé et que la discipline était ainsi de rigueur lorsque le temps était à l'étude. Il n'était ainsi pas toujours évident de faire la part des choses. Louvain-la-Neuve connaissait aussi bien des périodes d'effervescence particulière que des périodes d'absence et de vide. Ces périodes calmes étaient celles des week-ends ainsi que les périodes de fin de cycle que l'on appelait les « blocus » soit celles réservées à l'étude. Durant ces blocus, la vie à Louvain-la-Neuve était ainsi à l'arrêt et cette ville énergique était paradoxalement déserte. A partir de ce moment, il devenait rare de croiser des personnes dans les rues, les bars devenaient vides et les auditoriums se fermaient. Enfin, les week-ends, les étudiants rentraient dans leur famille et quittaient cette ville qui, du lundi au vendredi, les faisait rêver. Si Louvain-la-Neuve pouvait aussi être qualifiée comme « ville du vice » par certains ; d'autres la percevaient comme un endroit de débauche. En ce qui me concerne, j'y trouvais une ville où la créativité pouvait s'étendre sans limite. Un endroit où tout était possible. Deux événements marquèrent cette période de ma vie à Louvain-la-Neuve: une soirée qui changea le sens de mon existence et surtout mon amitié avec une fille du nom de Fabienne.

La soirée débuta directement après le premier cours d'introduction suivi de la présentation des professeurs et des comités. Le président du cercle, un jeune étudiant belge au ventre bedonnant, fit un discours d'ouverture. Je ne compris pas bien ce qu'il était en train de proclamer parce que j'étais loin. Et puis, à vrai dire, son discours ne m'intéressait pas vraiment. Il était plus tentant de parcourir la salle du regard : on pouvait y observer des jolies filles à perte de vue. Dans les regards des garçons comme ceux des filles se dessinait des mines enjouées, prêtes à prendre part à la fête. J'avais rarement vu ça : une soirée qui décolle aussi vite et dans une puanteur sans nom. Le président du cercle positionna par rangée une série de verres remplis de bière sur une grande table en bois pliable. Une personne qui se trouvait à côté de lui cria tout à coup un « aaaa—fond ! » et ce que je vis ensuite fut une débauche totale : les étudiants autour de moi crièrent dans tous les sens en guise d'encouragements envers le président. Puis il y eut d'autres cris : « aaaauuu roi des zéros », des « aaaafonnnndddd ». Enfin, ce fut la débandade. La scène pouvait faire penser à des marionnettes qui gesticulaient, poussées par les huées et les cris des enfants. Le président ne parvint bien vite plus à s'exprimer tant la bière s'écoula partout. Elle dégouлина autour de sa bouche et inonda son pull à capuche. Les personnes qui l'entouraient criaient à tout rompre dans ses oreilles. Son regard ne quitta pas les verres et l'alcool. On le vit froncer les sourcils comme pour garder une attention, comme pour fixer un point loin devant lui alors que sa tête vacillait de plus en plus. Son assistant continuait à lui crier dans les oreilles. De la bave sortait de sa grande bouche et des postillons vinrent se déposer dans chacun des verres face à lui. Enfin, il y eut

comme un relent, une odeur âcre et fétide. Je ne sus dire d'abord d'où cela provenait. Je compris vite que c'était le président qui venait de tout remettre. L'odeur se mélangea avec celle de l'alcool et contamina bien vite l'ensemble de la pièce. A la fin de ce numéro, l'assistant leva la main du président et poussa de grands cris de victoire. Une série d'« *à-fonds* » consécutifs de dix bières en moins de deux minutes se succédèrent et des applaudissements saluèrent la performance du président de ce cercle. Enfin, le président lança un :

— Le bar est ouvert !

Une quarantaine d'étudiants se ruèrent vers ledit bar. On perça trois futs d'entrée et on servit les bières par lots de quatre. Mon regard fut attiré par une étrange silhouette qui se trouvait en retrait des étudiants. C'est à ce moment que je vis la fille. Classique et svelte, la charmante étudiante se tenait derrière moi. Elle avait un regard timoré. Isolée, elle paraissait être une personne qui écoutait et qui regardait les alentours avec beaucoup de détachement. Je me rappelais l'avoir déjà abordée aujourd'hui. Je l'entendis même me dicter son nom :

« Fabienne »

Lorsque je l'avais rencontrée, on s'était brièvement parlés, tout au début, lors de la présentation des professeurs et c'est à ce moment qu'elle était apparue timidement. La sonnerie avait retenti et elle s'en était allée. Comment trouver une opportunité pour lui parler à nouveau ? Elle se recula tout à coup, si bien que je me trouvai maintenant dos à elle. Comment trouver une ouverture ? Dans la salle, les cercles se resserraient, les filles se faisaient opprimer. On vit apparaître les premiers baisers des garçons qui attaquaient, tels de fauves, leurs premières proies. Bientôt, la fumée de cigarette ensevelit

les visages et les corps. Dans cet état de débauche de tous les instants, il y avait peu de place pour la stratégie romantique. Une seule solution pouvait à présent aider à franchir le pas : l'alcool. Lucas déboula à pic et se fraya un passage dans ma direction: il ouvrit un cercle de jeunes d'un geste de la main et me tendit trois verres qu'il posa face à moi. Je ne les vis pas arriver.

Soudain, il lança:

— A ton tour garnement! me dit-il, Aàààà-fonnd !!

Mon regard se tourna vers Fabienne. Je risquais de la décevoir si elle me voyait ingurgiter ces trois verres en une traite face à elle. Un verre dans la main droite, deux dans la main gauche : Lucas ne me laissait en vérité pas le choix. Il mit sa main à plat sur le socle de mon verre et me fit pression pour que je le porte jusqu'à ma bouche. Afin de ne pas paraître ridicule face à Lucas et à d'autres comitards qui me regardaient, je n'eus pas vraiment d'autre choix que de devoir tout « affonner ». Fabienne passa alors derrière moi. Je perdis ensuite son regard. Rebelote, Lucas me fit faire la même chose avec les autres verres que je tenais dans ma main gauche. Il alla même jusqu'à chercher, pour le dernier verre restant, quelqu'un dans la pièce pour y jouer l'arbitre.

— Petit concours de vitesse, me dit-il, t'es prêt ?

A peine eus-je le temps de me remettre des trois « à-fonds » que Lucas réapparut avec d'autres verres. Je ne sus pas quoi faire d'abord, fis signe de partir aux toilettes. Mais Lucas passa devant moi, me retint en me mettant les quatre verres face à moi. Quatre verres ! Dans quel état allait-on me retrouver ?

— Tut tut tut. Prend d'abord ça ! me dit-il avec insistance.

Je le dévisageai, n'avais visiblement pas d'autres choix que de recommencer le même rituel que précédemment.

Salaud de Lucas ! me dis-je en moi-même. Il pouvait être sympa mais pour ce genre d'épreuves forcées, c'était un véritable enfoiré ! Les images se firent de plus en plus floues. Je me rappelai de quelques bribes : les spots de couleurs qui illuminaient la salle ; des visages d'étudiants en gros plan qui déglutinaient en affonnant les bières ; les baffles de la sono qui se déchiraient et se transformaient peu à peu en un bourdonnement grave et, surtout, cette odeur de bière froide mélangée à la cigarette, piquante et suffocante. J'avais l'impression que mes vêtements en étaient imprégnés mais ne savais pas dire si ces images, ces odeurs étaient réelles ou si elles provenaient des tournis provoqués tant par l'alcool que par mon imagination. Et, enfin, ce fut le black-out. Un mur noir. Impossible de me souvenir ce qui s'était passé ensuite. Comment étais-je rentré ? Comment la soirée avait-elle fini ? J'avais beau essayer de me rappeler mais rien ne me vint à l'esprit. Le visage de Fabienne apparut par saccade. Dans mes souvenirs, elle parlait à un garçon puis à d'autres. Et puis, plus rien.

XXIX

Le lendemain de cette première soirée vinrent les premiers problèmes.

Mes yeux émergèrent sous une migraine folle. C'était une gueule de bois comme je n'en avais jamais eu auparavant. Au moment d'éclore, j'eus le tournis. J'entendis des voix :

— Tout me saoule ici ! Tout me saoule !

— Arrête ! Tu vas pas t'emporter comme ça ?

— Si, parce que ça me saoule ! j'en ai marre, ces étudiants, ces gens qui ne respectent rien !

— Calme toi ! Calme toi ! Pète un coup !

Ces voix cognaient dans ma tête, provoquant un mal atroce. Mes yeux embués s'ouvrirent peu à peu : je distinguai le plafond qui apparut comme flou. L'odeur de l'alcool s'était peu à peu estompée au profit d'une odeur de médicament, comme si je me trouvais dans un lieu très aseptisé. Je vis de la lumière : une lumière éblouissante qui me brûla les yeux. Lorsque j'émergeai totalement, que mes yeux s'ouvrirent complètement, je réalisai me trouver dans une chambre d'hôpital. J'entendis encore les voix :

— T'as finis ta crise ?

— Non, ça me saoule !

Les voix s'empportèrent comme une cacophonie qui s'éteint doucement ensuite : c'étaient des infirmiers qui se bagarraient. Si on les entendit un peu moins, les voix continuèrent à me taper sur le crâne : celles qui venaient de me réveiller. Peu à peu, les voix s'éloignèrent. Les infirmiers semblaient être partis. Ma migraine frappa toujours ma boîte crânienne et provoqua une douleur insupportable : comme si ma tête était compressée par un gros bandeau que l'on avait appliqué en serrant le plus fort possible. Lorsque cette sensation d'étreinte se relâcha je ressentis des formes de décharges dans la tête. Ensuite, vinrent les envies de vomir. Après quelques temps, la douleur se dissipa. Un médecin entra dans la chambre et s'assit à mes côtés :

— Excusez-moi pour le bruit, me dit-il poliment. On a quelques petits soucis avec le service. Les chambres sont bondées d'étudiants et on n'arrive pas à suivre. La soirée d'hier a fait pas mal de dégâts.

Il s'installa sur une chaise qui se trouvait à côté de mon lit, s'affala ensuite sur le dossier et sortit un petit carnet.

— N’avez-vous jamais eu de choc auparavant ?

La question m’étonna.

— De choc ? répétai-je.

— Oui, un choc quelconque, une nouvelle fâcheuse ou un traumatisme quelconque ?

— Non, répondis-je.

— Mmmh.

— Pas non plus de problèmes de pertes de connaissance, de problèmes nerveux, de tensions, ou autres antécédents particuliers ?

— Non, continuai-je.

— Mmmh, fit-il toujours en notant sur son carnet.

Ses attitudes me paraissaient plutôt curieuses.

— Pas de crises symptomatique non plus ? continua-t-il.

— Non, pas à ma connaissance, répondis-je. Pourquoi ? Il y a un problème ?

Le médecin me considéra d’abord sans rien dire. Il me dévisagea d’un air interpellé, replongea ensuite son regard sur son carnet et continua de griffonner.

— Contrôle général, finit-il par me dire. Vous avez échappé de peu au coma éthylique hier. Vous avez perdu connaissance... Nous avons eu très peur pour vous hier soir. Vous buvez beaucoup ?

— Non. Pas spécialement.

— Bien. Acheva-t-il.

Il finit de noter ces derniers éléments sur son carnet et me le tendit :

— Vous pouvez compléter votre nom ici, votre adresse là, un numéro de téléphone et votre mail et ensuite vous pouvez apposer une petite signature en bas.

D’un coup, il se leva, se dirigea vers son bureau et ferma la porte derrière lui en me dévisageant d’un regard soupçonneux. Je le vis ensuite derrière une grande vitre

opaque discuter avec un de ses collègues. Parlaient-ils de mon cas ? Était-ce moi qui devenait parano ? Le médecin revint ensuite, reprit le carnet dûment complété en le fixant longuement.

— Bien, me fit-il ensuite, vous pouvez y aller quand vous vous sentirez mieux.

Il était étrange ce médecin. Je repensais à sa question à propos du choc, ce qui ne cessa de m'intriguer. Faisait-il le lien entre l'accident de mon père et moi ? Y avait-il un registre entre Georges Pire et Julien Pire ? Non ce n'était pas possible... Nous étions à Louvain-la-Neuve en Belgique et non pas à Toumsouc en Dordogne me dis-je encore à moitié sonné. Mais sans doute aurais-je pu lui évoquer ce choc de l'accident de mon père comme événement qui m'aurait potentiellement perturbé.

Et puis je me dis :

— Tant pis !

Je tentai ensuite de faire repasser le cours de la soirée. Peu de souvenirs. Bien que je me rappelai de la première partie : l'arrivée au cercle, l'affluence des étudiants, des débits de boissons, les concours d'alcools, rien d'autre ne me revint très nettement à l'esprit. Il y avait bien sûr, ce visage, ce beau visage, ce magnifique visage qui ne s'échappait pas de ma mémoire. Fabienne. Mais alors que toutes ces bribes d'information refirent peu à peu surface, je ne parvins pas à les replacer dans un ordre chronologique. Un autre médecin vint subitement me parler.

— Ca va mieux ? me demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Dès que vous vous sentez mieux, sentez-vous libre de partir quand bon vous semble. D'ici là, nous nous tenons

à votre disposition... n'hésitez pas à faire appel à nous en cas de besoin.

— Merci ! lui répondis-je.

Il s'en alla.

Je pris la suggestion du médecin à la lettre et sortis. Je n'avais en réalité plus tellement envie de rester dans cet hôpital. En bas, je croisai Lucas. Il était venu pour voir comment je me sentais. Il tremblait quelque peu :

— Désolé pour hier, dit-il quelque peu mal à l'aise.

— Pour ?

— Je t'ai incité à boire et je reconnais que c'était pas cool de ma part, enchaina-t-il.

— Oh c'est rien, lui répondis-je. Laisse tomber ! C'est sympa que tu sois venu.

Le temps de recouvrer entièrement mes esprits, je pris une profonde respiration, quelque peu sceptique quant à ce qu'il allait m'annoncer et lui demandai :

— Comment s'est passé la suite de la soirée ?

— Bah disons qu'après que tu t'es effondré à la sortie de l'Adèle, on a directement appelé l'ambulance. Tu nous as foutu une trouille bleue ! Pour ça je suis content que tu sois bien vivant ! Et puis, je m'en voulais sérieusement pour hier... je n'ai pas très bien dormi.

— Vous avez fait quoi après que les ambulanciers m'embarquent ?

— Oh rien, me répondit-il avec un certain flegme. En ce qui me concerne, je suis directement allé dormir. Même si je t'avoue avoir eu du mal à trouver sommeil...

— Pas d'autres anecdotes sur cette fin de soirée ?

Lucas parut réfléchir, retracer le cours des événements :

— Non rien de spécial, me dit-il. A la fin ça a terminé en beuverie intégrale et un peu avant que tu sois mal, beaucoup de filles sont parties.. un peu dommage...

J'étais visiblement loin dans l'alcoolémie pour ne pas l'avoir remarqué. Je ne me souvenais plus que des gens étaient partis. Et Fabienne ? Était-elle aussi partie ?

— Oui en fait elles sont pratiquement toutes parties, corrigea Lucas, comme s'il avait deviné ma pensée. C'était vraiment trop dégueulasse hier. Des beurrés partout et de la bière dans tous les sens. A mon avis les filles ont dû prendre peur... Il y avait juste deux trois moches qui sont restées mais rien de terrible... pour le coup t'as vraiment rien manqué.

— Tant mieux alors ! conclus-je.

Un moment de silence s'interposa, Lucas poursuivit :

— Je viens de croiser Fabienne en rue, elle vient de me demander si tu allais bien.

Mince. Peut-être posait-elle la question après avoir constaté mon état hier soir ? Je tremblai n'osant imaginer la réponse.

— J'ai trouvé que c'était une attention sympathique de sa part poursuivit Lucas.

Il me fit ensuite une légère tape sur l'épaule et termina avec un grand sourire :

— Enfin, content de voir que tu te sentes mieux !

Lucas regarda ensuite sa montre et ajouta :

— Zut, j'ai une réunion de groupe dans quinze minutes, je file !

« Ciao »

Il courut en direction des auditoires.

Mon état était catastrophique : la migraine me serrait toujours la tête, des épingles pointaient les zones sensibles de mon cerveau. Mais je me forçai à me rendre aux cours. Commencer l'année avec une telle impression n'était pas l'idéal, je le reconnaissais. Mais heureusement que le cours de droit européen de cet après-midi n'était

pas obligatoire et qu'il était donné dans les auditorios Montesquieu qui figuraient parmi les plus grands du campus. Arrivé au pied de l'auditoire, j'allai m'installer dans le fond. Ainsi la foule put me faire passer pour *incognito*. Assis à la dernière rangée, je m'affalai sur la banquette. Ma migraine frappait encore mon crâne. J'eus comme de nouveaux soubresauts. Les picotements d'épingles revinrent. Mes mains tremblèrent aussi de plus en plus fort. Et puis, ce fut les envies de vomir, des chutes de tensions, des passages à vide. Je regardai partout autour de moi. Mon esprit s'embua, je vis flou. Lorsque la migraine fut trop forte, je quittai l'auditoire un peu avant la fin du cours, courus jusqu'à mon immeuble au quartier Bruyères à moitié vacillant. Arrivé dans ma chambre, je me dirigeai vers la douche, retrouvai mon lit ensuite, m'y allongeai et plongeai enfin dans mes pensées. Si la soirée avait été gâchée, les dernières images de Fabienne me permirent néanmoins de trouver le sommeil. Son visage parcourut ma pensée telle une longue trame radieuse et onirique. Je repensai au moment aux fragments d'images de la soirée, m'éternisai sur son regard, sur la douceur de son teint et pus presque y sentir son parfum. Et, lorsque je fus profondément endormi, une sonnerie me réveilla. Ma mère m'avait laissé un appel en absence.

Je rappelai une fois dans ma chambre avec une certaine appréhension comme si j'avais pu redouter ce qui arriva. Lorsque je décrochai, ma mère fondit en larmes au téléphone. Elle évoqua les nouvelles qu'elle avait eu récemment à propos de l'état de mon père :

— Il est dans un coma, Julien !

Je ne sus quoi dire : mes mains et ma voix se mirent à trembler. Mon cœur battit à tout rompre. Je lui demandai des explications ce à quoi elle me répondit :

— Les médecins ne comprennent pas. Au départ, c'était une commotion pour laquelle ils n'avaient rien constaté de particulier. Ils m'ont dit qu'il s'était réveillé en pleine nuit et là c'est l'incompréhension totale. Il ne bouge plus. Ces mots résonnèrent dans ma tête : « C'est l'incompréhension ».

De commun accord, je concédai à ma mère qu'il fallait que je retourne sur le champ à Toumsouc.

XXX

Arrivé par correspondance à la gare de Bruxelles, il me fallut un peu de temps pour constater les retards sur la ligne et réaliser que mon train n'arriverait pas à l'heure. Je tournai sur le quai, fis les cent pas, tout en ayant une seule et unique pensée à l'esprit : l'état de santé de mon père. Voyant que le train n'était toujours pas arrivé à quai, je montai les marches de la gare du midi afin de vérifier l'état des retards et des lignes sur le grand panneau central. Plus de vingt minutes de retard. Au vu de cette annonce, je me rendis vers le fond de la gare où se trouvaient un petit kiosque entre deux fastfood. Je sentis l'odeur de la viande, l'odeur de la graisse et avec cette faim atroce, je me mis à saliver. J'allai me servir d'un burger et, une fois rassasié, je pris un magazine au kiosque. De retour sur le quai, je me posai le long d'un pylône, branchai mes écouteurs et feuilletai le magazine page par page tout en écoutant de la musique. Par moment, il me fallait revenir en arrière, relire les paragraphes tant j'avais du mal à me concentrer. Les tracas que j'éprouvais pour mon père me torturaient l'esprit. Je tournais les pages et regardais ce qui allait pouvoir me distraire. Plongé dans le magazine, je

m'efforçai à penser à autre chose. Au hasard de mes lectures, je tombai sur un article qui évoquait certains mystères non résolus dans les affaires belges et françaises. En retournant vers la table des matières, je constatai que pratiquement l'ensemble de ce magazine traitait d'histoires de meurtre ou de décès. Un magazine sur les morts ! Bon choix ! A mesure d'évoquer l'image du meurtre via la page des mystères, je songeai à ce que m'avait dit Petko, un peu avant de partir, lorsqu'il m'avait parlé de cette étrange histoire.

Le magazine semblait assez curieusement m'offrir un visuel sur ce que j'avais déjà entendu. En tournant les pages, j'atterris sur une photo en noir et blanc, toujours dans la partie enquête. Je lus en diagonale les parties qui me semblaient trop longues, mais, lorsque je scrutai l'article et la photo, ils m'évoquaient spontanément certaines choses. Il y avait d'abord cette phrase qui me vint à l'esprit, celle que m'avait lancé Petko, que j'avais relevée comme titre dans un courrier de mon père et répétée par ma mère : « je suis un voile blanc dans l'obscurité ». Cette phrase aurait très bien pu être le titre de ce cet article. La photo me fit ensuite penser à mon rêve. Les images d'un voile blanc, les yeux de cette femme, ces séquences floues et qui se laissaient découvrir peu à peu, par bribes. Quant à la photo, elle était très noire et très blanche : soit la qualité avait été mauvaise à l'impression, soit que cette photo fut très ancienne. En me concentrant d'avantage, j'aperçus une personne de dos qui discutait avec un collaborateur. Plus bas, il y avait une fosse avec un macchabée qui gisait. Sur les côtés se trouvaient flanqués pêle-mêle, sous forme de grosses taches noires, des débris. Ces débris semblaient provenir d'un véhicule et avaient été projetés partout sur la

chaussée. Enfin, je lisais le commentaire en gras, sous la photo, qui confirmait que la « *photo* » était une image arrêtée de « *deux agents postés à côté de la victime sur civière (sic)* ». Après un nouveau screening et un réexamen de celle-ci, il ne s'agissait effectivement pas d'une fosse. Difficile d'imaginer pourtant que ce fut une civière ; quoiqu'il en fut, l'aspect global de cette photo me donnait l'impression d'un étrange sentiment de déjà-vu.

Assoupi sur mon siège, ma tête enfouie dans le dossier, je me remémorai des passages de mes précédents rêves. Je m'efforçai, d'abord en fermant les yeux, de capter un visuel afin d'apercevoir quelque chose de net au travers des séquences d'images. Je recherchais des pistes au travers de ces rêves en rassemblant autant que possible les bribes de souvenirs que j'avais encore en mémoire. Sans doute s'y dessinerait-il un procédé psychologique qui me guiderait vers la vérité. Mais, plus je plissais les yeux et m'efforçais de faire apparaître des images, moins je parvenais à obtenir les pistes tant recherchées. Le bruit du train qui s'ébranla résonna si fort dans ma tête qu'il me devint vite impossible de me concentrer. Un rayon de soleil m'éblouit alors que le train traversa une plaine si bien que je dus me lever pour y descendre le store de la fenêtre au niveau du sas. En effet, cette lumière conjuguée au bruit assourdissant de le rame m'empêchèrent de réfléchir. Je ne pus également fermer l'œil du trajet et ressassai sans cesse les événements en me disant :

— Qu'est-ce qui cloche ?

A chaque arrêts, je comptai les étapes. La fin de ce trajet me parut interminable. Lorsque le train arriva à destination, il fallait encore que j'attende le bus de Toumsouc qui me ramenait chez mes parents.

Arrivé sur le perron, j'appuyai de manière répétée sur la sonnette. Ma mère ouvrit. J'aperçus son visage dévasté par le chagrin. Elle fit en sorte de se montrer forte en apparence : elle se grandit, plissa les yeux et déposa sa tête sur mon épaule. Elle porta ensuite une main à mes cheveux et d'un revers de main, les caressa.

— Allons-y ! me dit-elle.

Nous nous installâmes dans la voiture et je repris alors le volant en direction de l'hôpital. Le trajet me parut soudain être différent ; comme si toute notion de distance m'était devenue complètement étrangère. Mon cœur se serra. Ma mère et moi ne nous parlions pas, un peu comme si nous préparions un deuil. Le temps ne me parut pas forcément long ni forcément court : ce fut comme un moment trouble qui n'existait pas vraiment. L'expectative et l'émotion semblaient avoir eu raison de nous. Je n'étais pas tellement décidé dans ma conduite, dans mes mouvements ; je suivais simplement un trait invisible, de manière purement machinale. Le silence s'imposait durant tout ce trajet qui parut interminable.

A l'hôpital, la réceptionniste nous indiqua la salle d'attente. Le docteur Fischer vint peu après à notre rencontre. Il arborait une mine déconfite, celle annonciatrice de mauvaises nouvelles. Il nous demanda de le suivre, ce que nous fîmes. Une fois dans la chambre, je vis mon père face à nous, couché, le visage blanc, face de plâtre, comme la dernière fois. Il avait l'air, pour le coup, totalement inconscient.

— Votre mari a subi l'opération neurochirurgicale suite à son traumatisme crânien, nous fit le Docteur Fischer d'une

voix grave. Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, suite au résultat des tests, nous avons en effet décelé un hématome extra dural au cerveau. L'opération s'est déroulée au mieux. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir...

Ma mère dévisagea mon père, inerte sur son lit d'hôpital. J'avais l'impression qu'elle allait s'écraser.

— Quand pourra-t-il revenir à la maison Docteur ?

— C'est difficile à dire pour l'instant, Madame Pire. Tout ce que je peux vous dire c'est que votre mari a besoin de repos, le temps que les lésions se reconstruisent. Il n'est pas impossible toutefois qu'il garde des séquelles de l'opération.

Le docteur appela ensuite l'infirmière. Elle s'approcha de mon père, prit sa tension, ajusta les respirateurs. Le docteur Fischer se tut le temps que l'infirmière s'exécuta et mis un terme à nos échanges après un long silence :

— Je peux vous laisser un moment avec lui. Je repasserai plus tard.

Nous nous approchâmes de mon père.

Il était inerte. Difficile à dire s'il était vraiment vivant. C'en était perturbant. Mon regard se posa ensuite sur ma mère qui le dévisageait toujours de ses grands yeux humides. Je me remémorais le moment où, lui et moi, nous nous trouvions assis à la table de la cuisine quand il m'affirmait que ma mère ne voulait plus le voir. Cela me semblait aujourd'hui impossible : même la meilleure des comédiennes n'aurait pu à mon sens jouer un tel double-jeu, aussi prenant et profond de sensibilité. Je ne pouvais ainsi croire qu'elle puisse lui dire qu'elle ne l'aima plus. Lorsque je la voyais aujourd'hui, presque accroupie à côté de lui, je jurais quelle aurait donné corps et âmes pour le voir se réveiller. Quel était donc cette farce ? J'entendais

encore mon père dire : « ta mère ne veut plus me voir ». Même s'il était à moitié saoul en me livrant cette annonce, il m'avait néanmoins personnellement convoqué pour en parler. Mon père était-il un lâche ? Ou se tramait-il un complot dont j'ignorais les enjeux ?

XXXII

Nous retournâmes à la maison tard dans la soirée. Je ne pus véritablement dormir cette nuit-là, me tournai et me retournai dans mon lit. J'essayais de faire des liens, des parallèles dans cette intrigue. Lorsque je me mis à tout remettre en cause, mes pensées se firent peu à peu plus floues, ma tête devint lourde et je m'endormis.

Le lendemain, le temps était nuageux. Fallait-il que j'attende le soir pour rendre visite à Petko ? La journée, il était probablement en compagnie de Monsieur Cruche et je n'allais pas pouvoir lui soutirer toutes les informations nécessaire liées à mon enquête. Je n'avais donc pas le choix que d'attendre que le soir vint. Je tentai de mettre à profit ma journée, retravaillai mes premiers cours, fluorai et remis en ordre mes notes. Mais tout fut fait en dilettante, sans véritable implication. Je consultais sans cesse ma montre et attendait que le temps passe. J'étais impatient d'entendre Petko me parler du meurtre, des histoires étranges dans Toumsouc et des rêves qui me hantaient même la journée durant. Sans doute était-ce le fait d'avoir vu mon père à l'hôpital qui m'avait à nouveau évoqué l'accident de voiture.

Lorsque vint enfin le soir, ma mère arriva subitement. Je la croisai dans le couloir, me vêtis de mon manteau, prêt à sortir. Elle m'arrêta et me fit :

— Où vas-tu ?

Cette question, tout comme son arrivée, avaient eu le don de me surprendre. En effet, c'était une des rares fois où ma mère me demandait où j'allais. Sans doute était-elle inquiète depuis qu'elle avait vu mon père dans un état critique. J'évitai sa question et lui répondis simplement :
— Je vais prendre l'air.

Elle ne me demanda pas d'autres détails sur mon déplacement.

— Tu rentreras pour dîner ?

— Oui, dis-je en acquiesçant d'un signe de la tête.

Je refermai ensuite la porte derrière moi.

A l'extérieur, les rues étaient vides. Toumsouc semblait avoir été frappé par une épidémie ou une contagion. C'était comme si nous nous trouvions au temps de la peste noire, un soir d'une grande crise. La ville semblait avoir été désertée ou la population demeurait cloîtrée chez elle. Mais à ces apparences de fin du monde, il fallait également constater qu'il faisait noir tôt. Que se passait-il à Toumsouc pour qu'il n'y ait à ce point personne ? Maintenant que les affaires étaient terminées, seul Lucien constituait une véritable menace. Celle-ci était relative, toutefois, dès lors qu'il se terrait depuis que des citoyens s'étaient lancés à sa recherche. Mais hormis le cas de Lucien, tout me paraissait résolu : l'affaire des morts était élucidée et celle de l'incendie de Monsieur Hubert était une affaire qui avait été classée sans suite. De quoi pouvait donc s'inquiéter les habitants de Toumsouc ? Il restait certes ces rêves étranges ; car, comme me l'avait expliqué Petko, ils hantaient les esprits de la population durant la nuit. Encore fallait-il que ce point put être vérifié.

Des nuages gris, encore partiellement visibles, se déplaçaient dans l'obscurité à mesure que je m'approchais de la rue de Daredelle. Le ciel était lourd. L'horizon était

teinté d'un noir d'ébène, imperceptible. Effet contrastant : lorsque je poursuivis ma marche, je vis la rue de Daredelle qui brillait comme une lumière.

Une fois devant la boutique Rémy au numéro deux, j'appuyai sur la sonnette. Un bruit grinçant sortit du répondeur et l'aimant d'un loquet se relâcha aussitôt provoquant un bruit étouffé. La porte s'ouvrit brusquement et un couloir sombre se présenta face à moi. Il menait vers un petit escalier raide en mauvais état. Je mis ma main sur la rampe poussiéreuse et affrontai les premières marches. Piqué d'une angoisse, j'avalai ma salive en montant dans cet espace sombre et étriqué. Mes mains se raidirent au fur et à mesure que j'avançai et ma gorge se noua. Je me demandais s'il n'était pas encore temps de faire demi-tour.

Un bruit de tonnerre provenant de l'extérieur gronda tout à coup et une pluie violente s'abattit sur une petite vitre qui dominait l'escalier. Alors que je m'approchai de la porte qui menait aux premiers appartements, une lumière s'alluma subitement et vint éclairer toute la pièce. En parcourant les derniers mètres, les marches craquèrent sous mes pas. Face à l'unique porte qui se trouvait face à moi, je pris une profonde respiration et frappai deux coups. Des bruits de pas vinrent dans en ma direction. Il y eut également une autre résonnance, une musique en bruit de fond. Je reconnaissais le *Carmina Burana* de Carl Orff dont les voix me firent parcourir un frisson. Une fois qu'elles se turent, la poignée grinça et la porte s'ouvrit.

Une voix grave se fit entendre :

— Tu as tardé.

Petko ouvrit la porte de manière chaleureuse. La musique semblait avoir changé cette fois et l'on put

entendre des notes légères détendant l'atmosphère. J'observais le garçon sans rien dire : il y avait des aspects très contrastants chez ce personnage.

— Tu n'as pas répondu la dernière fois, lui dis-je en fronçant les sourcils.

— Quelle dernière fois ?

Comme si la colère me prit tout à coup, j'ignorai sa question et lui lançai un regard de défi.

Sans se laisser surprendre par ce regard, Petko garda son calme. Son attitude était, pour le moins, enjouée. Il fit un pas en arrière et ouvrit la paume de ses mains :

— Entre ! me dit-il.

Je me demandais si c'était une bonne idée que de le joindre. Autant m'enfoncer dans l'ancre du diable, s'il existait vraiment. Un nouveau coup de tonnerre gronda et mit fin à mes tergiversations. Alors que je passais le pas de sa porte, la pluie se mit à battre de manière continue sur le toit de la mansarde comme un son d'une radio réglée à mauvaise fréquence.

— Ta mère ne t'as rien dit pour la dernière fois ?

— Pardon ?

— Ne sachant pas être présent le soir du rendez-vous, je me suis déplacé chez toi voulant t'avertir. J'ai croisé ta mère à l'extérieur qui m'a interpellée me voyant arriver chez vous. Je lui ai dit que je devais te voir le soir même mais ça n'allait pas être possible. Elle m'a répondu qu'elle te passerait le message.

Je restai coi face à cette révélation inattendue. Je retraçai en vitesse le cours des événements. John était passé à la maison ce jour-là et ma mère était brièvement sortie pour aller chercher le reste de ses courses. À en croire la version de Petko, il serait arrivé au moment où ma mère était sortie prendre les courses alors que je me

trouvais à l'intérieur de la maison. Toujours d'après sa version, il se trouverait que ma mère m'aurait caché cette information. Pourquoi ?

Je pris Petko par le col de sa chemise et le plaquai contre le mur :

— Il va falloir que tu m'expliques tout. Ce que tu manigances avec mes parents, avec John et mes amis. Je veux tout savoir, tu comprends ? Tout ! Alors maintenant, parle !

Collé au mur, Petko était coincé mais ne fit rien pour se débattre. Au lieu de cela, il me considéra d'un air compatissant. Je reconnaissais là l'homme qui savait s'ériger en victime lorsqu'il baissait ses sourcils, celui envers qui on avait envie de soudain tout pardonner.

— Ok Julien. Je vais tout t'expliquer.

Je relâchai calmement Petko et reculai d'un mètre. Il s'assit sur une chaise en bois et m'invita à m'asseoir.

Je refusai d'un signe de la main, plus calmement cette fois :

— Comme je t'en avais déjà parlé en venant chez toi, dit-il, des personnes vont abattre la rue de Daredelle dans quelques mois et remplacer l'ensemble de cette rue par un complexe dont nous ignorons aujourd'hui encore l'existence. Un beau jour, sur le temps de midi, et quelques jours après que je suis venu te voir, ton père est passé à la boutique pour nous proposer son aide. Il m'a fait parvenir un listing avec des noms de personnalités qu'il connaissait. Il a ainsi gribouillé une liste de noms au verso d'un papier imprimé. Au recto de ce papier, il y avait une photocopie d'un vieil article de journal. Sans doute, ton père n'a pas dû faire très attention à ce que contenait le recto de ce document. Le titre de l'article était intitulé

« comme un voile dans l'obscurité ». A partir de ce moment, j'ai eu comme une révélation.

Je me rappelais de ce titre que j'avais vu dans l'enveloppe brune envoyée par la société de mon père, cette phrase que m'avait dite Petko lors de notre première rencontre à la maison. Sans doute était-ce également l'article que j'avais vu dans le magazine acheté au kiosque de la gare de Bruxelles.

— Une révélation ? répétais-je naïvement. Sur quoi portait cet article ?

— Il s'agit d'une affaire de meurtre qui n'est à ce jour pas élucidée. Les faits sont les suivants : une fille est morte dans un accident de voiture. La police qui s'était rendue sur les lieux à l'époque a rapidement classé l'affaire, faute d'éléments. Les policiers ont conclu à un accident de voiture sans trop creuser. Pourtant, une partie de l'opinion publique était contre la thèse de l'accident avec une partie de la presse. L'article dont je te parle a été écrit par un journaliste que je soutiens et qui prétend que le criminel s'est échappé comme un voile dans l'obscurité. En effet, les enregistrements de caméras de rue montrent que l'assassin s'est échappé dans la nuit tout vêtu de blanc. Lorsque ces images ont été agrandies, passées au filtre, on ne voyait qu'une sorte de voile blanc pixélisé qui parcourait un point A à un point B, soit à partir du véhicule jusqu'à l'autre angle de la caméra ou le voile avait disparu. On n'a jamais vraiment su ce qu'était ce voile et aucun des experts n'est parvenu à l'identifier. Certains affirment qu'il s'agissait d'une feuille ou d'un objet qui obstruait la caméra, d'autres pensent que c'était un effet de lumière ; enfin, il y en a même qui ont évoqué l'hypothèse d'un fantôme. Quant à moi, je suis persuadé qu'il s'agit d'un

homme. L'assassin qui a tué cette fille, de manière volontaire, et qui s'est ensuite échappé.

— Pourquoi t'es-tu intéressé à cette histoire ?

Il jeta ensuite les yeux au ciel et soupira profondément. Ses yeux cillaient, comme pour empêcher les larmes de couler, comme s'il fut pris par une émotion soudaine.

— Cette fille qui est morte... je...je l'aimais. C'était un amour de jeunesse. Nous ne nous quittions jamais. Elle passait à la boutique pendant que Monsieur Cruche était absent, parfois elle venait ici dans mon appartement. Nous avons une relation très secrète. On passait notre temps à se cacher. Ce n'était pas toujours facile mais chaque fois que l'on se retrouvait, on vivait des moments de bonheur partagés tellement intenses... indescriptibles.

Petko marqua une courte pause. Comme s'il allait anticiper une autre de mes questions il poursuivit :

— Lorsque j'ai vu l'article dans la boutique, j'ai tout de suite pensé à elle. Ça m'a tout à coup évoqué une histoire que j'avais tant essayé d'enfouir par le passé. Et puis, je me suis mis à un peu enquêter sur ton père. Lorsque je relisais cet article, j'essayais d'abord de comprendre. L'article de journal. Pourquoi avait-il été photocopié ? En général, on ne photocopie pas des articles de journaux, sauf si c'est pour les garder ou les étudier. Je vis des annotations sur le document, sans doute faites par ton père. Certains mots étaient entourés. Par exemple, le mot « crime » lorsque le journaliste émettait certaines suppositions quant à ce type d'actes, etc. Je me suis dit alors que ton père était peut-être impliqué dans cette histoire de meurtre. Enfin...impliqué, on se comprend. Je veux dire que peut-être lui aussi connaissait la victime. Il souffla avant de reprendre :

— Un jour, ton père est passé à la boutique. Il avait bu. Sans que je ne puisse comprendre pourquoi, il a commencé à me parler de tous ses problèmes. Il me disait qu’au boulot il vivait une période très difficile. Il m’a alors parlé d’un problème de restructuration. Il m’a également dit qu’il avait des problèmes avec ta mère...

Il marqua un nouveau temps d’arrêt, chercha sans doute à déceler une éventuelle réaction de ma part.

— Quels genres de problèmes ? demandai-je alors, tout en anticipant le fait qu’il devait s’attendre à ce genre de question.

— Des problèmes de couples, me répondit-il. Il ne m’a rien dit de plus à ce sujet. Et comme ça ne me regardait pas vraiment au fond, je n’ai pas creusé là-dessus. Et puis, à ce moment, je lui ai tendu le papier avec les noms ; mais dans l’autre sens cette fois, du côté où l’on voyait apparaître l’article de journal. J’ignore pourquoi je l’ai présenté de la sorte ; je voulais simplement lui rendre ce papier, je n’en avais plus besoin. C’était aussi une façon pour moi de lui faire part de ma confiance, lui faire comprendre que je n’allais pas utiliser un beau jour tous ses noms contre lui (même si je conviens qu’il n’y avait aucun intérêt à faire ça). Je l’ai remercié ensuite pour son aide et lui ai dit que les noms m’avaient bien aidé. Je lui ai même offert un ballotin de pralines.

Nouveau silence de Petko. Il changea de position. Je me mis à m’asseoir parce que tout ce qu’il me disait là commençait à sérieusement m’intriguer. Petko écarta la table pour que je puisse plus facilement m’installer. Il me servit également un verre d’eau avant de poursuivre :

— Je me rappellerai toujours le regard que m’a fait ton père lorsqu’il a repris le papier. C’était comme s’il savait que j’étais aussi au courant de toute cette histoire. Ce

moment me parut durer une éternité. Et lorsqu'il prit le papier, un peu avant de partir, il fit : « ah ! ça ! ». Sans rien ajouter, il le rangea dans sa poche intérieure.

Toute cette histoire devenait vraiment très compliquée. Je ne savais pas qui suspecter, me grattais le menton. Petko semblait dire la vérité mais il aurait tout aussi bien pu inventer toute cette histoire avec beaucoup d'imagination.

— Une chose encore, intimai-je. Qu'attends-tu de moi ? Pourquoi t'es-tu adressé à moi ?

— Parce que ton père pourrait peut-être m'aider à en savoir plus sur cet article.

— Mon père est toujours à l'hôpital et toujours dans le coma. Je doute pouvoir encore t'être utile...

— Je suis désolé, Julien.

L'énigme de l'article se trouvant dans le courrier émanant de la société Beldoal me traversa l'esprit. J'abandonnai cependant assez vite l'espoir d'obtenir une réponse, dès lors que mon père était dans le coma, incapable de parler...

Il restait à comprendre pourquoi mon père avait mêlé ma mère dans cette histoire en lui faisant part du titre « comme un voile dans l'obscurité ». Petko avait sans doute raison : mes parents étaient aussi probablement impliqués que lui. Alors que j'avais d'autres questions à lui poser, l'entretien s'acheva suite à un coup de téléphone de ma mère.

Elle me rappela de venir manger.

Je lui fis signe de la tête et pris congé de lui. En quittant la boutique, je marchai sous l'averse en direction de la maison. Toutes ces idées se bousculèrent dans ma tête.

XXXIII

Inutile de vous dire que la nuit qui suivit ma visite chez Petko, je fus encore plongé dans ce rêve étrange. Il y avait les yeux de cette fille. L'accident. Elle me contemplait avec ses beaux yeux noirs. Il y avait chez elle une expression dans son regard. Elle était à la fois envoutante et secrète. Dans ce rêve, je pus apercevoir, de manière plus intense que les autres fois, son côté attirant et sa sensualité. Chacun de ses gestes se détachaient avec fluidité si bien que l'ensemble de ses mouvements formaient un langage. Son aura était si forte que ma présence me parut sembler inexistante, par contraste. A vrai dire, je ne voyais qu'elle. Cette fille semblait avoir tous les atouts de la passion concentrés en quelques images. Il y avait des côtés magiques dans chacun de ses aspects : c'était comme si elle avait le pouvoir de prévoir à l'avance, dans chacune de ses attitudes, la meilleure gestuelle pour demeurer sans cesse attrayante. Le rêve n'avait pas de signification particulière. Il était décousu, incohérent et m'entraîna dans un tourbillon passionnel qui me démunait de toute rationalité. Seule un attrait inexplicable pour cette fille se mua en une obsession qui me désempara jusqu'au réveil. La fin du rêve ne fut qu'une suite abstraite, incompréhensible. Les voix de Petko se mêlèrent avec l'image de la fille qui disparaissait ensuite, tel un filtre opaque. Il y avait l'accident, le meurtre, la photo en noir et blanc de l'article que j'avais lu dans le train. Il apparut plus visible et puis les voix avec les mots « voile », « obscurité » se firent plus fortes à chaque fois, se répétèrent, vinrent se mélanger enfin avec le retentissement de la sonnerie de mon réveil.

Je pris un petit-déjeuner seul à seul avec ma mère. C'était bien une des rares fois depuis le début de ces vacances que nous le prenions ensemble. Mais on était dimanche. Ma mère avait tout préparé. Une variété de choix se présenta face à moi : miel, confiture, sucre, petit pains au chocolat, croissants, jus d'orange et café. Elle me demandait si je ne voulais pas d'œufs brouillés sur le plat, qu'elle pouvait préparer sans difficultés, en l'espace de quelques minutes.

— Maman, dis-je soudain d'un ton grave, il faut que tu m'expliques certaines choses.

Alors qu'elle se trouvait encore dans la cuisine, j'entendis le bruit de casserole résonner avec celui de la taque. Elle revint vers le salon ensuite, passa sa tête à travers l'angle de la porte et s'essuya les mains dans son tablier :

— Oui ? fit-elle, d'un air étonné.

Elle vint s'asseoir à la table munie d'une grande théière qu'elle déposa sur un repose plat en bouchon. Son regard ne quitta pas le mien ; elle prit un morceau de pain et s'assit.

— J'ai l'impression que tu me caches des choses.

Elle me considéra d'abord sans rien dire. Sa mine enjouée qu'elle avait arborée en préparant le petit-déjeuner laissa place tout à coup à un visage interpellé. Elle se redressa ensuite sur son siège, posa les coudes sur la table. Ses mains se rejoignirent l'une dans l'autre et elle les porta ensuite à sa bouche.

— Je t'écoute, me dit-elle d'un air contemplatif.

— Tu te rappelles avoir proposé à John de venir manger, la dernière fois qu'il est venu ?

— Oui, dit-elle, ça partait d'une intention spontanée, non ?

— John est venu, tu l’as invité d’initiative à manger. Ensuite, une autre personne à qui tu aurais ouvert serait passée pour transmettre une information, pour me dire d’annuler un rendez-vous que j’avais le soir même. Tu lui as dit que tu me ferais parvenir le message. Mais pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

Ma mère desserra ses mains, les porta à ses joues. Puis elle les déposa en face d’elle, sur la toile en ciré qui recouvrait la table. Elle apparut désespérée, fixa ensuite son assiette en dodelinant légèrement de la tête comme pour tenter d’y faire ressortir un souvenir. Puis, n’y arrivant pas, son regard se dirigea à nouveau vers moi et, en me fixant droit dans les yeux, elle me dit :

— C’était John, il n’y avait que John ce jour-là !

Elle prit ensuite une profonde inspiration. Je lui lançai un regard noir tout en fronçant les sourcils. Il me semblait qu’elle n’était pas entièrement transparente. Comme si elle avait pu lire le fond de ma pensée, elle se braqua quelque peu. Voyant mes suspicions, elle sembla ensuite vouloir les libérer comme par un grand soupir en poursuivant :

— C’est vrai que je ne t’ai pas tout dit. John a appelé quelques jours avant ce fameux jour... la fois où il est passé à la maison. Il voulait te parler et, comme tu n’étais pas là, j’ai engagé la conversation avec lui. Tu sais, John et moi nous nous entendons bien. Nous nous parlons comme si nous étions des amis. Depuis le temps qu’il vient ici, je l’ai toujours considéré comme une sorte de frère pour toi. Je pense qu’il est authentique et vrai. J’ai le sentiment que c’est un bonne personne. C’est mon préféré parmi tes amis. Je trouve qu’il a une meilleure influence sur toi qu’Eric ou Pierre par exemple... mais soit, passons... Je pense que tu es au courant de tout ça...

— Oui...ça je sais déjà, acquiesçai-je.

— Quoiqu'il en soit, John m'a parlé de Suzanne et m'a demandé si elle n'était pas revenue l'autre jour. Je ne te l'ai peut-être jamais assez dit mais je trouve Suzanne spéciale... je ne la sens pas bien...même si je sais que vous vous fréquentez parfois. Quand j'ai parlé avec John, nous avons évoqué ce point : si tu devais prétexter un rendez-vous alors que je te propose à diner, je ne m'y opposerai pas.

Je ne voyais pas très bien où ma mère voulait en venir. Comme pour marquer un point d'arrêt à la conversation, elle se redressa tout à coup, rabattit sa chaise contre la table, prit la corbeille de fruit et se dirigea vers la cuisine.

— Qu'est-ce que tu racontes? Suzanne est une amie et seulement une amie... Et, si ça peut même te rassurer, maintenant on ne se voit plus : elle est repassée la dernière fois piquer sa crise et me faire la gueule...Moi, ça ne me pose aucun problème ... De grâce, Ne nous fions pas à cette barge, à cette calamité, elle est complètement cramée ! Alors. Dis-moi ce que John et toi manigancez ? Tu lui as dit que tu ne t'y opposerai pas. Quoi d'autre ?

Ma mère s'arrêta, tourna la tête en fixant le sol, comme pour masquer une intention coupable.

— Ce soir-là, John t'as suivi.

Elle redressa son visage comme pour rechercher une attitude coupable dans mon regard. Sans réellement y parvenir, elle poursuivit en plissant les yeux :

— Quand nous nous sommes appelés, John m'a dit qu'il te trouvait étrange. Dans ton comportement, dans tes attitudes. Il me disait aussi qu'il avait l'impression que tu n'étais plus le même avec lui. Au téléphone, il avait un discours plein de vérité, il se confiait davantage sur toi, me confessait qu'il avait de l'inquiétude. Quant à moi, je ne

sais pas si c'est parce je lui voue une confiance aveugle ou si j'ai simplement été influencée par ses paroles. Il y avait néanmoins des choses qui me paraissent aussi bizarres ces derniers temps, dans ton comportement, dans ta façon d'être. Tu es différent. Je me suis dit alors que ça devait être cette fille, cette Suzanne qui te jouait des tours. Même si je n'étais pas très sûre...

Ma mère avait les yeux humides. Elle prit un mouchoir dans sa manche et s'essuya doucement les pommettes. Je me levai pour aller lui passer un main sur l'épaule. Elle avait l'air confuse, s'en voulait visiblement de m'avoir fait part de ces révélations :

— Je suis désolée, Julien. Je suis un peu dépassée par tout ce qui vient d'arriver avec ton père alors je ne suis plus maître de rien, je ne sais plus qui croire ni que croire... je ne sais pas si c'est moi qui déraile, je vois le noir partout.

— Ne t'inquiète pas maman, dis-je.

Dans le fond, j'avais un vrai problème. En quoi étais-je différent des autres fois ? On me disait que j'étais bizarre mais je trouvais à mon tour étrange que l'on me cache sans cesse tout une série de choses : ce mystérieux Petko chez qui j'avais dû soutirer les grandes révélations d'hier soir. Ma mère ensuite. Il ne manquait plus que...John. Qu'est-ce qu'il avait bien été foutre dans la tête de ma mère ? Elle qui était de nature si fragile. Cette période n'arrangeait pas les choses.

Je quittai brusquement la pièce, pris mon téléphone et sonnai sur le portable de John mais, évidemment, pas de réponse. J'hésitai à lui laisser un message mais dans le fond, je me dis que ça n'en valait probablement pas la peine.

Il fallait que je lui parle de vive voix.

Le train fut un peu en avance cette fois. Affalé sur la banquette, je saisis un des mangas et commençai à le feuilleter. Arrivé au niveau d'Ottignies, l'omnibus à destination de la gare terminus de Louvain-la-Neuve se fit attendre. Des étudiants montaient et descendaient à intervalle régulier et, en une fois, ce fut la débandade. Je faillis perdre l'équilibre emporté par l'affluence de personnes qui grimpaient dans l'omnibus. Impossible d'y voir clair dans ce méli-mélo de jeunes qui vagabondaient, criaient et hurlaient dans la rame. L'omnibus démarra avec quelques accrocs dans un bruit de crissement mélangé à un brouhaha intégral. A destination, la vague d'étudiant se dispersa subitement. Le paysage de Louvain-la-Neuve apparut : des bâtiments modernes et compacts dressés en enfilade aux abords des quais, des parterres fleuris sous forme de monticules et le grand centre commercial qui dominait la place. Le panneau « Louvain-la-Neuve » marquait ainsi les premiers élans de liberté. Une fois dépassé, les étudiants se dispersaient sur le campus, les rues se mélangeaient de tous les styles et le bonheur de l'insouciance qui caractérisait tant notre génération se lisait sur nos visages de jouvenceaux. On était loin du calme de Toumsouc : à Louvain-la-Neuve, la quiétude y était rare. L'odeur était également différente. Ainsi, lorsque je m'engageai dans les étroites ruelles et passai à côté d'un cercle, j'y ressentis des effluves de houblon, d'urine et d'un rejet guttural qui s'apparentait à de la quiche. Lorsque je m'avançai vers la grand place, l'air y était au contraire plus pur et nettement plus rafraichissant. Arrivé au milieu de celle-ci, je distinguai des étudiants disposés ca-et-là en demi-cercle. Aux

extrémités, se trouvaient pêle-mêle, assis sur des banquettes, des jeunes plongés dans des livres. Je m'arrêtai au beau milieu et y attendis l'ami Lucas. Nous nous étions ainsi donnés rendez-vous près d'une grande bute en béton ; celle qui marquait le début du parking souterrain du cinéma. Il apparut en une fois en passant à travers une foule d'étudiant, tel une anguille traversant un banc de hareng. La mine hirsute, le teint pâle, il donnait l'impression de sortir d'un lendemain de veille nébuleux. Curieusement, je n'eus pas de difficultés à le convaincre pour un rapide verre en terrasse. Plus tard, Fabienne nous rejoignis avec une amie du nom de Carole. Enfin réunis, nous fîmes un tour en ville et nous nous pavanâmes aux abords des cafés et des cercles d'étudiants. Nous flânâmes ainsi quelques heures dans les rues, près des échoppes ou des cafés et nous rendîmes enfin en direction du lac où nous nous assîmes sur l'herbe. Au loin, une légère brume feutrait la basse couche de l'horizon et un soleil froid régnait sur le lac. Installés dans l'herbe, un petit vent frais vint se joindre à nous. Nous nous mîmes à parler de nos vacances, du beau temps et lorsque les questions devinrent plus personnelles, Lucas lança la cadence. Il se tourna subitement vers moi et me demanda :

— Tu viens d'où toi en fait ?

Je lui répondis que je venais de Toumsouc. Visiblement ça ne lui disait rien : ni à lui, ni même aux autres. Lucas eut un regard gêné et fixa ses souliers sans rien dire. Pour ma part, j'avais retenu que Lucas était d'origine polonaise et qu'il vivait en Suisse. Devenu Genevois, sa famille avait une maison au pied des montagnes et du Lac. Pour lui, une vue sur ce lac ne devait l'impressionner en rien : le lac Léman, cent fois plus grand et d'une beauté incomparable n'évoquait aucune équivalence. Fabienne, par contre,

était une Bruxelloise pure souche. Elle m'avait dit que la première fois qu'on s'était vus mon visage lui avait semblé familier et qu'elle était persuadée de m'avoir déjà vue quelque part. Je trouvais ça curieux. Car, si ça avait été réellement le cas, je m'en serai souvenu d'une quelconque manière. Fabienne n'était pas genre de fille qui vous laissait indifférent.

— Mais tu n'as jamais été Bruxellois ? insista-t-elle.

Il est vrai que j'avais vécu une partie de mon enfance chez ma tante Marie mais je ne jugeais jamais utile de le mentionner. C'était pendant une courte période, lorsque j'avais étudié dans un institut en Belgique.

— J'ai vécu à Woluwé-Saint-Lambert pendant deux ans, lui répondis-je simplement.

Woluwé-Saint-Lambert est une des dix-neuf communes de Bruxelles-Capitale, s'il fallait encore le préciser. Mais inutile de s'y attarder davantage, songeais-je. Mon quartier à majorité de vieilles personnes ne méritait pas que l'on s'y attarde réellement. Inutile encore de s'éterniser sur le petit parc et le square Meudon à cent mètres de mon quartier. S'il était parvenu à attirer certains jeunes et pouvait égayer, le mot est faible, ce lieu sans âmes, il ne suggérerait pas une longue dissertation sur son existence. Cette partie de ma vie n'était, en réalité, qu'une brève étape de mon adolescence ; il y a bien longtemps de ça. Je n'avais que quelques bribes en mémoire, peu d'anecdotes si bien que ces quelques éléments ne pourraient, à eux seuls, suffire à m'identifier auprès de Fabienne, et encore moins de créer, entre elle et moi, un lien particulier.

Un long silence s'interposa après cette brève introduction sur mes origines. Le vent vint se mêler à la conversation et aucun de nous n'osa visiblement se lancer

sur une autre question hasardeuse. Avec plus de hauteur sur la situation, je considérai ce blanc comme étant un préalable normal à la formation d'un groupe d'amis à en devenir. On ne prenait ainsi pas trop de risques mais, surtout, on laissait les choses s'écouler, les liens se tisser avec le temps que nous avons à notre disposition pour nous connaître. Alors que Lucas s'apprêtait néanmoins à reprendre la parole, il fut interrompu inopinément par un intrus qui vint se joindre à nous :

— Un cygne ! s'écria Fabienne.

A contre-jour, Carole mit une main au-dessus de ses yeux pour créer un effet de visière et leva sa tête vers le ciel :

— Quel signe ? Ou ça ?

— Non, pas dans le ciel. Devant toi : l'animal.

Lucas pouffa dans sa manche.

— C'est vrai qu'il se rapproche dangereusement, dit-il en reprenant du sérieux. Il faut faire attention à ces bestioles. On m'a dit que ça attaquait et que ça mordait.

— Ca pince ! Avec leur bec ! fit Carole.

— Moi je ne suis pas trop surpris d'en voir un reprit Lucas, j'en ai vu d'autres, l'autre fois...

Il se retourna alors subitement vers moi :

— D'ailleurs, je pense bien que c'est la fois où t'étais là...Si, rappelle-toi, ils y en avaient qui se trouvaient juste devant l'Adèle, le cercle où nous avons fait la soirée d'ouverture.

Nouveau moment de silence. Je me tus. Lucas insista :

— Si, si, c'était même le soir où tu....

Je fus pris par un gêne incontrôlable, me raidis soudainement. Non. Il ne pouvait pas évoquer à nouveau ce soir-là. Il ne pouvait pas me faire ça. Pas comme ça. Pas devant les filles...

Avais-je réellement vu ces cygnes ? Des signes, c'était certain... mais pour le reste, hormis des images floues, rien n'était plus sûr...

— Il faut qu'on s'en aille ! lança Fabienne en une fois. Elle avait l'air plus prise de panique qu'autre chose, voyant le cygne se rapprocher.

Ouf ! Sauvé par le gong.

Nous quittâmes alors le lac, prîmes le chemin qui grimpait la grande butte et nous rendîmes vers la bibliothèque. Lucas et moi précédions les filles. A distance d'elles, il se pencha vers moi et porta une main amicale à mon épaule :

— Pardon, j'ai failli commettre une boulette...

— Essayons d'oublier toute cette soirée, lui répondis-je.

— Tu as raison. Motus.

Nous nous trouvions devant la fac de droit, pas loin des auditoires Montesquieu. La porte battante de la fac voyait entrer et sortir des étudiants sans arrêts. Une courte file d'étudiants obstruait l'accès de la bibliothèque. Les filles discutaient derrière nous ; j'ignorais de quoi mais elles avaient l'air de bien s'entendre. Lucas s'approcha de moi, baissa le ton de sa voix et murmura à l'oreille :

— J'ai oublié de te dire ça mais le lendemain de cette soirée quand tu étais encore en état d'inconscience, un médecin est passé me voir.

Je pris un air un peu surpris :

— Ah oui ?

— Oui... Enfin... Je dois t'avouer que j'ai trouvé ça curieux. Il m'a d'abord demandé si on était amis. Bon jusque-là rien d'anormal. J'ai dit qu'on ne se connaissait pas encore très bien mais que j'étais venu pour voir si tout allait bien. Ensuite, je lui ai dit qu'on était allé à la même soirée la veille. Mais le médecin, il avait l'air contrarié.

— Ah bon ? fis-je, un peu plus concerné.

— Oui. Alors je lui ai demandé si quelque chose n'allait pas. Et là il m'a répondu qu'il aurait bien aimé qu'on se connaisse un peu plus pour me questionner.

Je considérai Lucas dans les yeux en fronçant légèrement les sourcils, d'un air circonspect.

— Il me paraissait louche ce médecin.

Lucas reprit :

— Il m'a dit que tu avais eu quelque troubles de sommeil cette nuit-là. Il avait eu des échos de l'infirmière d'abord puis avait constaté ça le matin. Apparemment, tu commençais à parler seul, à délirer dans ton sommeil. C'était assez inquiétant à voir m'avait-il dit. As-tu déjà eu ce genre de comportements ? Enfin... ce genre de troubles auparavant ?

Je passai ma main sur le front, m'arrêtai tout à coup pour marquer mon étonnement. Je n'avais de pas souvenir que le docteur m'avait parlé de ça la veille. Ça m'étonnait très fort.

—Euh...non...enfin pas à ma connaissance lui répondis-je. C'est tout ce qu'il t'a dit ?

— Oui. Enfin je pense. Mais vu qu'il paraissait fort inquiet, je voulais savoir si c'était normal chez toi. Il m'a dit de veiller sur toi et que si ça se reproduisait, je devais revenir le voir et lui en parler. Je sais pas trop pourquoi il m'a dit ça... Moi je me dis que ça a dû être un mauvais effet de l'alcool voilà tout.

Ce que me dit Lucas m'interpella sérieusement. J'avais été malheureusement trop ivre pour m'en souvenir mais peut-être qu'il y avait des liens avec les rêves étranges. Cette conversation impromptue avait le mérite de relancer des suspicions déjà décelables à Toumsouc sur le comportement des gens. A partir de cet instant, je me pris

à me méfier de ce que me dit Lucas. Était-ce son côté narquois qui refaisait surface ? Il me culpabilisait à me faire passer pour fou ou dément. Je n'avais déjà pas trop apprécié ses allusions avec Fabienne en revenant du parc. Maintenant, il m'apprenait qu'un médecin le questionnait sur mon état psychique. A quel jeu jouait-il ?

Enfin, l'incident pouvait très bien se justifier au regard de ce que je subissais pour le moment. Si on réfléchit, il n'est pas anormal qu'une succession d'événements occasionnent un choc : la séparation de mes parents et l'accident de mon père m'avaient réellement déboussolé. Si l'on ajoute un état d'ivresse à cette détresse, il est probable que je pus paraître un peu dérangé.

Face au tourniquet qui donnait accès à la bibliothèque, ces questionnements s'interrompirent alors que je fus confronté à un problème de badge. Je l'appliquai plusieurs fois sur le lecteur, sans résultats. Les trois autres parvinrent à entrer sans problème.

— Allez-y déjà ! leur dis-je, je vous rejoindrai à l'intérieur.

Alors que je tentais de régler ce problème de badge avec la réceptionniste, mon téléphone sonna tout à coup : c'était John. Je décrochai dans un coin, derrière une grande fenêtre de plexiglass.

— John !

— Salut man ! me dit-il. Désolé de pas avoir décroché hier. J'étais dans le cake. Figure toi que j'ai passé la soirée avec Suzanne et devine quoi ?

— Je veux pas le savoir !

— Quoi ? T'es Jaloux ? c'est ça !

Je l'entendis ricaner derrière le cornet.

— John, je suis pas jaloux et tu le sais très bien. Tu fais ce que tu veux avec cette nana. Moi je ne veux juste rien savoir, ça ne m'intéresse pas, c'est tout.

— Allez, je te charrie ! Mais par contre c'est vrai, je l'ai enroulée à la soirée. Elle est pas mal cette petite.

— Ok ça va ! Félicitations pour toi, dis-je d'un ton narquois.

— Bon...à part ça... Pourquoi as-tu tenté de m'appeler ? Que voulais-tu savoir ?

Je pris une profonde inspiration.

— John, on est amis non ?

— Ben oui, me dit-il d'une voix craintive, presque suspicieuse. Enfin... avant les comportements étranges que tu as eus avec moi, je te considérais probablement comme un de mes meilleurs amis, oui.

— Alors pourquoi toutes ces messes basses que tu as eues avec ma mère ?

— Quelles messes basses ?

— Tu le sais très bien. Ma mère m'a tout raconté. Et de mon côté, j'ai peut-être été bizarre ces derniers temps, je te l'accorde. Mais pourquoi toi, John ? Pourquoi est-ce que tu m'as suivi en ville dans Toumsouc ? Pourquoi as-tu convenu avec ma mère que si je prétextais un rendez-vous, vous feriez semblant de rien et que tu me suivrais ?

John haussa le ton. Comme s'il fut pris d'une colère :

— Mais Julien ! C'est ta mère qui m'a mis dans la tête que tu avais des rendez-vous avec une fille. Moi je lui ai dit que ça m'étonnait. Que t'étais pas du genre. Puis quelques jours plus tard, j'ai compris que ta mère pensait que tu voyais Suzanne. Je me suis dit que le courant n'était jamais trop passé entre Suzanne et ta mère... Elle la prenait pour une fille du quartier insouciante, pas très stable... j'avais déjà entendu ça. Alors elle m'a demandé que je passe chez vous, qu'elle me proposerait de dîner et qu'on verrait ce que t'allais répondre. Si tu prétextais une excuse pour pas rester manger elle m'avait dit que ça serait bien si je pouvais un peu enquêter, ça la rassurerait.

John baissa le son de sa voix comme pour masquer des aveux coupables.

— Ta mère m’a toujours bien aidée tu sais, je voulais lui rendre ce service...

— Qu’est-ce que tu as vu quand tu m’as suivi jusqu’à la rue de Daredelle?

— Tout ce que je peux dire c’est que t’étais bizarre. Tu déambulais dans les rues et puis t’es allé frapper à une porte. Tu es resté devant bêtement à attendre. Enfin, c’est ce que j’ai eu comme impression. A vrai dire, je ne suis pas resté très longtemps. Il s’est mis à faire pratiquement noir et puis il a plu, je n’ai pratiquement plus rien vu. Et quand la drache est devenue trop forte, je suis parti.

La réceptionniste me fit un signe à l’accueil. Je mis John en attente. Elle me rendit ensuite mon badge. C’était visiblement un petit problème de cryptage de données d’après ce que j’avais cru comprendre. Je passai le badge dans la machine et le voyant vert s’alluma ; signe que je pouvais entrer. Je lui dis que j’étais au téléphone et demandai si je savais repasser dans deux minutes sur quoi elle m’assura que le portique resterait ouvert. Je repris le téléphone.

— John, dis-je. Encore une dernière chose.

— Je t’écoute.

— Tu te rappelles quand tu m’avais dit qu’une personne savait tout sur moi. Tu m’avais annoncé les problèmes liés à la restructuration dans la société de mon père, la séparation de mes parents. Tu te rappelles ? Tu m’avais dit que c’était Petko qui t’avait dit ça non ?

— Petko ?

— Oui.

— Non, répondit-il. Celui qui m’a dit tout ça, c’était ton père.

Je m'arrêtai instantanément surpris par cette révélation contradictoire.

Un monsieur vint ensuite me frapper à l'épaule. Je me retournai. L'homme se présenta comme étant bibliothécaire. Il me montra un panneau du doigt où il était écrit « silence ». On avait dû visiblement m'entendre derrière le plexiglass. Je dis à John que j'allais devoir raccrocher.

XXXV

A peine quelques mètres après le tourniquet de la bibliothèque, je fis face à un grand escalier en cruciforme. Ce somptueux escalier se trouvait au milieu de la bibliothèque et donnait accès aux différents étages par leurs centres. Il suffisait de faire un tour sur les différents paliers et de revenir au milieu, de répéter l'opération à chaque étage et inévitablement j'allais retomber sur Fabienne, Carole et Lucas. Mais soit ils bougeaient dans un sens opposé au mien, soit je ne les vis pas ; quoiqu'il en fut, je demeurai contraint de revenir à plusieurs reprises sur mes pas et de retomber face au grand escalier. Mon téléphone se mit à vibrer. Je reçus un message d'un numéro inconnu et l'ouvris. C'était Lucas. Lui et les autres se trouvaient au troisième dans une petite salle. Je passai à nouveau devant quelques étudiants disposés pêle-mêle autour des tables. Lorsque j'eus trouvé enfin la salle, je vis d'abord Fabienne de dos.

— Pourquoi on vient ici en fait ? demandai-je.

Lucas me regarda sans rien dire. Fabienne fixa Carole. Carole haussa ensuite les épaules et répondit sur un ton qui appelait à l'évidence :

— Pour réviser !

— Mais, répondis-je perplexe, on est en début d'année, on n'a quasi rien comme matière. Pourquoi on n'irait pas dehors profiter du soleil ?

— Ca je te l'accorde Popeye ! me fit Lucas en s'affalant sur le dossier de sa chaise. Mais bon, prends exemple sur ces dames : si tu veux éviter de faire des aller-retour entre Tournai...machin et Louvain-La-Neuve pendant tes grandes vacances, tu sais ce qu'il te reste à faire, il faut commencer tout de suite ! Les secondes sess' à Louvain ça ne pardonne pas...

— Déjà c'est Toumsouc, lui dis-je. Et depuis quand tu m'appelles Popeye ? C'est Julien mon prénom !

— Oh, je te charrie vieux, c'est juste un petit surnom qui m'est venu à l'esprit comme ça... Et puis, il te correspond bien je trouve, je t'ai trouvé plutôt vigoureux la dernière fois, le dernier soir.

Je fixai Lucas d'un regard noir. Il me fit un clin d'œil malicieux. Carole s'emporta tout à coup :

— Bon les garçons... Si c'est pour faire causette avec vos *private joke*, vous pouvez tout aussi bien aller les faire dehors !

Fabienne sourit sans rien dire, elle regarda Lucas en vitesse et puis tourna sa tête dans ma direction. Un air que je jugeai complice. Elle sortit ensuite ses notes de droit pénal. Lucas considéra chacun de ses faits et gestes, porta ensuite un coup d'œil sur ses notes soigneusement préparées :

— Moi je sais avec qui je vais m'entendre cette année... dit-il d'un petit air narquois.

— Tu peux toujours rêver ! répondit-elle du tac au tac. Je t'ai bien observé aux cours, tu ne prends jamais note ! Et puis je ne sais pas si t'as entendu le prof mais les syllabus

tout fait c'est fini.... Alors démerde toi... achète-toi les précis si tu veux mais ne compte pas sur moi !

Je sentais que je n'étais pas la seule personne que Lucas énervait. Son petit air boute en train ne plaisait visiblement pas à tout le monde et en toutes circonstances. Lucas se leva en grommelant et quitta la pièce. Installé autour de la table, je sortis mes livres de droit européen et lançai la révision. Lucas revint peu de temps après avec des feuilles photocopiées à la main et un bouquin. Il arborait un air de conquérant. Il se rassit à côté de Fabienne et laissa dépasser les feuilles volontairement pour les présenter face à elle. Fabienne l'ignora d'abord. Lucas la fixa alors d'un œil oppressant. Elle leva les yeux au ciel et se retourna brusquement vers lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lucas ?

Il prit un air faussement réfléchi en scrutant son papier. Un air d'examen. Du genre à se prendre au sérieux.

— Qu'est-ce que ceci ? On dirait que ça ne figure pas dans tes notes !

Fabienne prit naïvement le papier et l'examina. « C'est quoi ça ? » interrogea-t-elle. Lucas se redressa tout à coup puis s'affaissa dans son siège, volontairement détendu, comme celui qui prend le dessus dans un débat et traite l'autre avec condescendance.

— L'Arrêt Salduz petite ! Celui précisant que l'équité d'une procédure pénale requiert que le suspect jouisse de la possibilité de se faire assister d'un avocat dès le moment de son placement en garde à vue ou en détention provisoire.

Il ajouta : « la base ».

Fabienne porta un coup d'œil vers cette feuille de papier.

Lucas reprit d'un air amusé :

— Tu ne le trouveras pas. Il ne figure pas dans tes notes.

Elle leva à nouveau les yeux au ciel. Et Lucas de continuer, toujours sur le même ton :

— Mais si tu veux on peut toujours faire un échange de bon procédé. Tu me passes tes notes et moi, je te les complètes.

Carole et moi échangeons un regard suspect. Le prof avait cité l'Arrêt parmi tant d'autres et Lucas était capable de le trouver en moins de cinq minutes et d'en faire un résumé qui nous parut tout à fait clair. Ou ce garçon bluffait ou il était doué.

— Alors ? fit Lucas.

Fabienne acquiesça d'un hochement de la tête, signe qu'elle acceptait son marché.

XXXVI

Les semaines qui suivirent on ne vit plus Lucas au cours. Fabienne lui envoya les notes jusqu'à la moitié du premier quadri, jusqu'à ce qu'elle comprit qu'il était déjà bien renseigné et fourni par quelqu'un d'autre. Cette autre personne, on l'appelait la pastèque. Il avait une grosse tête comme une pastèque. La pastèque collectionnait toutes une série d'infos sur tout. Un vrai puits de science, si l'on peut dire. Et probablement que Lucas et lui s'étaient déjà de nombreuses fois croisés, notamment ce fameux jour à la bibliothèque lorsqu'il était revenu avec l'Arrêt Salduz imprimé. La découverte des informations procurées par la pastèque mis une distance entre Lucas et Fabienne, cette dernière se rendant compte qu'elle avait été dupée. Leur relation d'amitié ne prit pas complètement fin mais fut passablement refroidie. La pastèque m'avait aussi permis de découvrir

certaines autres choses : il avait des connaissances tellement larges sur les sujets de droit en général mais aussi sur les affaires criminelles qu'il me renseigna sur l'histoire de meurtre de Petko. Je l'avais tout d'abord rencontré par hasard en le croisant à la bibliothèque. Il se trouvait pas loin de moi et je l'avais abordé en parlant de Lucas dans un premier temps. La pastèque était quelqu'un de très réservé. Il était très distant de prime abord, visiblement étonné que quelqu'un vienne lui parler. L'approche se fit donc par étapes. Ainsi, j'étais retourné plusieurs fois à la bibliothèque et m'y étais installé régulièrement à la même table que lui, au fond du troisième étage. La pastèque étant de prime abord méfiant, il redoutait qu'on lui parle dans l'unique but d'intercepter ses notes et se méfiait particulièrement des personnes intéressées comme Lucas. Mais dans mon cas, je dois dire que c'était le hasard qui m'avait lié à la pastèque. Nous nous étions donc d'abord mis à discuter de Lucas principalement. La pastèque m'avait raconté que Lucas s'était servi de lui et de ses notes lorsqu'il avait compris que s'était son père qui le logeait. En échange de réductions sur son loyer qu'il avait demandées à son père, Lucas s'était vu concéder la réalisation de ses travaux juridiques par la pastèque ainsi que l'envoi de documents de jurisprudence intéressants. Ensuite, pour les compléter, Lucas les avait intégrées avec les notes de Fabienne, celle qu'elle lui avait passée. Ce n'était pas ce type de relation que j'avais avec la pastèque. Nos échanges étaient animés par une sorte de bienveillance mutuelle. En le connaissant davantage, je me rendis compte à quel point la pastèque était quelqu'un qui avait de l'esprit. De l'humour aussi. Nous nous mîmes à bien nous entendre. Je sus ensuite son nom : Jérôme Bosch.

D'origine allemande, m'avait-il dit. Même si la culture allemande il ne l'avait pas vraiment, m'avait-il ensuite assuré. Il ne parlait pas la langue et avait été naturalisé belge depuis son enfance.

En ce qui concerne l'affaire du meurtre que m'avait évoqué Petko, je ne pourrais plus vous dire exactement comment nous l'avions abordée. Je crois me souvenir que Jérôme m'avait fait une boutade sur l'affaire bien connue du petit Grégory. Cette boutade, si j'en ai oublié la substance, m'avait surprise car semblait porter sur un détail bien spécifique à l'affaire et qui échappait pour toute personne normale se renseignant par le canal usuel, à savoir les journaux, JT ou reportages. Jérôme m'avait donné l'explication mais je ne savais plus de quoi il s'agissait exactement. Il faut dire qu'il était en tout cas extrêmement bien renseigné. Il m'avait ensuite parlé d'autres affaires et me disait qu'il suivait régulièrement des émissions d'enquête criminelles. Ça le passionnait. Ce qui pouvait paraître un peu inquiétant d'ailleurs, si on ne connaissait pas le personnage. Je lui demandai si Jérôme connaissait un peu les affaires plus discrètes : plutôt des faits divers qui portaient sur des accidents de la route et à la frontière entre crime non élucidé et de l'accident, et de manière plus générale lorsque les faits n'étaient pas clairs. Jérôme me répondit avec humilité qu'il ne connaissait pas tout mais qu'il s'y intéressait. Je voulais alors savoir si le titre de journal « comme un voile dans l'obscurité », lui évoquait quelque chose. Il chercha dans sa mémoire en faisant des hochements de la tête dubitatifs et me posa cette question :

— Ça me dit quelque chose, je me souviens de ce titre quelque peu équivoque. Un accident de la route ?

J'étais bluffé des connaissances de Jérôme. Avant que Petko me l'évoque, je n'avais jamais entendu parler de cette affaire.

— Oui, lui répondis-je.

— Il n'y avait pas une histoire de prise d'angle de caméra qui portait à discussion ? Une théorie selon laquelle la silhouette d'un type était visible ? Une silhouette qui sort de la voiture peu après le choc ? Et, si je me souviens bien, je crois que la thèse du rédacteur soutenait l'hypothèse du meurtre.

— C'est tout à fait ça ! Enfin, c'est exactement ce qu'on m'a raconté.

— Pourquoi cette question ? me questionna Jérôme.

— Oh non rien, répliquai-je avec détachement, un ami m'a parlé de cette affaire il n'y a pas si longtemps, il connaissait une personnes de la famille de la victime, mentis-je. Enfin, j'aurais aimé de savoir ce que tu en pensais.

— Je n'en pense rien, me dit-il. D'après moi, il n'est pas complètement impossible de soutenir l'histoire du meurtre mais de ce que j'avais lu, je dois dire que je suis sceptique. Tout dépend de plusieurs éléments : comment le type est sorti du véhicule ? Est-ce que ce type existe vraiment ? A priori je parierai donc plutôt sur un meurtre, comme le disais l'article. Mais je ne sais plus tous les détails de cette histoire...

— Tu pourrais retrouver cet article ?

— Je peux me renseigner.

A cet instant un groupe d'étudiant arriva provoquant un brouhaha intempestif. A peine, étions nous retourné que nous vîmes certains s'asseoir à côté de nous, d'autres prirent des chaises de notre table pour les installer près de la leur plus loin. Jérôme poussa un soupir, une sorte de

long souffle assez audible. Personne ne prit la peine de se retourner. Nous dûmes changer de place. En route, je croisai Fabienne à la sortie du grand escalier. Elle me fit un grand sourire. Son visage était éblouissant.

— Tu montes ? me demanda-t-elle.

Jérôme attendait à côté visiblement mal à l'aise. Il bougeottait comme épris de tics nerveux. Il s'avança soudainement dans l'escalier dans le sens de la descente, se retourna ensuite vers nous de manière hésitante et nerveusement :

— Bon...moi j'y vais. Salut !

Nous n'eûmes pas le temps de nous retourner pour nous en inquiéter qu'il était déjà en bas des marches.

Je suivis Fabienne et nous nous rendîmes au dernier étage. Une grande table avec de la place libre se présentait face à nous. Il n'y avait pas trop d'étudiants aux alentours. Fabienne sortit précautionneusement ses cahiers de ses petits doigts longs et fins. Il y eut comme une odeur de parfum agréable qui accompagna son geste. Avec la même délicatesse qu'elle eut avec ses cahiers, elle déposa en face d'elle ses différents stylos, feutres et bics l'un à la suite de l'autre, en rang dans le sens de la longueur. Lorsqu'à mon tour je sortis les affaires de mon sac, une grande envolée de documents jaillit de ma mallette et se répandit sur le sol. J'eus un air gêné dans sa direction et me penchai pour ramasser les feuilles éparpillées. Il y avait pêle-mêle des notes de cours, des feuilles de brouillon vierges et des liasses de documents en désordre. Le magazine que j'avais acheté à la gare lors du trajet précédent se trouvait également couché, ouvert en deux sur le sol. En le ramassant, je constatai qu'il s'était ouvert sur la fameuse photo en noir et blanc : celle qui m'avait fait penser au meurtre évoqué par Petko et dont

je venais de discuter à l'instant avec la pastèque. Je le refermai en vitesse, m'attablai ensuite d'un air songeur. Fabienne leva ses yeux dans ma direction. Je crus la voir froncer un sourcil. Lorsque je parcourus mes notes, elles me parurent incompréhensibles. Était-ce la présence de Fabienne qui me troublait dans mon étude ? J'avais envie de lever les yeux à chaque fois pour la contempler ; mais au lieu de cela, je calais toujours sur la même phrase. En face d'elle, je devins vite comme psychotique : je l'entendis toussoter faiblement ; je focalisais sur les capuchons de son feutre qui claquaient en s'emboitant sur le marqueur. Même le bruit des pages qu'elle tournait parut assourdissant, dans ce silence monacal. Je devinais des courbes bouger, lentement, face à moi. Mais en réalité, en laissant par moment échapper un œil, elle demeurait immobile, appuyée sur ses deux coudes. Concentrée. Imperturbable, ses mains étaient arrêtées sur son front. Elle était plongée comme dans une intense réflexion. Je rapprochai mes notes face à moi, fronçai légèrement le sourcil comme pour aider à soutenir mon attention. Je lisais et relisais mes notes en espérant retrouver le fil de ma concentration, sans succès. A cet instant, j'avais l'impression d'avoir perdu toute méthode d'étude. Pas de doutes, la présence de Fabienne me rendait analphabète. Alors que je parvins enfin à me reconcentrer, Fabienne me posa une question :

— Que fais-tu ce week-end ?

On était déjà jeudi. Je n'avais pas prévu de rentrer sur Toumsouc ce week-end. J'avais simplement envisagé de rester à Louvain-la-Neuve, me reposer de ma semaine bien remplie en cours et en soirées. Lui dire que je n'allais rien faire était impensable : quelle impression lui ferais-je ? Mais que dire ? Un « euh » dubitatif s'échappa avant

que je ne trouve une connerie à lui raconter. Je la fixai béatement. Rougissant, je poursuivis sur ma lancée d'un ton hésitant :

— Euh.. Quelques petits trucs à gauche à droite...

— Autant dire rien! répondit-elle du tac au tac, avec un air de malice.

Je rougis à nouveau et plongeai ma tête dans les cahiers. Elle reprit avec un grand sourire :

— Nous on va faire un tour au festival Bucolic à Bruxelles.

— Le bu..quoi ?

— Bu-co-lic, répéta-t-elle en hachant ses mots.

— C'est quoi ça ?

— Un petit festival en journée avec quelques activités.

Elle laissa un moment de silence et me dévisagea de ses grands yeux bleus. Avant même que je ne fonde dans son regard, elle reprit :

— Ca te tente ?

Je souris et répondis, après avoir feint un court moment de réflexion:

— Pourquoi pas !

XXXVII

Le Bucolic se tenait sur la place Royale de Bruxelles. Des stands se trouvaient pêle-mêle sur les routes en pavés, à l'entrée et à l'intérieur du parc. Des gens se croisaient, déambulaient, passaient d'un emplacement à l'autre. Il y avait du monde, beaucoup de passage, un public jeune rencontrait un public adulte. Le temps était splendide : on pouvait croire un instant au retour de l'été. Le festival Bucolic promouvait la diversité. Il était l'événement du week-end à Bruxelles au même titre que les soirées à l'Adèle représentaient les semaines

à Louvain-la-Neuve. La ville de Bruxelles différait de Louvain-la-Neuve par son hétérogénéité : ce festival en pleine capitale était d'une diversité singulière.

On déambulait près des bâtiments du dix-huitième siècle qui entouraient le parc ; tous étaient plus somptueux les uns que les autres. Fabienne s'approcha de moi, lorsqu'elle devança le palais royal, elle me prit par le bras :

— Tu me prends en photo ?

— Et moi ? fit sa sœur

Même engouement devant parlement, le musée des beaux-arts et le musée des instruments de musique. Je profitai des photos que je prenais d'elles pour zoomer sur le visage de Fabienne que je trouvais toujours aussi sublime. Sa sœur Sophie avait également les mêmes traits que ceux de son aînée en nettement plus jeune toutefois. Insouciante, elle souriait sans arrêts, se laissait guider par les plaisirs de la musique, par les jeux et les autres attractions qu'offrait le Bucolic. On allait ensuite faire un tour près des différents stands : les échoppes de bijoux, les plaines de jeux, les châteaux gonflables. Et même si nous ne participions pas à certaines de ces activités au vu de notre plus grand âge, c'était un plaisir de voir les enfants s'y amuser, éclater de rire, se lancer du sable ou toutes sortes de défis sous des airs enjoués. Les deux sœurs esquissaient des sourires semblables à l'image de ces bonheurs enfantins qui nous plongent dans l'innocence. Et les reflets d'un soleil brillant venaient éclairer leurs visages joyeux. Un bon nombre de festivaliers se pavanaient aux abords du parc, d'autres étaient assis ou couchés sur le gazon ou les pavés. Le festival Bucolic, malgré sa grandeur et sa diversité, avait ainsi les apparences d'une grande fête de famille.

— Où va-t-on ? lança Fabienne à sa sœur alors que la tension baissa quelque peu.

— Allons encore faire un tour dans l'allée du parc ! répondit Sophie avec légèreté.

Je les suivis. On s'arrêtait aux différents stands, on goûtait des produits locaux, on respirait des nouveaux parfums. Les couleurs de l'émerveillement se lisaient dans les regards des parents et des enfants. Je pris un chapeau, le mis sur la tête de Fabienne. On entendit la musique tonner au milieu du parc qui couvrait les rires et les cris des enfants. Un homme sortit un harmonica :

— Oh ! tu as vu cet instrument-là ? demanda Sophie.

Un autre une cithare :

— Et celui-là ? ajouta-t-elle encore.

L'allée du parc, sans les arbres pouvait faire penser à la rue de Daredelle, si merveilleuse par ses couleurs, par sa beauté, par le monde qui s'y pavanait dans la joie et le bonheur. Les bâtiments du dix-huitième siècle qui entouraient le parc étaient sublimes, grandioses, à l'image de l'Histoire et de son époque.

Une fois qu'on avait fait le tour de la place, on descendait ensuite vers le Mont des Arts, vers la gare centrale et la grand place. Il y avait pas mal d'échoppes. Les sœurs essayaient les vêtements, passaient de l'une à l'autre. Pas loin de la rue neuve, j'y croisai même deux personnes de mon cours, par le plus grand des hasards. Fabienne et sa sœur sortirent d'un magasin pratiquement au même moment. Elles aperçurent une autre grand magasin de vêtement. Fabienne me fit un signe de la main :

— Attend, on en a pour une minute !

Les achats se poursuivirent, les fringues s'entassèrent. Les deux filles étaient bientôt couvertes de sacs de

vêtements en tout genre. Lucas passa également vers la mi après-midi ; on alla boire un verre en terrasse aux Halles de Saint-Géry tandis que les filles poursuivirent leur shopping. Elles nous rejoignirent ensuite et on se dirigea vers le sablon où l'on gôta du chocolat. Il était tendre, onctueux, me faisait penser à celui de la boutique Rémy. Je compris pourquoi le chocolat belge avait une telle renommée. Et puis nous retournâmes vers le Bucolic. Alors que nous remontâmes vers le parc royal, Fabienne effleura ma main. C'était comme si la douceur d'une plume s'y déposa. Les pensées les plus joyeuses me vinrent à l'esprit. Durant ces escapades, Lucas parlait moins que d'habitude : il se contentait de sourire et semblait profiter de ce moment agréable et joyeux.

Un peu avant la fin de la journée, Lucas se rendit vers la gare centrale pour reprendre son train. Nous le raccompagnâmes jusqu'au quai et patientâmes de longues minutes dès lors qu'un accident avait eu lieu sur la ligne qui devait renvoyer Lucas en direction d'Ottignies. Durant cette attente, je sentis le regard de Fabienne pointer vers moi. Je ne sus comment l'interpréter. Dès que le train entra en gare, elle fit un rapide au revoir à Lucas et se dirigea en direction du grand hall en trotinant. Leur différend semblait avoir ébranlé leur relation, écourté certaines convenances. Elles étaient devenues automatiques et sans véritable profondeur. A la sortie de la gare, Fabienne et sa sœur m'entraînèrent dans la grande rue qui menait vers le festival. Sophie ralentit le pas et se mit en retrait pour contempler les vitrines. Je me rapprochai de Fabienne en la dévisageant. Sous certains aspects, elle avait des airs de Suzanne en plus attachant. Elle me prit la main par surprise. Je me laissai faire dans un premier temps. Et puis elle retira sa main. Elle se

retourna tout aussitôt en direction de sa sœur qui avait sa tête rivée sur la vitrine. Ensuite, elle me fit un sourire. Elle me pinça par la taille. Je me laissai à nouveau faire ne sachant comment réagir. Je me rapprochai. Elle se recula. Je fis également un pas de recul, mal à l'aise. Elle me pinça à nouveau et puis se mit à sourire. Je fis de même mais, au moment de la toucher, elle courut sur la route en gravier vers le palais royal. Je la suivis de près sur ce même chemin en gravier, sur les parterres fleuris et les routes perpendiculaires en macadam. Elle pénétra dans le parc en courant, se cacha derrière un arbre. Elle fit apparaître une partie de son visage, l'autre étant dissimulée derrière le tronc de l'arbre. Un soleil crépusculaire vint se projeter sur son œil. Le teint de son visage apparut plus mystérieux que toutes les fois où je l'avais contemplée à la bibliothèque. Je fonçai vers l'arbre. Elle prit la fuite en direction des parterres fleuris, de la pelouse entretenue et dans les allées, entre les arbres. Je glissai sur les graviers, failli tomber. Fabienne se retourna. Elle se mit à rire. Elle en profita pour s'avancer vers moi, me titiller une nouvelle fois, par une nouvelle pincette dans le ventre, dans les poignées d'amour, dans le haut du dos. Je me relevai, tentai de la rattraper à nouveau, par jeu mais aussi par fierté. Lorsque j'arrivai au niveau de la grille, je manquai d'entrer en collision avec sa sœur Sophie. Elle m'arrêta :

— A quoi vous jouez ?

Je rougis, ne sachant que répondre face à cette apostrophe.

Fabienne fit une dernière remarque, tel une chipie adolescente :

— C'est lui qui a commencé !

Et elle se mit à rire.

Le soleil se mit à tomber très bas. Il avait une couleur orangée, descendait au niveau des toits pour virer au cramoisi. Je n'avais que rarement connu une si belle journée. Bruxelles par jour de beau temps pouvait être magique.

Le festival s'acheva tout doucement en cette fin de journée. La place se vida. Des groupes de personnes rangèrent les barrières qui entouraient le parc, les tonnelles et des nuages se mirent peu à peu à percer ce ciel romantique. Du rouge cramoisi, il vira au bleu foncé puis au gris. Un vent frais fit voltiger des feuilles et chahuter les arbres.

Nous traversâmes la place silencieuse. Je accompagnai Sophie et Fabienne vers leur colocation qui se trouvait à la rue des Tongres. Nous traversâmes un autre parc, plus grand et plus beau, celui du cinquantenaire, marchâmes sous les arches, longeâmes les fontaines avant de rejoindre la fameuse rue des Tongres, une rue en pente avec de nombreux commerces.

Arrivés sur le perron de leur immeuble, Fabienne et Sophie me firent un au-revoir chaleureux. Sophie monta directement dans sa chambre et Fabienne resta un court instant en haut des marches. Nos regards s'échangèrent. Il y eut un moment de silence qui sembla durer une éternité. Elle passa une main dans ses cheveux, me fit un sourire et me dit enfin :

— Très chouette après-midi !

Et avant de fermer la porte, me dit encore un :

— Merci.

Ce fut le dernier éclat de la journée.

XXXVIII

Je ne rejoignis pas la gare centrale comme l'avait fait Lucas mais me dirigeai vers l'Est de Bruxelles. Dans cette direction, un omnibus me permettrait de rejoindre directement Louvain-la-neuve sans correspondance et dans des délais beaucoup plus courts. D'autre part, j'étais curieux de voir à quoi ressemblait le quartier de mon enfance où vivait ma tante Marie. A peine arrivai-je dans la commune de Woluwé-saint-Lambert que je fus pris d'une forte appréhension. C'était un sentiment étrange et partagé, celui de souvenirs ambivalents, d'images floues qui me revenaient à l'esprit. Lorsque j'empruntai la rue qui me menait vers la grande avenue dans laquelle avait vécu ma tante, rien ne semblait avoir changé. Les images du décor étaient les seules qui s'étaient figées à mon esprit, gravées en ma mémoire comme une esquisse idyllique et sombre à la fois d'un beau quartier par temps nuageux. Le ciel se couvrit de plus en plus, devint gris et vira bientôt au noir. La pluie menaça de s'abattre et les masses nuageuses qui encombraient le ciel purent à tout moment faire surgir la foudre. Je m'engageai ainsi dans l'avenue des cerisiers qui était autrefois le bastion de mon enfance. Comme l'indique son nom, elle était composée de cerisiers du Japon dressés de part et d'autres de la route en macadam. Les arbres étaient ainsi méticuleusement espacés et, pris dans leur ensemble, formaient un endroit apaisant, rafraichissant et qui dénotait du centre de Bruxelles. Si je n'étais pas avisé de l'endroit où je me trouvais, j'aurais pu très bien imaginer un instant me situer en campagne. J'aperçus au loin les premières maisons en enfilade. Elles étaient pour la plupart de très bon goût : dans cette

commune résidentielle de Bruxelles, les maisons n'étaient pas très hautes, biens proportionnées et l'entretien des façades n'avait pas l'aspect négligé des autres immeubles de quartiers. J'aperçus au loin la maison de ma tante qui se trouvait un peu en retrait par rapport à la chaussée. Elle se confondait dans le lierre qui camouflait une façade vétuste. La maison dénotait ainsi de ses voisines à la devanture fraîche et avenante. A la contempler, un passant ne se serait pas arrêté si on ne lui avait pas retenu le pas. Je pus même affirmer qu'à m'y trouver trop près, j'éprouvai une certaine angoisse. Je m'arrêtai un long moment face à la porte : la maison de ma tante m'intrigua tout à coup. Je fus pris par le sentiment ambivalent de vouloir y franchir son seuil et de la fuir au plus vite. Mais à la suite d'une impression confuse, je me rétractai. Mon esprit lança alors des messages troubles comme si des souvenirs tentaient de refaire surface. Je fis un pas en arrière et me dis « et si ma tante y vivait toujours ? »

Je me rendis compte que j'étais incapable de répondre à cette question. Mon esprit s'était arrêté sur l'image de cette personne que je n'avais plus en mémoire. En faisant une brève rétrospection sur mon passé, je ne compris soudain plus pourquoi mes parents avaient déménagés à Toumsouc ni pourquoi j'avais vécu une brève partie de mon adolescence auprès de ma tante. Ces pensées étaient probablement des images refoulées, des idées abstraites qui s'étaient brouillées avec le temps.

Un bruit de moteur vint rompre ce grand désenchantement et ne manqua pas de me surprendre. Je me retournai et vit un bus qui traversa l'avenue des cerisiers. Il s'arrêta un peu plus loin à un carrefour en face d'une pharmacie. C'était le bus 80, celui qui me permettrait de rejoindre la navette sans devoir marcher.

Je contemplai la façade de la maison de ma tante une dernière fois et ne sus que faire. Qu'avais-je à m'éterniser ici ? Mon doigt s'approcha de la sonnette. Les bruits de moteur vrombissant derrière moi se firent plus fort. Le bus m'attendait, en retrait derrière moi, les portes grandes ouvertes. Son clignoteur battait la mesure de mon rythme cardiaque. Une odeur de brûlé ou de chocolat chaud me retint une dernière fois près de la porte. Le bruit d'une porte se referma et le bus se tint prêt à s'engager sur la chaussée. Le deuxième volet de la porte allait se refermer. Je n'avais plus qu'une dernière chance pour l'attraper.

Je me retournai et grimpai in extremis dans le bus.

XXXIX

Arrivé à Louvain-la-Neuve, je pénétrai dans les premières ruelles toutes désertes et qui me menaient vers mon immeuble. L'ensemble de la ville m'apparut vide et terne. Ainsi, les jours de week-ends, Louvain-la-Neuve avait un aspect différent des jours de semaine. Les étudiants partis, les esprits s'en allaient avec les masses plongeant Louvain-la-Neuve dans un grand vide abyssal. C'est sous ce regard presque étranger que la ville me parut plus insipide que d'habitude. La pluie qui s'abattait sur les façades renvoyait des images tristes et sombres. Je rejoignis mon logement en passant au travers des gouttes. A l'étage, je me dirigeai vers la terrasse et m'y installai un long moment. Du haut de mon balcon, j'avais une vue imprenable sur les bâtiments modernes de cette ville sans vie. Chaque immeuble me parut identique et les lumières des réverbères qui éclairèrent les murs réfléchissaient sur les façades projetant une couleur jaunâtre. Il se format dans mon esprit une sorte de tourbillon mélancolique où

venaient se rencontrer différentes sensations. C'était comme une longue et forte tranquillité qui renvoyait à des aspects apaisants. Une fois plongé dans l'obscurité, je me rendis à ma chambre et ressassai les derniers souvenirs de la journée. Et lorsque, gagné par la fatigue je m'endormis, il y eut à nouveau ce rêve.

Le rêve différait un peu des rêves que j'avais eu à Toumsouc. Tout d'abord, parce que la situation rêvée s'était cette fois produite en l'absence de Petko. En effet, les précédentes fois, le rêve était apparu après pratiquement chacune de nos rencontres. Ici, ce fut différent. Petko n'était pas là. Ensuite, je n'étais pas à Toumsouc comme j'aurais pu le croire mais à Louvain-la-Neuve, dans ma résidence étudiant. J'avais le curieux sentiment de ne pas me trouver à ma place. Je me demandai même, dans un premier temps, ce que je faisais là. Les images du rêve en lui-même ne changèrent pas. La vision apparut comme à chaque fois : le visage de cette fille d'une beauté ravissante, ses yeux noirs qui s'approchaient de moi. Et puis l'apparition du voile. La fille appelait à l'aide comme si elle lançait des signes de détresse qui me semblaient être personnellement adressés. Par la suite, le rêve devint plus étrange. La maison de ma tante apparut de manière incohérente et se mit à parler. Elle cria au loin comme pour me retenir. Elle trembla, les volets se mirent à claquer. Affolé, je pris la fuite et courus dans la direction opposée. La maison se mit à crier plus fort. Elle se déracina ensuite de son socle, se sépara de ses voisines puis fit un grand bond en avant. Je me vis courir affolé dans l'avenue des Cerisiers en direction de l'arrêt de tram. La rue se resserra, devint de plus en plus étroite et j'eus l'impression qu'il ne se forma plus qu'un maigre tunnel sombre et noir face à moi. Ma

vision devint floue. Et, lorsque je tournai la tête, je vis cette maison qui se rapprochait, qui emportait tout sur son passage et qui fonçait sur moi. Elle était de plus en plus imposante, grossissante et effrayante. Mais plus je courais et avançais vers le néant, vers cette rue qui se rétrécissait davantage, plus la maison grandissait. Lorsque le tunnel parut ne plus proposer d'ouverture, je trébuchai. Je me retournai alors désespérément vers l'inévitable. Et dans un moment de panique, je vis la maison tomber sur moi, s'effondrer sur moi. Alors que je vis surgir sur moi un grand fracas, je me réveillai.

XL

Alors que nous étions en plein mois d'automne, les feuilles inondèrent bientôt les ruelles, les parcs et les gouttières. La fac de droit qui se trouvait au pied du lac et des arbres changea entièrement d'aspect sous le tapis de feuilles qui recouvrait sa place et ses rues. Le vent soufflait également de plus en plus fort, s'engouffrait dans les couloirs, frappait contre les vitres des bâtiments et des grands arbres. Ces mouvements de tempête rarement décelables et audibles dans Louvain-la-Neuve marquaient ainsi la transition d'une période de forte activité à celle de l'étude silencieuse. La vie à Louvain-la-Neuve devint ainsi plus monotone qu'en début d'année. Une routine s'installa si bien que je consacrai à présent toute mon attention sur la révision de mes cours. Je me rendis ainsi tous les jours dans les auditoriums et à la bibliothèque pour finaliser mes travaux et avancer dans les différentes matières.

Le premier lundi de novembre, alors que je marchai vers la bibliothèque, mon téléphone sonna à

plusieurs reprises. C'était ma mère. Elle me suggéra de rentrer à Toumsouc à l'occasion de son anniversaire. Elle avait en effet préparé une petite fête et voulait voir des gens. Compte tenu de la situation, je lui demandai néanmoins au passage des nouvelles de mon père : je voulais savoir s'il était toujours à l'hôpital et si on avait pu voir des signes d'évolution. A ce propos, elle me répondit d'un ton grave :

— Je suis inquiète.

— En sais-tu plus ? lui demandai-je d'un ton hésitant.

— Selon les médecins, son état semblerait se stabiliser et ils espèreraient pouvoir obtenir des évolutions dans les prochaines semaines, si pas dans les prochains mois.

Il y eut ensuite un silence. Je l'entendis, derrière le cornet, réprimer un sanglot.

— Ca va s'arranger, dis-je d'un ton plus rassurant.

Au fond de moi, j'espérais de tout cœur qu'il puisse guérir, même si rien ne permettait de le supposer, à ce stade.

Mais je gardais espoir.

Le soir, je me rendis à la bibliothèque pour réviser. Une fois plongé dans mes cours, j'observais, au travers de la grande vitre, le ciel gris d'un regard distrait. Une lumière tamisée descendait sur l'obscurité provenant de la ville et de ses bâtiments placés en enfilades. L'architecture si caractéristique de Louvain-la-Neuve me parut encore plus énigmatique lorsque que je la supervisais de haut et sous cet angle. Mon regard se dirigea ensuite vers les différents étages sous forme de paliers à l'intérieur de la bibliothèque. J'y vis de jolies étudiantes qui déambulaient d'une étagère à l'autre. Pour quelques minutes à peine de distraction et de rêverie, il m'en fallut le double pour replonger dans mes cours. Voir

passer ces étudiantes me remémorait nos après-midis d'étude avec Fabienne ; un moment qui aurait été inlassablement agréable s'il n'était pas interrompu par une réalité chatoyante bien qu'inatteignable. Suite à ces brèves considérations philosophiques, je me levai, descendis l'escalier en cruciforme en vue de me procurer des livres. Arrivé à la dernière marche, une voix provenant de derrière une étagère vint me surprendre :

— Te voilà toi !

Je me retournai et aperçus l'amie de Fabienne :

— Carole !

— Sorry si j'ai pu te faire peur, s'excusa-t-elle. Mais ça fait tellement drôle de revoir des gens...

— Je ne te le fais pas dire...

Il y eut un petit moment de silence.

— Tu as fini le travail de méthodo ? lui demandai-je.

— Presque... et toi ?

— Pas encore... mais j'y travaille... dur !

— Tu bosses de quel côté ? demanda-t-elle après un petit blanc, témoignant un léger malaise dans son comportement.

Je lui indiquai l'étage du dessus.

— Il y a de la place pour moi ?

— Bien sûr !

Carole monta à l'étage et s'installa à côté de moi dans une salle de discussion en forme de bulle. Elle déposa son long manteau sur une chaise d'abord, sa farde et ses syllabus sur la table ensuite. Elle regarda en direction de mon bureau encombré :

— Sacré bordel chez toi !

— C'est une question de point de vue, lui répondis-je avec astuce. Il faut pouvoir mettre les choses en

perspectives...Ca me permet d'être dans un bon état d'esprit et d'être plus...disons... créatif !

— Et ça c'est quoi ?

Elle pointait le magazine sur les meurtres que j'avais acheté dans le train. Il était ouvert sur mon bureau. Quelqu'un l'avait sorti ou était-ce moi qui l'avais laissé sur le bureau ?

Je ne m'en rappelais plus.

— Oh rien, feintai-je, des exemples pour le cour de droit pénal...

Je lus un certain scepticisme sur son visage.

— D'accord, finit-elle par dire, tu me les passeras ?

— Euh...oui, peut-être. Quand je l'aurais fini...

Il ne fallait surtout pas qu'elle me revienne là-dessus : je n'avais pas trop envie que mes recherches et mes enquêtes sur les affaires se devinent. Je voulais également garder mes problèmes familiaux pour moi.

Le téléphone de Carole se mit à sonner ; un bip qui retentit une fois puis de plus en plus fort dans son sac. Un peu embarrassée, elle fit un pas de recul et sortit son portable :

— Mince ! fit-elle tout à coup d'un air paniqué, j'avais complètement zappé !

— Quoi donc ?

— Mon T.D. de droit civil... flûte flûte flûte et re-flûte.

Elle alla chercher ses affaires qu'elle avait déposées dans la bulle, puis sortit en hâte.

— Désolé, Julien, il faut que je file. On se dit quoi.

Je rentrai dans ladite salle en forme de bulle, m'attablai à mon bureau, pris le magazine et le refermai. Au moment où je le déposai dans mon sac sur le sol, je sentis une main sur mon épaule.

Je me retournai.

C'était Jérôme, alias la pastèque.

Il sortit une feuille imprimée de son cartable et me la tendit :

— C'est ça que tu cherchais ?

Mon regard se dirigea ensuite vers la feuille qu'il déposa sur la table. Il s'agissait d'une copie d'un article de journal.

La découverte du titre ne manqua pas de me surprendre. Il y était écrit :

« Comme un voile dans l'obscurité ».

Je fis ensuite un mouvement de la tête vers la pastèque.

Il esquissa un sourire contemplatif.

XLI

Dans le train à destination de Toumsouc, je relisais l'article que m'avait donné la pastèque pour la troisième fois. Il ne contenait finalement que peu d'informations. Il y avait certes le titre qui était celui que m'avait évoqué Petko mais le contenu demeurerait flou : difficilement déchiffrable et de qualité médiocre. La pastèque m'avait assuré qu'il était retombé sur cet article par hasard en fouillant ses affaires mais qu'étonnamment, il n'y trouva pas trace dans les archives de la bibliothèque de l'université, ni même encore sur le net. Autre élément qui avait ici son importance est que l'article qui était à présent à ma disposition était incomplet. Le dernier paragraphe suggérait une suite mais il semblait y manquer une deuxième partie. L'article paraissait avoir été découpé vers le bas.

Je m'étais étonné que la pastèque ait fait cette recherche pour moi. En plus d'être quelqu'un de curieux,

il était fidèle et respectait ses engagements. Cela me confortait dans l'idée que, s'il était difficile à aborder, la pastèque pouvait fournir en information pour autant qu'il ait acquis la confiance de son interlocuteur. Plus je relisais l'article et plus certains éléments me parurent étranges. Parmi ces éléments, il y avait le fait qu'on ne trouvait nulle part dans l'article un nom de la victime. L'article n'était pas non plus daté. Enfin, le nom de l'auteur n'y était pas repris. Probablement qu'une partie de ces informations se trouvaient à la deuxième page manquante. L'autre élément qui m'interpella était plutôt par rapport à ce que m'avait dit la pastèque. En effet, l'article n'évoquait pas la possibilité de l'accident mais évoquait clairement le cas du crime.

Il me revenait pourtant de notre discussion que la pastèque n'excluait pas complètement l'accident même s'il privilégiait celle du crime. L'article de journal, a contrario, semblait plus explicite et n'entrevoyait pas d'autre possibilité. Cela rejoignait bien ce que m'avait dit Petko : la police avait conclu à un accident, mais la presse évoquait bien le meurtre sans envisager d'autres alternatives. Il fallait en juger, de l'humble avis de la pastèque, qu'on pouvait néanmoins se référer à une position intermédiaire. Cette question m'occupa l'esprit durant tout le trajet. Au-delà de ça, Je n'avais qu'une envie, c'était de contacter Petko sur le champ et lui demander de me fournir des explications.

C'est à partir de cet instant que l'hypothèse d'un regroupement de malfaiteurs se forma peu à peu dans mon esprit. Est-ce que Petko faisait partie d'une mafia ou d'un gang? Je tâchai de retracer brièvement l'historique de cette histoire dans ma tête. Je trouvai tout ça quand même étrange : un article de journal qui disparaissait, que

l'on ne retrouve plus que par bribes mais sans aucune trace sur le net ou dans les archives. Qui pouvait faire ça si ce n'était une organisation secrète capable de faire pression sur la police ? Ou bien étaient-ce les prérogatives d'un réseau puissant ayant pour objectif de détruire ces informations et, au besoin, de recourir à la force pour faire taire certains individus gênants ? Je ne sus véritablement si ces pensées étaient exactes ou non ; je me demandai également s'il n'était pas encore temps que je renonce à m'immiscer pleinement dans cette affaire. Car qui pouvait m'assurer que ce n'était pas Petko qui tirait toutes les ficelles d'une grande machination ? Il se pouvait également qu'il n'en soit qu'un pantin ou un simple individu agissant sous la contrainte. Depuis que je l'avais rencontré, il y avait eu l'accident de mon père, l'état de dépression de ma mère ou encore les manigances de John, mon meilleur ami. Quand tout cela allait-il donc s'arrêter ?

La sonnerie de mon téléphone retentit. Le numéro qui apparut sur l'écran m'était inconnu. Je décrochai, entendis des frémissements et des coupures dans un premier temps. Dans le train, les ondes captaient mal. La personne qui se tenait au bout du fil était à peu près inaudible : les bruits de la rame de train venaient comme percuter chaque tonalité formant une cacophonie sur l'ensemble de la conversation. Je n'entendis pas son nom, dû demander à plusieurs reprises de répéter. Une fois que le réseau se stabilisa, je pus entendre, plus distinctement :

— Alexander. C'est le Docteur Alexander au bout du fil.

— Qui êtes-vous ?

Un nouveau son venant de très loin se fit entendre. En me concentrant, je compris que c'était sa voix. Il répéta

plusieurs fois « Docteur Alexander », « Docteur Alexander » ! La voix se fit un peu plus audible cette fois et j'entendis très clairement :

— Je suis le médecin qui vous a reçu le lendemain de votre malaise suite à la soirée des cercles.

Je ne m'étais pas arrêté sur son nom et compris que c'était un nom allemand. Comme le docteur Fischer. Que me voulait-il, celui-ci ?

— Oui je me rappelle, répondis-je froidement. Qu'attendez-vous de moi ? Je suis guéri et tout va bien !

A cette réponse que je reconnaissais comme étant quelque peu agressive, il répondit d'un ton curieusement poli et courtois. Cette fois je l'entendis distinctement :

— Je sais bien, Monsieur Pire, me dit-il, excusez-moi de vous déranger. J'aimerais vous poser quelques questions. C'est dans le cadre d'une analyse, précisa-t-il.

Curieux.

— Je peux éventuellement vous rencontrer mi-novembre, poursuivit-il. Cela vous convient ? Quelle date vous arrange le mieux ?

— Je vous entends très mal.

Il répéta la question.

— Mi-novembre, ça m'arrange... je vous tiendrai au courant.

Vu que la communication devenait compliquée, je sentis une volonté du docteur, tout comme la mienne de vouloir abréger l'appel.

— Écoutez, me dit-il. Passez vers la mi-novembre dans mon cabinet. Je suis disponible tous les jours. Je vous renvoie l'adresse par texto. Merci !

Le docteur raccrocha.

Que pouvait-il me révéler sur mon état de santé ?

XLII

Toumsouc avait des airs de fête. Je dois dire que je n'étais pas étonné que la maison fut aussi radieuse. Elle était à l'image de ma mère en ce jour. En parlant d'elle, elle était resplendissante, paraissait heureuse ; comme si les tracas par rapport à l'accident de mon père s'étaient brusquement envolés. On avait fait choix de tout oublier lors de cet événement dressé en son honneur. Ainsi, on ne parla pas du coma, ni des chamboulements et des phénomènes étranges qui s'étaient abattus sur Toumsouc. En cela, je visais particulièrement le projet de la rue de Daredelle et la restructuration qui allait avoir lieu dans la société où travaillait mon père. En effet, cette société qui faisait vivre tant d'emplois à Toumsouc était capitale pour la région. Évoquer des problèmes de restructuration aurait été un drame de plus dont on se serait bien passé en ce jour de fête.

Ainsi, les conversations prirent une tournure très positive. Les invités semblaient consentir à ne pas altérer l'ambiance par des nouvelles fâcheuses. On évoqua ainsi les mérites de chacun par toute une série d'attention. Ainsi, il fut relaté que Rolande l'épicière était altruiste d'avoir été aider son voisin devenu veuf pour la livraison de nourriture. Patrick le fermier était courageux de se lever à cinq heures du matin pour aller traire ses bêtes ou labourer son champ. Nicole la fleuriste, la boute en train, mettait des couleurs et de l'amour dans la vie des gens. On la glorifia pour sa fidélité au travail et ses engagements à nous fournir les plus beaux bouquets. Nicole fut d'ailleurs la première à commenter le jardin de notre

maison. Ainsi, elle le trouvait parfaitement entretenu et donnait quelques conseils d'aménagements pour le parterre de fleurs, ce qui ravit notamment ma mère. Les professeurs firent un petit discours très sympathique la remerciant pour sa présence et son implication dans la gestion de l'école. Les invités furent de manière générale très attentionnés et compatissants envers elle.

De nombreux cadeaux et autres marques d'attention lui étaient également envoyés. Ainsi, on lui fit parvenir des fleurs, des bouquets, des pralines de la chocolaterie Rémy, des épices et des parfums. Les professeurs s'étaient regroupés pour financer une cagnotte (à laquelle j'avais également participé) pour un bon de réaménagement de son intérieur. Ma mère avait également invité John. Sa présence m'étonna. Lorsque je le vis, je marquai un temps d'arrêt, fis un regard circulaire dans le jardin. Si je devais avoir une discussion avec lui je préférerais ne pas évoquer immédiatement les questions ayant attiré à l'enquête et à Petko devant les invités. Je fis choix d'embrayer directement sur une nouvelle joyeuse : sa nouvelle relation avec Suzanne. Cela me permit, par ailleurs, de lui témoigner une marque d'attention pour lui.

— Encore félicitations ! lui lançai-je lorsqu'il se présenta face à moi.

— Pourquoi donc ?

— Suzanne et toi !

— Ah ça ! Héhé, merci, me dit-il en rougissant légèrement...mais on en avait déjà discuté non ?

— Oui, répondis-je, on en a discuté au téléphone mais je préférerais te le dire de visu...et sincèrement cette fois.

Je marquai un temps d'arrêt, repris ensuite d'un air moins enjoué :

— D'ailleurs désolé pour la dernière fois au téléphone, j'étais un peu à cran et pressé, je ne me suis sans doute pas montré très agréable...

— Oh... renchérit-il, pas de ça entre amis! C'est tout oublié ! Mais, honnêtement, merci pour tes marques d'attention, répondit-il avec délicatesse.

— Tiens...d'ailleurs, dis-je, maintenant que j'y repense, concernant les lettres, tu lui as finalement révélé ? Et si oui comment a-t-elle réagi ?

Le temps parut tout à coup s'arrêter, John s'immobilisa. Il eut un air surpris et rebondit avec énergie :

— Oui, c'est juste cette histoire ! Il fallait que je t'en parle ! Écoute, c'est justement comme ça que j'ai abordé Suzanne : j'ai joué franc jeu en lui parlant des lettres écrites en ton nom, lui ai dit que c'était moi...enfin...nous qui les avons écrites, puisqu'il y avait aussi Eric et Pierre dans le coup. Je te dis pas, au début elle était assez remontée...Alors je lui ai payé un verre à la soirée et tout a fini par s'arranger. On a beaucoup bu, je lui ai encore payé plusieurs verres par la suite et on a parlé de choses et d'autres : de toi entre autres, des affaires de Toumsouc etc. Et puis on a fini par s'enrouler... un vrai truc de dingue !

En moi-même j'étais content pour lui et cette situation me satisfait particulièrement. Coup double en ma faveur, de la part de John : d'une part, j'étais définitivement libéré de Suzanne et d'autre part, elle ne pouvait plus rien me reprocher pour les lettres.

— Mais par contre tu sais pas toute l'histoire, poursuit John, on n'était pas les seuls à lui envoyer les lettres. Nous, on a envoyé les premières mais pas les plus thrash... Parce qu'après, les histoires ont continué. Suzanne a reçu

d'autres lettres et des dégueulasses. Et les autres, tu sais qui les as envoyées ?

Je jetai les yeux au ciel, fit semblant de réfléchir.

— J'en ai aucune idée...

— Lucien ! C'est Lucien qui lui écrivait. Le petit gars qui faisait la une des journaux pour tous les délits dans Toumsouc ! C'est cet enfoiré de Lucien qui lui écrivait, tu te rends compte ? Un sale petit pervers d'enfoiré. D'ailleurs, si je le retrouve je le...

— Calme...calme...tu ne vas rien faire, répondis-je. Et puis d'après ce que j'ai lu il est toujours en cavale... Tout finit donc bien pour toi.

Tout finissait visiblement bien pour John mais j'avais malgré tout encore des questions à lui poser, notamment à propos de notre appel de la dernière fois à la bibliothèque mais aussi par rapport aux révélations du jeu auquel il jouait avec Petko et avec mon père. Je fis un nouveau regard circulaire vers les invités. Ce n'était pas encore le moment d'aborder le sujet. Je comptais bien l'intercepter plus tard, lorsque la soirée viendrait à prendre fin. John me tendit enfin le jeu « Call ops » :

— Tiens en fait, j'allais oublier, merci !

— Finalement, ce n'est pas que ma mère qui reçoit des cadeaux ! lui dis-je avec un sourire.

John me le rendit.

Plus tard, dans l'après-midi, le soleil se mit à tomber. Et, quand il fit noir, les invités s'en allèrent au compte-goutte. Ma mère s'affala sur le canapé quand ils furent pratiquement tous partis. Il ne restait plus que John qui se trouvait au jardin et Nicole la fleuriste qui examinait les parterres de fleurs. Ma mère, qui commençait à avoir la migraine, me suggéra de lui donner un verre d'eau avec une aspirine. Chaque fois qu'elle devait organiser quelque

chose chez elle c'était la même histoire : ça terminait en fatigue et maux de tête. Mais ce qui importait était que les invités soient comblés et qu'elle se sente mieux.

— Je suis allé voir ton père, me dit-elle avec une certaine retenue dans sa voix.

— Et ?

— Difficile à dire. Son état stagne mais je n'ai pas l'impression qu'il y ait une véritable amélioration. Je ne suis pas très optimiste...

Je lui caressai le bras, par signe de compassion.

— Mais je sais que le docteur Fischer est quelqu'un de bien, reprit-elle avec plus d'enthousiasme. J'ai confiance en lui. J'ose toujours espérer un miracle...

Je n'avais aucun doute sur le fait que ma mère aimait encore mon père. Prenait-elle véritablement conscience qu'ils étaient séparés ? Il était probable que mon père ne revienne plus jamais à la maison, quand bien même il serait guéri. Je m'abstins pourtant de lui faire part de cette éventualité.

Alors que le reste des invités s'en allèrent progressivement, je m'en allai reconduire John à la porte. Il était, comme de coutume, le dernier.

— Merci, me dit-il en me tapant dans la main. Top cette petite sauterie pour l'annif de ta mère !

Une voiture décéléra à l'entrée de la rue et se porta sur le bas-côté du trottoir. Une fois à l'arrêt, elle fit des appels de phare dans notre direction. Je crus même entendre un coup de klaxon. John se retourna. Quant à moi, je plissai les yeux en direction des faisceaux lumineux. Voyant mon air interpellé, John pivota vers moi :

— Ah ça ! lança-t-il comme s'il devinait ma stupéfaction, eh bien voilà les parents de Suzanne !

— Tu as plus d'un pied dans la belle-famille, dirait-on !
lançai-je, pince sans rire.

— Et encore, ce n'est pas comme s'ils venaient dans l'unique but de me rechercher...

— Quoi, tu as quelque chose d'autre à m'annoncer ?

— Devine !

— J'en sais rien, dis-je en haussant les épaules. Des fiançailles ? Un mariage ? Ca me paraît assez précoce...

— Soit sérieux, je te parle de vacances !

— Où ça ?

— A la réunion, mon pote !

— T'es sérieux ?

— Eh ouais mec ! L'avion part dans deux heures et on va se caler à l'île de la réunion avec elle et ses parents. Laisse-moi te dire qu'on va se faire plaiz' !

La voiture fit des nouveaux appels de phares et deux coups de klaxon. John se retourna dans la direction des phares, prêt à partir. Je le retins par l'épaule :

— John ! Attends !

Il se retourna, l'air quelque peu contrarié :

— Quoi donc ?

— Avant que tu ne repartes, je voulais te reparler de...enfin ce que tu m'as dit la dernière fois au téléphone à propos de mon père. Que t'a-t-il dit d'autre ?

— Hein ? de quoi tu parles ?

— Si tu m'as dit que c'était mon père qui t'avait fait des révélations. Mais il t'a dit quoi d'autre ? De quoi avez-vous parlé ?

Le regard de John paraissait incrédule ; il semblait visiblement ne pas comprendre. On entendit un cri provenant de la voiture, c'était la voix de Suzanne :

— John ! tu te ramènes ?

— J'arrive ! renchérit-il.

— L'avion... Il va pas attendre ! s'écria-t-elle à nouveau.

— Alors ? demandai-je, la main encore accrochée à son épaule. C'était bien lui qui t'a révélé la séparation et la restructuration ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles...

Il prit ma main et la retira délicatement de son épaule. Je le dévisageai sans rien dire.

Le moteur vrombit de plus belle. John se retourna une dernière fois dans ma direction :

— Bon, je file ! lança-t-il.

Il courut en direction de la voiture qui démarra en trombe et disparut. Je restai coi sur le perron, immobile, la clenche dans la main droite. Avais-je rêvé ? Ou John ne savait plus ce qu'il disait ?

En rentrant, je constatai que mère était déjà au lit. J'éteignis les lumières du grand hall et allai également me coucher. La nuit qui accompagnait cette journée festive fut plus calme que les précédentes. Seule l'attitude étrange de John me turlupina.

XLIII

Le lendemain matin, je passai au Forclos pour retirer mon chèque. C'était Monsieur Dupont qui était de retour. Il me dit d'un ton boute-en-train :

— Alors Julien, ça s'est bien passé avec ma fille ? Pas trop compliquée ? Aah les femmes !

Je me mis à rougir. Monsieur Dupont me remercia pour le travail accompli et me dit qu'il était content de pouvoir enfin compter sur quelqu'un pour aider. Il me proposa quelques dates pour venir travailler comme jobiste mais je dus décliner en raison de la reprise du programme à

Louvain-la-Neuve. A partir de cet instant, ma disponibilité durant mes week-ends était également incertaine.

L'après-midi, je fis quelques courses, aidai ma mère à ranger la maison et à terminer les restes du buffet de la veille. Cet après-midi passa finalement assez vite. J'eus une certaine forme d'appréhension avant de me rendre chez Petko ce soir. Il fallait d'une part qu'il réponde mais, surtout, je me demandais si ce n'était pas dangereux d'aller là-bas à son domicile ne sachant pas très bien s'il pouvait faire partie d'un réseau comme je l'avais récemment imaginé. Ainsi, comment pouvait-il être si bien informé ? Comment avait-il été au courant que mon père était dans le coma ? Les mêmes questions se posaient par rapport à la séparation de mes parents et de la restructuration.

Et si Petko appartenait au KGB ou aux services secrets russes ?

Je repensais enfin aux marques rouges sur son visage. Peut-être que Monsieur Cruche en était le véritable commanditaire ?

Vers la fin de l'après-midi, ma mère me proposa de rester pour dîner. Je lui répondis que ça n'allait pas être possible. Elle me considéra longuement et ne me posa pas plus de questions.

Quand vint le soir, je sortis de chez moi tandis que ma mère se trouvait à l'étage. Par superstition ou que sais-je, je n'avais pas envie qu'elle me voie sortir, emprunter l'une ou l'autre direction. A l'extérieur, il faisait noir. Je descendis dans les ruelles et, durant le trajet, me retournai sans cesse. Je ne me sentais pas à l'aise et étais comme gagné par une forte appréhension durant tout le trajet. Devais-je laisser tomber tout ça ? Je fermai les yeux, me laissai dicter par mon instinct : un haut le cœur pesa

sur ma poitrine, me laissa présager que je faisais peut-être fausse route. A proximité de la fameuse rue de Daredelle, j'eus encore une dernière hésitation. Et si Monsieur Cruche me voyait ? Et s'il était le patron redoutable d'une organisation mafieuse et qu'il se doutait que j'enquêtais sur leurs « affaires » ? Telles étaient les questions qui me rendirent nerveux lors de ma deuxième visite chez Petko.

Arrivé devant la porte du numéro deux, je pris une grande inspiration et appuyai sur la sonnette d'un air décidé. Il fallait que j'adopte une attitude convaincante et ferme envers cet être lunatique. J'en étais plus que déterminé ; je devais tout savoir. Le bruit de la sonnette retentit au niveau du parlophone. Rien ne se produisit dans un premier temps. Je sonnai une deuxième fois et jetai un coup d'œil vers ma montre. Dix-neuf heures pile. J'attendis que l'on m'ouvre tandis qu'aucune voix ne sortait du parlophone. Dans cette attente, je devins impatient, cognai de toutes mes forces contre la porte. En guise de réponse, un chat fit un miaulement strident qui se prolongea dans le calme de la nuit. Alors que je songeai déjà à repartir, un grincement provint de l'autre côté de l'ouverture. Je plaquai mon oreille contre la porte et entendis des bruits de pas dans l'escalier. Les bruits s'arrêtèrent un court instant lorsque, tout à coup, la clenche se mit à tourner lentement, dans le sens des aiguilles d'une montre. Mon cœur se noua et, comme un battement soudain, le verrou de la porte se décocha. Dans l'obscurité, une silhouette se dressa face à moi. Sa stature, à contre-jour de la faible lumière, parut plus imposante que d'habitude.

— Te voilà ! Entendis-je.

Je reconnus la voix.

La silhouette fit un pas en avant. Sous la lampe, son visage entier se découvrit. Je pus déceler les importantes traces de rougeurs qui se profilaient au contact de la lumière. Des cernes, creusées dans la peau, donnaient l'apparence d'un visage exténué. Et puis, cette voix, glaçante, qui résonnait dans le couloir :

— Que me vaut l'honneur de ta visite ?

Je ne répondis pas dans un premier temps et lui tendis simplement une feuille de papier. Cette feuille était en réalité une copie de l'article que m'avait donné la pastèque.

— Je viens te voir pour ça ! lançai-je, non sans rudesse.

Il prit enfin le document, examina le titre et haussa les sourcils :

— Ah ! s'exclama-t-il, tu l'as donc retrouvé !

Petko inspecta la rue de gauche à droite et ajouta :

— Ne reste pas là... Entre ! dit-il d'une voix maintenant calme et douce.

Je me risquai à franchir le seuil. Il ferma la porte derrière moi et enclencha le verrou. Le constat d'être enfermé, comme pris au piège dans ce sombre couloir n'avait rien de rassurant.

Avec des airs aussi polis que sa voix était douce, Petko tendis une main devant lui, signe qu'il me laissait la priorité. Je le devançai et grimpai les marches afin de rejoindre la mezzanine au premier palier. Le bruit d'une marche, grinçant dans mon dos, me fit réaliser qu'il ne m'était plus possible, à ce stade, de faire machine arrière sans devoir l'affronter. Arrivé sur le seuil, je poussai la porte en chêne et pénétrai dans l'appartement. Je constatai que rien n'avait changé depuis la dernière fois. Une fois que Petko referma la porte derrière lui, je le défiai :

— Il faut que tu m'en dises plus. Je veux tout savoir !

Un bruit de loquet se fit entendre, alors que la porte venait de s'encaster dans le chambranle.

— Que veux-tu savoir ? me demanda-t-il d'un air malicieux.

— Tout ! Toute cette machination ! Quels sont les enjeux ? Qui tire les ficelles ?

— De quoi parles-tu ? demanda-t-il en opérant un geste de recul. Que veux-tu savoir de plus par rapport à ce que je t'ai déjà dit la dernière fois ?

— Tout ! A commencer par ce papier ! Où est l'original ?

— Comme je te l'ai dit, me répondit Petko, je l'ai rendu à ton père. Je n'ai plus ce papier. Pourquoi ne te renseignes-tu pas directement chez toi ?

Impossible que j'interroge mon père, il était toujours dans le coma. Et Petko devait le savoir.

— Je me suis déjà renseigné, feignis-je. Pourquoi penses-tu que j'ai pris la peine de me déplacer ce soir ? Parle ! Dis-moi tout ce que tu sais !

— Je ne sais rien de plus et toute l'explication est dans ta main, répondit-il calmement. Je ne comprends pas ce que tu veux savoir d'autre.

Je saisis le papier que je portai devant son visage :

— Ce papier est l'unique source retrouvée dans mon université par un collègue qui est un rat de laboratoire et un James Bond de l'informatique. Tu me dis que tu avais un exemplaire mais celui qui me l'a procuré a vérifié sur tous les sites, tous les canaux d'information et il n'y a rien d'autre que ça ! Depuis quand supprime-t-on des articles sur le net ? Qui peut faire ça ?

Il me considéra d'un air impassible et leva les yeux au ciel :

— Que veux-tu que j'en sache ?

— Tu veux vraiment que je le dise ? m’emportai-je. Ceux qui dissimulent la moindre trace d’affaires dans ce genre sont soit des hauts placés ou des gens qui ont des intérêts à le faire. En d’autres mots, des bandits...Mais si toi tu m’en a parlé, c’est que tu sais des choses là-dessus. Qui sont tes contacts ? Dis-moi tout ce qui se trame ici et en quoi mon père serait mêlé à tout ça ?

— Je t’ai déjà tout dit, reprit-il avec des airs d’apaisement. Tout. Tout ce que je sais. La seule chose que je peux ajouter c’est que depuis peu on est sûrs que la rue de Daredelle va disparaître avec le nouveau projet. Pour aller à l’encontre de ce projet, j’avais recueilli toutes les signatures de Toumsouc dans une pétition. Tous mes clients l’avaient signés sans exception. J’avais déjà fait également valoir les contacts de ton père pour leur demander d’annuler ce projet. Et tu sais quoi ? On a récemment découvert que la pétition avait disparu et on ne peut plus rien faire pour s’opposer à la réalisation du projet qui va éradiquer la rue de Daredelle. Aujourd’hui, ce qui me préoccupe vraiment, c’est ça ! Ma seule crainte est que mon commerce risque de disparaître et que je n’aurai plus rien ! Plus rien ! C’est ça la réalité ! Renseigne-toi et dis-moi si je te trompe ! Si je suis cette personne que tu penses être, pourquoi te dévoilerai-je ces vérités ? hein ? Et enfin, en ce qui concerne l’affaire du meurtre, je t’ai déjà dit tout ce que je savais. Je t’en avais parlé parce que je pensais que ton père y était mêlé d’une façon ou d’une autre...

Petko se rendit en direction de fenêtre, se pencha contre la vitre et fixa le ciel avant de poursuivre :

— Si tu veux vraiment tout savoir, j’ai maintenant fait le deuil de cette fille que j’ai tant aimé. Je ne veux plus parler de tout ça. Alors si ça ne te dérange pas, ne vient plus avec

tes questions. Je ne sais rien de plus que ce que tu as sur ce document... Et crois-moi, j'ai déjà bien assez de problèmes et de tracas comme ça.

Je ne sus que répondre face à cette nouvelle révélation, face à ce nouveau rebondissement. Je redressai le col de mon manteau, fis un hochement de la tête. Petko m'apparut une fois de plus sincère. Je lui présentai mes excuses.

— Désolé.

Et, en une fois, Petko se leva en me fixant longuement d'un regard sévère. La colère semblait s'être subitement emparée de lui et un froid glacial marqua la fin de notre entretien. Il me dévisagea ainsi longuement sans rien dire et sans bouger. Je ne sus comment interpréter son méchant regard, celui que j'avais croisé plusieurs fois dans la rue de Daredelle. Il paraissait exprimer maintenant bien plus que de la colère mais également une forme de haine. L'aspect lunatique de Petko fit ainsi à nouveau surface. Les attitudes étranges de ce garçon devinrent de plus en plus mystérieuses. Ainsi, par un geste brusque, il m'indiqua la porte en me considérant toujours de son regard pénétrant et froid. Il semblait à présent être dépourvu des bonnes manières dont il avait fait preuve au début de cet échange. Petko tapota nerveusement du pied sur le plancher comme pour m'éconduire au plus vite. Et, lorsque je me tins près de la porte, il me fixa encore droit dans les yeux. Il l'ouvrit brusquement et me dit :

— Tu n'as plus besoin de revenir ici.

Je joignis le palier. Une fois dans l'escalier, j'entendis la porte claquer. L'attitude agressive portée par cette action me renvoya aux images de nos premières rencontre lorsqu'il s'était éternisé, chez mes parents, sur le perron. Je me dis que jamais je n'aurais dû le revoir à partir de ce

moment-là. Et à partir de ce soir, je compris que je n'étais plus le bienvenu chez lui. Je quittai son appartement plein de rancœur. Ce sentiment amer s'empara de moi durant tout le trajet du retour.

XLIV

Le comportement étrange de Petko détint également sur le reste des personnes que je croisai ce matin. Lorsque je me réveillai et me tint à la fenêtre de ma chambre, j'aperçus en premier lieu le voisin Monsieur Grivaux dans son jardin. Il me fit un regard fuyant lorsque je l'observai tailler ses haies. Il se retourna ensuite pour regagner sa maison en trotinant et disparut. Un autre comportement quelque peu particulier était celui de notre aide-ménagère, Madame Dubaere, que je croisai juste après, au petit déjeuner. Ainsi, lorsque je descendis l'escalier et me rendis vers la cuisine, je la vis tout à coup cachée derrière un meuble. Je me dirigeai dans sa direction et l'appelai par son nom :

— Madame Dubaere ?

Visiblement surprise, elle referma les portes du meuble et me regarda étrangement. Son comportement me fit penser à celui d'une personne qui venait de se faire prendre pour un quelconque délit. Accroupie, son balai dans la main droite, elle le redressa et l'appliqua nerveusement sur les différents recoins du meuble tout en feignant d'être occupée. Sans doute que la peur l'avait poussée à agir de la sorte ou qu'elle cherchait à dissimuler une bévue. Son comportement devint de plus en plus bizarre à mesure que je la dévisageais : elle se raidit subitement, évita mon regard et se rendit dans une autre pièce. Je la vis de loin se munir d'un balais et d'une

serpillère dans le débarras. Elle se rendit enfin dans le living et passa les poussières, rangea la nappe par mouvements saccadés ; se montrant ainsi visiblement occupée. Cela faisait des années qu'elle n'était plus venue travailler à la maison et, sans doute, avais-je dû oublier sa timidité et sa nonchalance. Cependant, les bribes de cette dame qui étaient restées en ma mémoire ne collaient pas avec l'image de ce regard douteux que je venais de croiser à l'instant.

Ma mère rentra tout à coup avec un paquet de courses. Elle fit un bond dans le hall, me regarda sans rien dire et ressortit immédiatement de la maison. Lorsqu'elle revint, elle tint deux robes dans chacune de ses mains accrochées sur un cintre. Sans vraiment prêter attention à moi, elle monta directement les déposer à l'étage. Elle redescendit ensuite et vint enfin me parler.

— Je vais devoir repartir sur le temps de midi, me dit-elle quelque peu agitée. Je t'ai laissé des plats dans le frigo. Tu n'as qu'à te servir !

Je commençais à connaître la formule.

Elle prit ensuite la direction de la sortie et, à hauteur de la dernière marche qui séparait le hall du perron, elle pivota vers moi. Elle me posa enfin une question qui vint de nulle part :

— Tiens Julien, tu savais qu'ils avaient fermé la rue de Daredelle ?

Je m'y étais rendu la veille au soir et rien ne me semblait avoir changé.

— Comment ça ? demandai-je alors avant qu'elle ne parte.

Elle se retourna brusquement dans ma direction.

— Oui, j'ai cru entendre qu'ils allaient faire des travaux mais si c'est le cas j'ignore encore de quelle envergure et pour combien de temps...

Je liai cette curieuse annonce à la révélation que Petko m'avait faite la veille. Était-ce lié à ce fameux projet ? Avant que je n'aie le temps de la questionner davantage sur ce sujet, elle termina avant de partir par petits pas précipités :

— Je dois filer ! Je m'en vais chercher une table basse pour le salon au centre commercial. A tout à l'heure !

Le centre commercial était à vingt minutes de la maison en voiture. Je comprends que la fermeture de la rue de Daredelle ne devait pas trop l'arranger.

Ma mère s'en alla.

En repensant encore à la conversation de Petko d'hier soir concernant le projet de suppression de la rue de Daredelle, je me dis qu'il devait sûrement y avoir un lien entre ce qu'il m'avait annoncé et la fermeture du site. Et, si tel était le cas, d'autres personnes plus informées que ma mère devaient être également au courant. J'allai voir Madame Dubaere.

— Madame Dubaere, avez-vous entendu parler du projet de la rue de Daredelle ?

Elle fit non de la tête avec sa nonchalance habituelle, me tourna ensuite le dos et s'en alla dépoussiérer un meuble.

Durant la journée, plusieurs invités présents à la soirée d'anniversaire de ma mère passèrent à la maison. N'étant toujours pas de retour, c'est à moi qu'ils s'adressèrent. Tous sans exception vinrent avec une intention bienveillante : Nicole apporta un bouquet spécial ainsi qu'un manuel pour l'entretien du jardin qu'elle avait promis de prêter à ma mère. Une des

professeures de l'école, Marie-Cécile, vint également présenter ses vœux d'anniversaire en s'excusant du retard. Par un petit mot, elle exprima tout son soutien envers mon père. Enfin d'autres passèrent également. J'avais l'impression que, ces derniers jours, ce fut tout le quartier qui s'était déplacé pour ma mère lui témoignant de multiples affections. Il y avait même le beau-père du fils Philippart, Monsieur Clabot, qui vint également la maison. Il parut avoir changé. Si nous ne l'apprécions pas trop auparavant, il s'était présenté aujourd'hui sous des airs courtois et généreux. Il avait ainsi pris soin de me demander poliment s'il ne dérangeait pas. Il avait également apporté une grande caisse de vin accompagnée d'un petit mot et un petit bouquet de fleur. Toutes ces attentions allaient, je l'espérais, pouvoir ravir ma mère dès son retour.

Ainsi, si le comportement des gens de la ville me parut différent, tout n'était pas négatif. Le passage de Monsieur Clabot en était un bel exemple. Je me demandais également ce qui valut à ma mère de telles marques d'attention auxquelles elle n'avait jamais eu droit précédemment, si ce n'est à l'occasion de son anniversaire. Sans doute étaient-ils compatissants envers elle du fait de la nouvelle qui avait pu se répandre concernant l'état de santé de mon père ? Je trouvai du moins le comportement de ces personnes douteux. Ces attentions démesurées semblaient vouloir cacher autre chose.

Lorsque le soir tomba, il fut pour moi le temps de préparer mes bagages. La dernière semaine de cours à Louvain-la-Neuve allait à nouveau reprendre avant le blocus et l'épreuve décisive : celle des examens.

XLV

Arrivé à Louvain-la-Neuve, je plongeai à nouveau au beau milieu d'une masse d'étudiants qui grouillait près de la gare. Le contraste me perturbait avec Toumsouc qui semblait toujours plus vide à cette période. Je me sentis à vrai dire quelque peu perdu dans cette ville « neuve ». Après avoir déposé mes affaires à mes appartements, je rejoignis la bibliothèque. En chemin, mon téléphone sonna. Le numéro du Docteur Alexander apparut à l'écran. Je décrochai.

— Monsieur Pire, bonjour. Je vous appelle parce qu'il me semble avoir oublié de vous envoyer l'adresse de mon cabinet.

Il y eut ensuite un silence et, en moi-même, je me demandai s'il s'agissait de l'unique raison de son appel. Il poursuivit :

— Si à tout hasard vous êtes à Louvain, pourrais-je vous voir si possible ?

Je lui dis que j'étais libre la journée avec une préférence pour l'après-midi.

—Quinze heures ?

— C'est d'accord.

— Quelle adresse ?

— Voie Cardijn, 52B.

J'acquiesçai. Le docteur Alexander raccrocha. Il avait une intonation particulière dans sa voix. Elle parut sèche et grave, comme s'il allait m'annoncer un nouveau malheur. Je me demandais vraiment ce qu'il me voulait pour me rappeler à nouveau. Il y avait eu l'épisode du lendemain de la soirée, cet autre appel dans le train. Face à l'empressement de sa demande, toute une série de

questionnements me vinrent à l'esprit. Ainsi, voulait-il m'annoncer une maladie grave qu'il n'avait pu diagnostiquer le jour de mon semi-coma éthylique ? Si c'était le cas, comment aurait-il pu la diagnostiquer durant mon sommeil ? A mesure que je ressassais ces différentes éventualités, je fus de moins en moins rassuré et me tint dans l'expectative jusqu'à l'heure de rendez-vous. Ce n'est que vers la mi après-midi que je me dirigeai enfin vers la Voie Cardijn. En marchant dans les rues semi-désertes je pus effectivement constater cette période de fin de cycle au vu de l'ambiance régnant dans les rues. Il y avait nettement moins de fêtards qui circulaient en bandes, moins de cris également et nettement plus de paisibilité. Les passages les plus fréquents étaient ceux de la bibliothèque aux auditoires et non plus des cercles aux appartements. Les affiches n'ornaient plus les murs comme en début de période, les flyers disparaissaient peu à peu des échoppes et les cercles ainsi que certains cafés se fermaient vers la fin d'après-midi.

Pour rejoindre la Voie Cardijn, il fallait passer par la rue des Blanchevaux qui était réputée pour ses kots à projets et ses ambiances festives. Mais aujourd'hui, elle était étonnamment calme.

Arrivé devant le cabinet du docteur Alexander, mon cœur se mit à battre à mesure que j'associais le rendez-vous avec ce climat général morne. Je sonnai une fois à peine que le docteur vint m'ouvrir la porte. Passé la porte à ma gauche se trouvait une salle d'attente. Le docteur ne me fit pas patienter et m'invita directement à le suivre. Nous passâmes ensuite à côté de son cabinet et il me fit entrer dans une pièce annexe. Je trouvai cet accueil on ne peut plus curieux. A l'extérieur de la pièce se tenait un policier. A sa vue, je me raidis intérieurement. Si

l'on devait m'attribuer des problèmes de santé, seraient-ils en lien avec une quelconque infraction pénale ? Et si oui, que pouvait-on me reprocher exactement ? Le docteur s'installa calmement derrière la table. Il me présenta une chaise. Un homme moustachu se tint à côté de lui. Il portait une veste en cuir. Je me trouvai ainsi face à ces deux personnes comme dans une salle d'interrogatoire.

Le docteur Alexander fit les présentations :

— Inspecteur Vanderschoot, Monsieur Julien Pire.

Ne pouvant plus attendre, je m'adressai directement vers le docteur Alexander.

— Pour quelles raisons m'avez-vous fait venir ici, Docteur ?

Je prêtai une attention toute particulière et suspecte à l'inspecteur Vanderschoot. Il me faisait penser à l'agent Blavier qui nous avait accueilli suite à l'accident de mon père : sa tenue et son maintien renvoyaient à un homme froid aux airs qui ne m'apparurent que peu sympathiques de prime abord. Sa respiration était forte, son regard était sévère et il mettait entre nous une certaine distance. Une fois les présentations faites, l'inspecteur Vanderschoot prit immédiatement la parole.

— Monsieur Pire, je vais être *to the point* : si l'on vous a fait venir c'est pour que vous puissiez répondre à quelques questions à propos d'une affaire.

La voix de l'inspecteur Vanderschoot était grave. Il avait un petit accent néerlandophone qui apportait une touche de naïveté qui ne collait pas aux aspect abrupts de son physique.

— Quel genre d'affaire ? demandai-je.

Il s'élança :

— Un accident.

L'inspecteur me tendit une photo, sans rien ajouter. Je la pris et la contempla de près. Il s'agissait de l'article photocopié que m'avait donné la pastèque. Je fus pris par une grande appréhension. S'il m'avait fait venir, était-ce pour m'inculper de ce crime ?

— Connaissez-vous cet incident ? questionna alors l'inspecteur en me regardant droit dans les yeux.

Je vis d'abord les images de la pastèque qui m'avait donné cette photo à la bibliothèque. Mon regard se porta ensuite vers le docteur Alexander. Quel lien pouvait-il y avoir avec cette affaire ? Le docteur Alexander m'avait pris en charge suite à mon semi-coma éthylique.

Je ne sus quoi dire sur le moment. Instinctivement, je niai l'affaire, dans un premier temps.

— Euh...non, répondis-je d'un air hésitant.

L'inspecteur reprit alors la photo et la rangea dans sa poche intérieure. Il ne me posa pas plus de questions à ce propos. Je mis mes mains en-dessous de la table. Elles se mirent à trembler légèrement. C'était quoi cette histoire ? Comment étaient-ils au courant de cette affaire dont j'avais pris connaissance à Toumsouc ? Comment avaient-ils pu faire ce lien entre là-bas et ici ? A première vue, la seule personne qui reliait ces événements était la pastèque. C'était lui qui m'avait donné cette photo de journal, exactement la même d'ailleurs. La question de l'inspecteur qui suivit me désarçonna complètement :

— Pouvez-vous me dire qui est Petko ?

Silence de ma part. Je n'osai pas répondre. Devais-je nier également ce point ? Je balbutiai dans un premier temps. Me voyant visiblement embarrassé, le médecin prit le relais :

— Je vais tout vous expliquer Monsieur Pire. Lorsque vous étiez malade, je vous ai surveillé pendant la nuit. Je dois

dire que je trouvais vos comportements étranges : vous avez parlé plusieurs fois dans votre sommeil. Je vous ai ainsi entendu répéter ce nom : « Petko ». Vous vous êtes mis à parler d'un meurtre et avez évoqué le titre de cet article. J'ai pris note de tout cela et ai appelé la police pour voir si ça correspondait à quelque chose.

L'inspecteur poursuivit d'une voix grave, son accent néerlandophone qui était on ne peut plus prononcé :

— D'ailleurs, si vous entendez quoi que ce soit à ce sujet, veuillez nous en informer je vous prie.

Il me donna sa carte avec ses coordonnées. Lorsqu'il se leva, prêt à partir, je l'interceptai :

— Inspecteur !

Il pivota vers moi.

—Oui ?

A mon tour de vous poser une question.

Il allait se rasseoir calmement :

— Je vous écoute.

— Selon vous, quelqu'un a tué cette personne ?

L'inspecteur me fixa droit dans les yeux. Il se tint dans une étrange posture comme s'il était soudainement pressé. Il prit ensuite une profonde inspiration :

— Il n'y a pas de coupable à trouver pour l'instant, dit-il. Cet article nous est parvenu. Si vous pouviez nous dire qui diffuse ce type d'information, nous vous serions reconnaissant.

— Je n'en ai aucune idée.

— Tenez-nous informé dans l'éventualité.

Avant de partir, il me remercia.

L'inspecteur sortit ensuite de la pièce et se fit raccompagner par le docteur Alexander. Ce dernier me s'avança devant moi, me bloquant le passage, comme pour me dire de rester. Je ne comprenais en réalité pas

très bien le sens de cette mascarade et de cet interrogatoire. Le docteur Alexander fit un tour de la pièce et se pencha sur le dossier d'une chaise adossée à son bureau. Il me dit avec politesse :

— Je tiens sincèrement à vous remercier de vous être déplacé, Monsieur Pire. Votre contribution pourrait aider, je l'espère, la police dans cette enquête. En fonction des éléments que vous pourrez apporter, je pense que l'inspecteur sera à même de juger si, oui ou non, il y a lieu d'ouvrir une enquête. Je vous conseille donc de l'avertir si vous entendez des informations qui pourraient lui être utile. N'hésitez pas à me contacter si besoin.

Je posai mes mains sur la table et reculai ma chaise pour me préparer à me lever, lorsque le docteur m'interpella une dernière fois :

— Avant de partir, pourrais-je encore vous réitérer ma question ? Celle que je vous avais posé le jour de votre convalescence ?

— Laquelle exactement ? demandai-je.

Je ne m'en rappelais plus.

— La question de savoir si vous avez déjà subi un choc quelconque par le passé ? Un état similaire ? Y avez-vous songé ?

— Je n'ai jamais eu de choc, répondis-je d'un ton qui se voulut placide.

— Je voudrais m'assurer que vous n'ayez plus à l'avenir ce type de troubles. Nous vous avons entendu durant votre sommeil. N'hésitez pas à voir quelqu'un si cette situation devait se répéter. Il y a des médecins pour ça.

Le docteur se leva et Monsieur Vanderschoot ajouta :

— Je vous demanderai de taire cette enquête envers qui que ce soit. Pas un mot tant que nous n'avons pas plus d'éléments, c'est d'accord ?

— C'est d'accord.

Je me dis en moi-même : comment cela avait-il pu remonter jusqu'à la police ? Ce crime qui m'avait été révélé par Petko à Toumsouc en Dordogne prenait des proportions gigantesques pour s'étendre jusqu'ici en Belgique, dans la ville de Louvain-la-Neuve. C'était du jamais vu. Ce qui venait de se produire à l'instant même me parut irréel. Le mauvais présage était ce sentiment de déjà vu qui me revenait aujourd'hui. Je me rendis compte qu'il avait un visage : celui de cet être maléfique qui était à la base de toutes mes suspicions et de tous mes drames, de ce personnage qui était partout et nulle part à la fois, de cet être au comportement charmant, oppressant ou détestable. Après avoir pris congé du docteur Alexander et de l'inspecteur Vanderschoot, je fus tout à coup sonné par cet entretien qui m'avait anéanti comme un examen de quatre heures. Afin de me sortir toutes ces idées de la tête, je me rendis en direction du Ravel non loin du lac de Louvain-la-Neuve et fis des tours et des tours jusqu'à l'épuisement sous ce ciel grisâtre. J'essayai par tous les moyens de refouler les pensées d'un seul homme qui occupait à présent tout mon esprit : ce garçon qui devenait peu à peu le nœud de tous mes problèmes, ce garçon qui me semblait être la principale cause de tous ces malheurs, cette personne qui était le point central de tous mes maux, ce Petko qui était en train de m'empoisonner la vie.

XLVI

La période de blocus, soit cette fameuse période de révision, arriva si vite que je ne pus raisonnablement me faire à l'idée de me retrouver seul dans cette chambre pendant plus d'un mois. Durant le début de cette période

de solitude, je reçus des messages soutiens de Fabienne et de Lucas. Progressivement, nos échanges diminuèrent jusqu'à ce que je me trouvai privé de tous contacts. Ainsi, si cette période de blocus me parut atrocement longue et, sans interaction, la motivation devint de plus en plus difficile à trouver. La ville plongée dans le calme laissa place aux rêves lorsque le temps n'était pas consacré à l'étude. Aussi, je pensais de temps à autre à Fabienne, à nos sorties durant l'année, à nos échanges à la bibliothèque ou encore à cette journée au Bucolic. Je nous voyais nous échapper aux Seychelles ou à Bora-Bora quitte même à retrouver notre ami John à l'île de la réunion en compagnie de Suzanne. Je m'imaginais transporté vers une autre vie loin des études, loin de la routine, loin du stress et des autres histoires.

Je ne pensais bientôt plus à l'affaire.

Un jour de la mi-décembre, je fis toutefois un rêve étrange. Ce n'était à proprement parler du rêve de l'accident : il ne m'était ainsi curieusement plus revenu à l'esprit depuis plusieurs semaines déjà. Ce rêve fut celui de la maison de ma tante Marie. Sans doute qu'il revint dès lors que je me trouvais à Louvain, que l'atmosphère y était à la solitude et que les bâtiments gris qui se trouvaient en vis-à-vis de mon immeuble m'y faisaient penser étrangement. La maison qui se trouvait dans mon rêve avait une partie de ces aspects : elle était noire et vide, imposante et lugubre. La première fois que je fis ce rêve, j'y entrai par le salon. Une grande pièce sombre se présenta face à moi et dont les murs recouverts par une grande bibliothèque. Les fenêtres étaient ouvertes et le vent soufflait sur les rideaux qui ondulaient aux côtés d'une grande baie vitrée. Dans un large fauteuil qui se trouvait près de la grande vitre était assise une vieille

dame qui lisait un livre. Son visage était flou mais je pouvais deviner celui de ma tante Marie. Ses traits étaient ainsi peu identifiables, probablement au vu des années et du temps qui s'était écoulé entre le jour de ce rêve et celui de notre dernière rencontre. Des grincements de boiserie se firent ensuite entendre, probablement ceux venant des poutres du plafond, et vinrent rompre ce silence si peu accommodant. Un voile passa tout à coup au beau milieu de la pièce. Mon regard se posa sur la femme qui se trouvait dans le fauteuil et dont le visage était flouté ; celui de ma tante Marie. Elle ne bougeait pas. Ses yeux vides étaient plongés dans sa lecture et elle s'était figée comme une étoile morte dans l'obscurité. Le voile repassa plusieurs fois dans la pièce et c'est alors seulement que me vint à l'esprit l'image de la fille, celle qui avait envahi mes rêves à Toumsouc. La porte de la cuisine s'ouvrit ensuite et il apparut, comme survenant de nulle part, une silhouette sombre. Son visage était intégralement dissimulé dans l'obscurité mais ses yeux noirs et ses cheveux bruns lisses qui pendaient me firent penser à ceux de la fille. J'entendis une voix au loin qui criait : « aidez-moi », « aidez-moi ». Et puis la maison s'ébranla. Je courus vers la porte d'entrée, sortis et arrivai dans l'avenue des cerisiers. A la dernière marche du perron se trouvait une sorte de grand vide ; je courus au travers et tombai dans un trou profond. Et, tout à coup, je sentis une secousse.

— Mec mec, ça va ? entendis-je.

A peine avais-je émergé de mon rêve que je vis Lucas se tenant face à moi.

— Lucas ! criai-je, qu'est-ce que tu fous là ?

— J’ai frappé à la porte lorsque je t’ai entendu gémir, j’ai eu l’impression que t’étais en train de t’étrangler, tu m’as foutu une trouille bleue !

— Mais comment t’as fait pour entrer ? lui demandai-je ahuri.

— C’est ton coloc qui m’a ouvert. J’essayais de t’appeler et de t’écrire devant l’appart et tu répondais pas. Et vu que je faisais un saut à Louvain et que j’avais besoin de notes, il fallait que je te voies absolument. J’ai sonné et heureusement qu’il m’a ouvert. Et puis quand je suis venu devant ta porte j’ai entendu tous ces bruits, ça m’a foutu les jetons ! J’avais vraiment l’impression que t’agonisais.

Je consultai ma montre, il était quatorze heures. Je venais de faire une sieste durant mon étude, je ne m’en était même pas rendu compte ; et c’est durant ce fameux rêve presque cauchemardesque que Lucas m’avait réveillé.

— Qu’est-ce que tu veux ? lui demandai-je.

— Il faut vraiment que tu me passe ce résumé de droit pénal sinon je suis foutu. J’essaie de joindre la pastèque mais il me répond plus... Cet enfoiré m’a filé un mauvais syllabus pirate et c’est quand j’ai appelé Carole pour échanger des questions qu’elle m’a dit que tout ce que je lui répondais était faux.

Il avait l’air pris de panique. Je pus même apercevoir des gouttes de sueur couler sur ses tempes.

— Et t’as fait tout ce chemin pour ça ?

Lucas faisait un blocus assisté dans un centre du côté de Liège. Ca avait dû certainement lui prendre une bonne heure pour venir jusque Louvain en voiture. Il devait être désespéré.

— Écoute, me répondit-il, si t’es pas là pour m’aider je suis foutu. Il n’y a que toi qui puisse m’aider. Vu que j’ai pas

mis un pied à ce cours, je ne sais pas dire si mes notes sont correctes ou non...

— Lucas... soufflai-je d'un air las tout en le dévisageant d'un œil suspect.

— Oui, je sais, c'est la merde...Je te revaudrai ça de mille façon si tu veux ; je peux même bien te filer à boire pendant un an s'il le faut mais j'ai absolument besoin que tu me files ces putains de notes !

Il ajouta :

— S'il-te-plait.

Je me levai, allai chercher un classeur sur mon bureau, le parcourus et ressortis le résumé du cours de droit pénal. C'était justement celui que m'avait donné la pastèque. Le bon cette fois. Je le lui tendis :

— Tiens.

— Merci mec, t'es un vrai pote !

— Et comment tu vas faire maintenant ? Il faut que je bosse dedans moi aussi...

— Les photocopieuses dans le centre sont ouvertes, non ?

— Oui, je pense... répondis-je évasivement, sans être certain cependant.

— Bon, tant pis, je file voir et je te reviens avec les notes dans une heure grand max, ça te va ?

— Okay Lucas.

Il quitta ma chambre au pas de course et je l'entendis dévaler dans les escaliers de l'immeuble. Je me retournai vers mon bureau et vis une feuille de papier glisser du classeur, à l'endroit où avaient été enlevées les feuilles de droit pénal. La feuille de papier était en réalité un petit mot plié. Je l'ouvris et vis le mot :

« aidez-moi »

C'était le mot que j'avais vu dans le ballotin de praline lorsque j'étais à Toumsouc. Que faisait-il ici ? J'avais dû

visiblement l'emporter avec l'ensemble de mes affaires en revenant à Louvain-la-Neuve. Soudain, j'entendis un bruit émanant du couloir et allai voir à l'entrée. C'était la porte d'entrée qui claquait. Il ne me semblait y avoir personne dans les communs. Lucas m'avait dit que c'était un de mes colocs qui lui avait ouvert. Mais venait-il de partir lui aussi ? C'était étrange, il ne me semblait vraiment pas y avoir croisé quelqu'un aujourd'hui. Je refermai la porte d'entrée que Lucas ou mon coloc avaient visiblement oubliés de claquer, dans leur précipitation. Je m'installai ensuite à mon bureau pour reprendre l'étude. Une heure après Lucas vint frapper à ma porte et me rendit mes notes.

— C'est fait bordel ! c'est fait ! s'exclama-t-il. Merci, me dit-il, merci encore, répéta-t-il. Tu as été top ! C'est promis, je te revaudrais ça !

Il s'en alla en courant et disparut tout aussitôt.

Le calme revint assez vite une fois Lucas parti et je me retrouvai à nouveau seul.

XLVII

La période des examens se déroula sans trop d'encombre en ce qui me concerne. Je passai ainsi sans difficultés mes tests oraux et les retours que j'avais obtenu des écrits, via les réponses échangées auprès des autres étudiants, s'avéraient plutôt encourageants. J'avais un assez bon pressentiment. Ce fut le même cas pour Fabienne avec qui j'avais comparé certains développements et éléments de réponse. Lucas par contre, malgré qu'il ait tant bien que mal réquisitionné l'aide des autres dans les différents cours, eut bien des difficultés à finir la session. Mes notes de droit pénal

avaient pu le sauver pour un de ses oraux ; quant aux autres, il semblait nous dire que ça s'était joué sur le fil du rasoir et qu'il redoutait encore le résultat de ses écrits. L'enthousiasme qui le caractérisait habituellement s'était quelque peu terni : on le découvrit plus dubitatif sur le cas des examens. Le jour des délibérations, nous fêtâmes néanmoins avidement la fin de cette première session de janvier dans les bars de Louvain-la-Neuve.

Il fut aussi pour moi le temps de retourner à Tournai.

Ma mère me contacta brièvement par téléphone :

— Julien, m'annonça-t-elle avec une voix pleine d'enthousiasme, on a des nouvelles pour ton père...il s'est remis à parler aujourd'hui !

— Pardon ? lançai-je d'un air abasourdi, comme si ce que je venais d'entendre n'était pas réel.

— Si, je t'assure ! s'exclama-t-elle à nouveau, c'est le docteur Fischer qui me l'a annoncé aujourd'hui par téléphone ! C'est incroyable ! Ton père reparle !

Un élan d'émotion vint me remonter jusqu'au niveau de la poitrine et des larmes de joie et d'espoir s'écoulèrent de mes yeux.

— Quand peut-on le voir ? lui demandai-je d'un ton enjoué tout en contenant quelque peu mon émotion.

— Pas tout de suite apparemment, il doit encore rester plusieurs jours à l'hôpital pour que son état se stabilise. J'irai sans doute le rendre visite sous peu mais en ce qui te concerne il faudra encore attendre, m'a avisé le docteur Fischer. Il ne faut pas trop le brusquer... Il s'est mis à parler un tout petit peu mais c'est encore très peu de choses au vu de tout ce qu'il y a encore à faire. Mais pour moi c'est déjà une immense avancée est une excellente nouvelle !

— C'est une super nouvelle même ! m'écriai-je avec des larmes de joies.

— Quand reviens-tu à Toumsouc, me demanda-t-elle ?

— Ce week-end ! répondis-je plein d'exaltation.

— D'accord, répondit-elle. Je serais à l'hôpital pour assister ton père, je te laisserai des petits plats au frigo à la maison.

— Parfait !

Je raccrochai.

Cet appel ainsi que le sentiment encourageant pour mes examens étaient deux choses qui me ravirent au plus haut point. En plus d'être soulagé par cette heureuse nouvelle, j'allais vraisemblablement bientôt pouvoir connaître toute la vérité de la bouche de mon père. Je courus à la colocation y faire mes valises et me dirigeai vers la gare le sourire au lèvres et le cœur léger. Arrivé sur le quai, mon train était déjà là, pile à l'heure. J'étais impatient de rentrer à Toumsouc. Pour la dernière fois.

XLVIII

Arrivé à Toumsouc, je me rendis au Forclos afin d'avoir une discussion avec Monsieur Dupont sur mon employabilité. Le bar était fermé, il y avait un petit mot sur la porte. Fermeture permanente. L'annonce m'apparut choquante. J'aurais pu appeler Monsieur Dupont pour en discuter davantage mais je me résolus à le voir directement. il était très accessible.

Une fois arrivé chez lui, je sonnai à sa porte. Il m'ouvrit immédiatement sans prendre la peine de s'annoncer au parlophone. Arrivé dans le living, je le vis affalé dans son fauteuil, l'air désespéré.

— Que s'est-il passé Monsieur Dupont ? Votre bar ?

Son regard était dirigé vers le plancher. Je ne comprenais pas ce qui avait pu survenir, le Bar du Forclos avait toujours tellement bien fonctionné.

— C'est à cause du parc D-Dream.

— D-Dream ? répétais-je avec surprise.

— Oui, Julien, tu n'es pas au courant ?

— Non. Je reviens seulement à Toumsouc. Ca fait un mois et demi que je n'étais plus revenu.

Monsieur Dupont n'eut pas l'air surpris. Il arborait une telle lassitude que plus rien ne semblait l'étonner. Il se posa ensuite sur son canapé, prit un mouchoir et tamponna sur son front dégarni comme pour faire partir quelques gouttes de sueur pratiquement invisibles. Il avait le teint pâle, la mine complètement abattue. Aussi me répondit-il simplement :

— Ah.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé Monsieur Dupont ? Je reviens ici et tout semble changé. La ville paraît comme morte. C'est quoi ce parc ?

— Le projet Renouveau est passé, Julien. Pour notre grand malheur à tous.

— C'est quoi ça ?

— C'est le projet qui visait à transformer la rue de Daredelle. Ils l'ont restaurée en un parc qui s'appelle le D-Dream. La lettre D a été reprise pour le nom de la rue. Eh oui Julien, les élus locaux ont réussi à faire passer le projet malgré la pression des habitants. Maintenant que ce parc existe, il fait de l'ombre sur tous les commerces : la plupart des commerçants ont préférés fermer leurs boutiques pour aller travailler là-bas. Et puis, plus aucun touriste ne passe désormais par la grand place. Après plus d'un mois sans de clientèle, j'ai été contraint de fermer.

Il marqua un temps d'arrêt comme pour souligner la gravité du moment. Même si on m'avait prévenu de l'avancement du projet, je n'en revenais pas qu'il eut pu être si nuisible pour une grande partie de la population. J'étais sous le choc.

Aussi, je me dis que Petko avait vu juste.

— J'espère que c'est une fermeture temporaire le temps de voir comment les choses évolues, reprit Monsieur Dupont plein de rancœur. Mais je reste assez sceptique... Dans tous les cas, je ne lâcherai pas. Et jamais je n'irai travailler pour ces types, crois-moi !

— Je vous crois Monsieur Dupont. Vous avez fait énormément pour Toumsouc.

Monsieur Dupont versa une larme. Il mit ses mains devant les yeux et les frotta plusieurs fois. Il avait des cernes, une triste mine. Il se leva et alla chercher une boisson.

— Je suis désolé pour toi, Julien.

— Pour quelles raisons ?

— Je ne pourrai plus t'engager ici...

— Vous ne devez pas être désolé, Monsieur Dupont, mon malheur n'est rien à côté du vôtre... Je peux encore aisément trouver du travail. Je ne suis qu'un simple étudiant jobiste, c'est du complémentaire pour moi... Mais pour vous... et votre fille ?

Il regarda par la fenêtre.

— Christine a quitté Toumsouc. Elle a rencontré quelqu'un et est partie vivre avec lui du côté d'Orléans. C'est tant mieux pour elle mais ça veut aussi dire que je ne la verrai pratiquement plus...

Je fis une tape sur l'épaule de Monsieur Dupont. Ce put paraître délicat comme geste envers un ancien patron. Mais Monsieur Dupont et moi avions toujours eu cette

relation cordiale, égalitaire, qui me permettait d’user de quelques familiarités. Il me fit ensuite un regard compréhensif et me tint également l’épaule. Je lui dis alors que je devais y aller. Il ne me retint pas. Je lui souhaitai du courage et beaucoup de chance malgré ces événements. J’espérais au fond de moi qu’il puisse se refaire assez vite. Après avoir pris congé de lui, je portai un dernier regard plein de compassion vers le Forclos qui n’était plus. La grand place était à son tour devenue triste et vide. Ce fut comme si toute forme de vie avait tout à coup disparu. Il ne restait plus que quelques feuilles de papiers mélangées à des détritiques qui tournoyaient au centre de la place sous l’action du vent. Et lorsque j’observais la grand place d’un regard circulaire, elle m’apparut tout à coup sans âme. Je ressentis une tension qui régnait dans l’air. Que se passait-il dans cette ville ?

Fort heureusement, les couleurs de Toumsouc n’avaient pas complètement disparues. Je repassai à la maison, pris des vêtements chauds. Ma mère n’y était pas. Je vis un mot sur le frigo signé par elle « *Julien, je serai de retour le 27 janvier. Je pars à l’hôpital voir ton père et puis je pars une semaine avec une amie en vacances pour me changer les idées. Si tu as faim, tu sais où te servir...* »

Qu’allai-je faire durant tout ce temps, seul à la maison ? Et John qui était à nouveau parti à l’étranger avec Suzanne après son retour de l’île de la réunion. La discussion avec Monsieur Dupont avait éveillé ma curiosité. Il fallait que je découvre ce qu’était devenu la rue de Daredelle. Il fallait absolument que j’y retourne.

XLIX

Je voulais en avoir le cœur net. Qu'avait-il pu advenir du chocolatier Rémy ? Avant de quitter la maison je refermai les volets, verrouillai la porte à double tour et puis sortis. Tandis que je déambulais dans les rues qui me menaient vers la rue de Daredelle, je traversai la rue Faubert, le parc Maricana et les rues adjacentes. Elles me semblèrent plus colorées qu'autrefois. Ainsi, l'aspect désormais morne et délétère de la grand place ne reflétait pas celui du haut de Toumsouc, à mesure que l'on se rapprochait de la rue. Après avoir rejoint la chaussée Herbover, je vis apparaître les premières voitures. Les rues adjacentes à la rue de Daredelle étaient envahies par des véhicules garés n'importe comment sur les abords des chaussées.

À ce stade, je n'aperçus aucune présence humaine dans les environs. Qu'avait-il pu arriver dans ce lieu où, il y a quelques mois encore, affluaient visiteurs et touristes ? L'endroit dans lequel je me trouvais s'était transformé en un vaste parking désordonné qui s'étendait sur plusieurs centaines de mètres. La végétation avait disparu au profit de fondations en l'état de chantiers. Au-delà du bruit des attractions, de la musique et des mégaphones, se mélangeait celui des klaxons provoqués par des automobilistes. À mesure que je m'approchai, il n'était plus possible de voir l'ancienne forêt d'arbres qui dépassaient les monts de Toumsouc ou de deviner les sentiers qui menaient vers la colline de Boiseul. Ces espaces étaient à présent obstrués par des pylônes en métal, des panneaux publicitaires et des nouvelles constructions en béton armé. A deux-cent mètres de l'entrée de la rue apparurent les grillages qui

condamnaient l'accès. Je suivis une ligne tracée sur le sol qui m'indiqua le chemin à suivre pour se rendre au guichet. Je rencontrai un garde de sécurité après m'être frayé un passage entre les grilles. Il m'arrêta au bout de la file :

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— Je voudrais simplement entrer dans le parc !

— Impossible, il faut réserver vos places en avance.

— Comment ça ?

— Oui, insista le garde, vous devez réserver vos billets sur internet et puis seulement vous pourrez entrer.

Il me donna un flyer avec l'adresse d'un site.

— C'est quoi cette histoire ?

— Vu l'affluence et l'impossibilité de contrôler de nouveaux arrivants, nous n'avons pas le choix que d'établir un système de réservation, m'expliqua-t-il enfin.

Je fis signe d'avoir bien compris et fis demi-tour direction la maison. En me retournant une dernière fois pour constater l'ensemble de ce désastre architectural, je ne pus m'imaginer que s'y trouvait, durant tout une époque, la charmante rue de Daredelle. Désapprouvant cet infect projet, je fus pris d'un serrement au cœur.

L

La situation me consterna profondément. Toumsouc avait désormais perdu tout le charme d'antan. Cette petite ville dont la rue de Daredelle en était l'emblème avait été sabotée par des intérêts économiques et une euphorie de festivaliers. Une fois rentré à la maison, je dus m'assoupir un long moment pour réaliser que l'endroit idyllique de ma jeunesse n'était plus qu'un vaste souvenir.

Quand vint l'heure du coucher, je fermai les tentures et les volets. Tel un rituel, je commençai par les fenêtres de la cuisine et puis celles positionnées de part et d'autres de la porte d'entrée. Arrivé dans le living, mon regard fut attiré par une lumière scintillante qui réfléchissait sur la grande vitre. Je fus soudain pris par un sursaut de frayeur : le voisin !

Monsieur Grivaux m'observait, tendu et droit, du haut de sa grande fenêtre, les lumières allumées comme mille feux éclairant sa cuisine. Il ne bougeait pas. Son regard fixait le mien. Imperturbable. Il fronçait les sourcils comme pour s'il m'en voulait personnellement. Pour quelle raison Monsieur Grivaux me regardait-il de la sorte? Je me reculai et me cachai derrière le rideau. Je tremblais. Je pris mon mal en patience avant de jeter un nouveau regard par la fenêtre. La lumière de sa cuisine s'éteignit inopinément et Monsieur Grivaux disparut. Je fus soudain peu rassuré dans cette grande maison, dans ce vaste lieu et ses alentours devenus vides. Pris par une appréhension, je courus vers le hall d'entrée et fermai la grande porte à double tour. Je fis de même vers la porte du jardin, rabattis les volets et montai me cloîtrer dans ma chambre. Tétanisé par l'image du visage émacié de Monsieur Grivaux, j'étais incapable de bouger. Après avoir tenté de me calmer quelque peu, je rejoignis ma salle de bain. Si je savais que Monsieur Grivaux pouvait paraître dérangé, l'expression de son visage ne m'était jamais apparue aussi effrayante.

Il fallait que je recouvre mes esprits au plus vite. Je n'osai pas quitter ma salle de bain ni passer ce sombre couloir en vue de rejoindre ma chambre. L'ambiance et le climat qui régnaient dans cette maison étaient on ne peut plus oppressants. Lorsque je finis par traverser ce couloir

(en ayant pris soin d'allumer toutes les lumières du second étage au préalable), j'arrivai dans ma chambre et fermai le verrou à double tour. Les lumières étaient encore allumées dans le couloir mais je n'osai pas y retourner pour aller les éteindre. Un sentiment de torpeur se poursuivit jusque dans mon lit: comme un mauvais présage qui dépassait toute forme d'entendement, je m'imaginai Monsieur Grivaux rentrer par effraction dans la maison s'en prenant à moi. Je n'osai pas non plus fermer les yeux car si je devais m'endormir, j'eus peur qu'il ne vienne me hanter dans mes rêves. Je fus ainsi pris par un dilemme: dormir pour ne plus penser à la réalité ou rester sur le qui-vive toute la nuit pour ne plus revivre ces cauchemars qui me persécutaient depuis des mois. Tout ce que je savais, c'est que je n'avais plus qu'une seule envie : que le jour revienne.

LI

Ce fut au milieu de la nuit que je m'endormis réellement. Sans réelles surprises, le rêve identique accompagna ma nuit ; ceci à une différence près qu'il avait des aspects plus lugubres qu'autrefois. Il commença de la même façon que d'habitude : le visage de la femme apparut. Ce visage, toujours aussi sublime, ne différait pas véritablement des rêves précédents : les yeux bruns foncés de la fille cachaient une ineffable tristesse, un mal insoluble que je m'évertuais à vouloir comprendre. Pour la première fois, je la vis en mouvement. Elle monta dans une voiture avec grâce. Des séquences floues vinrent ensuite s'entremêler si bien que j'eus du mal à discerner les traits de son visage. La jeune femme réapparut après quelques instants adossée contre l'appui-tête. Elle me

contempla et me fit un large sourire. A mes yeux, sa beauté était unique. Le plus curieux est qu'il me semblait la connaître depuis une éternité. Une forme de brouillard apparut, puis les images d'un voile, celles d'une robe de mariée et, enfin, la fille.

Et puis tout se confondit.

Le rêve se transforma peu à peu en un cauchemar angoissant. Les personnages changèrent. Mon père était au volant d'une voiture et ma mère était sur le siège passager. Ils se disputèrent. Quand ma mère criait, mon père faisait des coups de volant vers de gauche et puis vers la droite comme pour la menacer. Ma mère continua à lui crier dessus, de plus en plus fort. La voiture roulait dans un bois sombre : il ressemblait à celui du bois de Livernes. Les arbres défilaient sur les côtés comme lorsque j'avais conduit ma mère à l'hôpital. Le bois se referma en une fois. Il y eut soudain un grand cri. A nouveau, les personnages changèrent d'aspect. Le visage de la jolie fille réapparut subitement dans la voiture qui poursuivait sa route vers le néant. Brusquement, la voiture s'arrêta et la fille sortit. Elle me tendit une main, m'invita à la suivre dans un grand bois sombre. Je la suivis ainsi en serrant sa main et courus dans le bois en faisant en sorte de la rattraper. Ensuite elle s'arrêta et m'enlaça. Elle murmura dans mon oreille « Petko » et répéta ce nom plusieurs fois à l'aide de cris cette fois. Je la repoussai. Elle insista encore : « vient Petko ». Le reste de cette histoire sordide me figea. J'anticipai la suite. Je la connaissais et elle s'imposa presque naturellement à moi. Je ne pouvais plus éviter la vérité. Je ne pouvais plus faire semblant. Le regard de Monsieur Grivaux se posa tout à coup sur moi. Il me dévisagea de ses yeux accusateurs. Il avait compris. Je me réveillai.

C'est moi l'assassin ! m'écriai-je en me réveillant. J'étais horrifié. Ce rêve avait tout chamboulé dans mon esprit. Pire, il m'avait révélé cette cruelle vérité que j'avais refusé de voir et qui maintenant s'imposait à moi. C'est moi qui ait tué cette fille, me dis-je. Je me levai, fis les cent pas dans la pièce. Le monde s'effondrait tout autour de moi. Je devais confesser mon crime, me livrer à la police. Mais, avant tout, je devais retrouver Petko, lui dire ce que je savais. Quand bien même eut-il dû me châtier ou me battre à mort. Mais il devait savoir. Pardonne moi, murmurai-je dans ma tête, pardonne moi. Je me rappelais maintenant. Ce rêve avait ravivé ma mémoire, un souvenir refoulé, enfoui. Je me mis à pleurer, à crier. Que faire ? Je frappai dans un coussin, dans mes draps, retournai ma chambre, dépassé par la tristesse et la colère. J'étais un criminel ! Une saloperie de criminel ! Je devins fou.

Tout ce que j'espérais est qu'à ce moment, il s'agisse d'un autre rêve. Un rêve dans un rêve. Je me pinçais, me frappai de coups. Impossible de me réveiller. Je descendis ensuite, n'eut pas la force de manger. Je pris le téléphone. Il fallait appeler la police ! Faire mes aveux au plus vite. Contacter ma mère ! Mais dans un élan de lucidité, je redéposai le cornet. Je devais avant tout retrouver Petko, afin qu'il sache. Et puis je me livrerai, je le laisserai décider de mon sort. Je courus vers mon ordinateur, surfai sur le site et réservai les billets sans attendre. J'y retournerai dans deux jours. Il fallait que je retrouve Petko. Il le fallait ! répétais-je. Mais deux jours, c'était bien trop long. Comment allai-je attendre deux jours avec ce secret enfoui au fond de moi et dans toute cette angoisse ?

C'était impossible. Devais-je vraiment appeler la police avant ? Non. D'abord réfléchir. Analyser froidement la situation. Mon regard se dirigea tout naturellement vers la maison du voisin. Je m'habillai d'une traite en remettant les vêtements d'hier. J'outrepassai le lavage par la case salle de bain. Mon teint était blafard, mes cheveux en pétards. Tant pis s'il fallut que je me présente de la sorte devant Monsieur Grivaux. J'enfilai les pantoufles de mon père et sortis de la maison.

Je me rendis chez le voisin Monsieur Grivaux. Je sonnai. Pas de réponse. Ouvre me dis-je, ouvre ! Je sais que tu es là ! Je frappai du poing à sa porte et criai son nom : Monsieur Grivaux ! Monsieur Grivaux ! Toujours rien. Je tentai de faire le tour par son jardin. Sa villa était entourée de grillages. Impossible donc de passer. Je frappai encore à la porte : Monsieur Grivaux ! Je crus soudain entendre de l'autre côté un :

— Allez-vous-en !

Monsieur Grivaux pourrait appeler la police, par peur. Rien d'étonnant lorsqu'on aperçoit un voisin fou devant sa porte, en train d'occuper une partie de votre propriété, en train de vous harceler. Quant à moi, je voulais provoquer une réaction chez Monsieur Grivaux. Je m'arrachai la gorge de cris, si fort, que des larmes s'échappèrent de mes yeux :

— Monsieur Grivaux, Vous devez m'écouter ! Je dois vous parler ! Je ne veux rien savoir ! maugréa-t-il, derrière l'épaisse porte en bois massif.

Je rentrai chez moi, m'installai dans le divan assis, vue face à la fenêtre de Monsieur Grivaux. Je n'avais plus qu'à attendre que la police vienne puisqu'il en fut ainsi. Je passai plusieurs heures dans la même position à attendre que le soir tomba. Le soleil se coucha faiblement sans que

rien ne se produisit. Et la nuit qui suivit, je fus incapable de fermer l'œil.

LIII

Au lieu de maudire mon sort davantage, je me rendis à la cave et dressai un plan de tout ce que je savais. J'établis une chronologie de tous les événements que j'avais vécu depuis le début de ces grandes vacances. Je recherchai dans ma mémoire des indices me permettant de recoller tous les morceaux corroborant l'intuition que j'avais afin de, peut-être, me remémorer le passé. Je dessinaï une ligne du temps sur le mur, appliquai des post it en vue de schématiser au mieux toutes les pistes que j'avais rassemblées. Si Petko savait qu'il y avait un lien entre la fille et moi, pourquoi ne m'avait-il pas averti qu'on se connaissait elle et moi ? Sans doute qu'il ne voulait pas que je sois jaloux. Voilà pourquoi l'article de journal ne faisait référence à aucun nom. Voilà pourquoi il ne m'avait jamais cité le nom de cette fille. L'article avait été écrit par Petko. Il voulait que l'on retrouve l'assassin de cette fille sans trop en dévoiler. Sans doute que cette fille lui avait parlé de moi. Alors il s'est approché de moi parce qu'il pensait que j'allais l'approcher du meurtrier. Mais il ignorait que j'étais le meurtrier. Enfin, lorsqu'il comprit que je n'avais plus de souvenirs d'elle, il se rétracta et se mit à me parler davantage du projet de la rue de Daredelle : le projet Renouveau qui transforma la rue en parc d'attraction D-dream, ce projet qui avait été son deuxième alibi pour venir m'approcher en utilisant mon père.

Par la suite, il ne voulut donc plus m'impliquer dans cette affaire et se fit oublier. Il restait toutefois

l'énigme de mon père. Que savait-il au juste ? Essayait-il de me protéger ? Était-il au courant de cette histoire ? Et John ? Pourquoi m'avait-il menti ? Une hypothèse me vint cependant. Elle était liée à la cupidité de John. John pouvait mentir facilement sur n'importe quoi en échange d'argent. Même à ses meilleurs amis. Cette supposition pouvait tenir. Peut-être que Petko lui avait donné de l'argent pour qu'il lui fasse parvenir des informations sur ma famille et moi ? Il pouvait ainsi construire un personnage suffisamment intrigant et mieux m'aborder. Je me reposai sur la table de ma cave, contemplant mes schémas, mes questions et mes suppositions. Tout me semblait plausible avec ces explications. Petko avait élaboré un solide plan pour retrouver l'assassin de sa bien-aimée. Il se l'était juré. Petko était un homme de parole qui avait plusieurs fois vécu des conditions difficiles dans sa vie. Il savait qu'il devait respecter ses engagements. C'était un véritable leitmotiv dans sa vie. Il avait préparé le plan d'approche dès le départ, m'avait sensibilisé peu à peu pour que je puisse apprendre à le connaître, par étapes successives. Sur plusieurs années. C'était un plan de persévérance et de génie. Seul bémol dans tout cet attirail soigneusement mis en place : il ignorait que j'étais l'assassin de cette femme tout comme je l'ignorais également avant ce rêve. Cette ignorance m'avait donné cet apparence de naïveté. Il avait pourtant étudié mon comportement pendant des années lorsque je prenais des chocolats ou, à la façon de les goûter, comme il le disait. Il m'avait testé jusqu'au bout.

Mais pourquoi ne m'étais-je pas rappelé les événements du meurtre en ce qui me concerne ? J'avais des troubles de mémoire inexpliqués sur une partie de ma vie mais pour lesquels je n'avais jamais consulté personne.

Il y avait des choses qui demeuraient inexplicables, certes, mais ce point-là ne pouvait malheureusement être éclairci du fait de ce handicap gênant pour retracer les souvenirs : la perte de mémoire justement.

Je repensai au rêve incomplet de la nuit passée. Ce n'était pas dans le bois que je l'avais tuée. Je m'imaginais alors taper la tête de la fille contre le tableau de bord juste après l'accident de voiture.

J'étais un monstre.

Une fois le cours de cette énigme mis en perspective, il me restait encore de nombreux points d'interrogation en suspend comme l'étrange jeu de mon père et de ma mère.

LIV

L'aube apparaissait tout doucement. Je m'étais endormi dans la cave, épuisé par cette nuit de recherche à retracer tous les liens de cette histoire de meurtre. Je dormis encore la journée comme pour mieux enfouir ces souvenirs dans l'oubli. Et puis je me réveillai au milieu de la nuit suivante, la veille de mon départ pour le parc d'attraction. Les idées me parurent claires à présent et pourtant je n'osai plus me regarder dans une glace. Et dire que j'étais un assassin ! Je n'en revenais pas d'avoir agi de la sorte. J'avais, malgré moi, dissimulé toutes les preuves pour faire croire à un accident. Enfin, c'était mon moi qui avait agi. Ce moi fou qui avait mis fin à la vie d'une femme. Par jalousie envers Petko. Mais cette autre moi, l'être responsable irait voir Petko pour lui avouer avoir commis un crime impardonnable, qu'importe comment cela dut finir entre lui et moi.

Le soleil se leva. Je pris une douche et mis longtemps à m'habiller. J'étais encore quelque peu sous le choc de toutes ces révélations qui avaient émanées de ces rêves. L'idée que j'acceptais enfin d'être le meurtrier me paraissait plus confortable qu'il y a quelques heures où je nageais en plein déni. Je mangeai ainsi plus sereinement que les fois précédentes. Mais allais-je retrouver Petko en me rendant à l'ancienne rue de Daredelle qui avait aujourd'hui complètement changé d'aspect ? Ou pouvait-il se trouver ? Cet endroit me paraissait être le lieu le plus probable. Vu que toute la ville s'était déplacée pour travailler au D-dream, je trouverai, non sans trop de mal, quelqu'un qui m'indiquerait où se trouvait Petko.

Je quittai la maison et marchai en direction du D-dream. Devant l'entrée, une file extrêmement longue se dessina. Elle fut pire encore que les deux jours précédents. Au bout de cette longue file, j'attendis durant un moment tellement long qu'il me parut épuisant. Les gens avançaient à pas saccadés vers l'entrée. Le soleil scintillait dans le ciel et bientôt la chaleur devint étouffante. Je trépignai d'impatience, je ne pouvais plus me tenir. La file dura environ une heure et demi. Une fois mes tickets en main, je dus affronter une deuxième file. Le contrôleur prit à peine le temps de regarder les festivaliers entrer. Il opérait de manière purement mécanique.

Arrivé mon tour, il me fit froidement un :

— Tickets, s'il-vous-plait.

La façon dont il s'exprimait faisait davantage penser à un contrôle de sécurité qu'à une entrée dans un parc.

Je les lui tendis nonchalamment. Il prit le temps de les regarder, passa les tickets dans la machine avec lenteur. Je ne pouvais plus attendre. Plus vite ! plus vite !

Après ce check qui me parut durer indéfiniment, je pénétrai enfin dans le parc.

A l'intérieur du parc, j'eus d'abord une sensation d'enfermement: les différents arches en métal et toutes ces constructions nouvelles me paraissaient être des structures hors du temps. En effet, le parc avait encore certains aspects de la rue de Daredelle raccordé par toutes sortes d'installations diverses. Il y avait ainsi, près de l'entrée, certaines boutiques qui étaient toujours là. D'autres furent soit détruites, soit à l'abandon. Lorsque j'avancai davantage dans la ruelle, l'aspect visuel se détériora. Les bâtiments d'époque étaient à peu près tous remplacés par des pylônes en ferraille.

Petko ne s'était pas trompé : le projet avait complètement modifié cette rue si charmante pour en créer un véritable parc commercial atroce. Tout n'était pas cependant à jeter (à en juger par la clientèle, ce parc avait certes un certain potentiel) mais néanmoins incomparable avec ce que nous avons pu connaître auparavant. Quel véritable gâchis ! Un garde de sécurité se tenait devant la boutique Rémy ; enfin, tout ce qui restait de cette ancienne boutique : les fenêtres avaient été condamnées et de gros tirants métalliques transperçaient les murs de la façade. Je me rapprochai de la maison et le garde m'arrêta de la main.

— Accès interdit. Propriété privée du parc, me dit-il avec froideur.

J'eus une envie soudaine de passer au travers mais le garde était un véritable colosse. Je tentai de m'approcher doucement dans un premier temps en ignorant ses injonctions tandis qu'il se dressa face à moi et me dit, de façon plus ferme cette fois :

— Monsieur, je vous prie. Circulez !

Je n'en revenais pas que l'on ait pu placer des personnes aussi peu agréables dans ce parc. Toutes celles que je venais de rencontrer étaient des bustes de froideur, n'hésitant pas à exprimer leurs comportements odieux d'êtres sans politesse envers leurs clients. Ou était passé la chaleur d'autrefois lorsqu'on pénétrait en cette rue ?

— Laissez-moi rentrer, m'écriai-je. Je connais ce lieu.

— Monsieur ! Il vous faut un document pour rentrer. Ou bien vous devez être membre du staff.

— Quel document ?

— Il faut une raison très spécifique...

Je le coupai froidement :

— Dites-moi seulement où peut-on se procurer ce document ?

Le garde relâcha son attitude défensive en décroisant les bras. Il m'indiqua, dans le prolongement de sa main, une sorte de grand kiosque qui se trouvait au beau milieu du parc.

— Vous devez vous rendre là-bas, à la boutique des communications.

Je courus en direction du kiosque. Il parut imposant à mesure que je m'y approchais : c'était un grand bâtiment en bois sur deux étages avec de sortes de grands auvents placés sur chacune des fenêtres aux alentours. Le bâtiment, comme la plupart des nouvelles constructions dans ce parc, était comparable aux maisons des univers western, aux grands « Saloon » en bois qui se trouvaient pignon sur rue. Face à la boutique des communications se tint une affluence de personnes. Heureusement pour moi, je pus constater, en faisant le tour du périmètre, qu'il y avait en réalité deux entrées : l'une était réservée au personnel administratif et l'autre était un snack. C'était uniquement en face du snack que la longue file patientait.

Je me postai donc devant le bureau administratif de la boutique.

Un garde (encore un) se tenait à l'entrée.

— Accès interdit, Monsieur. Je suis désolé.

Celui-ci avait l'air un poil plus poli. Profitant de cette once d'amabilité, en y voyant une marque de faiblesse, je cherchai quelque chose de cohérent à lui dire. Je lui dis avec diplomatie :

— Bonjour Monsieur, je suis un ancien habitant de la boutique Rémy. J'ai perdu mon pass ! Impossible de le retrouver. J'ai laissé un document important avant de déménager et que je dois absolument remettre pour aujourd'hui. Pourrais-je entrer ?

Le garde marqua un temps d'arrêt l'air de réfléchir et me répondit :

— Ok, allez-y.

— Merci.

— Vous devez vous adresser au gérant pour ce type de demande.

Il m'ouvrit la porte et m'indiqua le bureau dudit gérant au fond du couloir.

LV

L'intérieur de la boutique des communications était assez étriqué et paraissait de qualité médiocre. Tout était bancal : les murs composés de petites lattes en bois et le parquet, branlant, qui grinçait sous mes pas. Un petit couloir donnait sur une autre porte. Je l'ouvris et arrivai dans un bureau. Il était vide. Il y trainait, sur la table du bureau, quelques papiers çà et là ainsi que sur les petites tablettes aux alentours. Les stores étaient rabaisés. La pièce étant ainsi plongée dans la pénombre. J'entendis une

porte s'ouvrir tout à coup, sur le côté latéral. Je vis soudain apparaître une personne dont la présence en ce lieu ne manqua pas de me surprendre :

C'était Monsieur Cruche.

— Vous ici ? dis-je, interloqué.

Il me regarda longuement, visiblement tout autant surpris par ma présence que je ne l'étais. Monsieur Cruche se posa ensuite nonchalamment à son bureau et s'affala dans son siège. Il eut étonnamment un regard amusé et me répondit comme s'il me connaissait à peine:

— Monsieur le gérant ! Appelle moi comme ça désormais !

Il esquissa ensuite un large sourire triomphant, étendit ses bottes sur son bureau. Il me considéra ensuite d'un regard plein de mépris.

— Que veux-tu ?

— Mais... mais... dis-je, je ne comprends pas... Vous n'étiez pas opposé à ce parc à la base ? lui lançai-je, étonné.

— Ahah ! Que nenni ! Pas du tout ! C'était mon stupide assistant de la boutique qui s'était surtout inquiété de ce projet. J'admets avoir eu quelques suspicions au départ mais comme tu peux le voir, les choses changent mon garçon ! Et, pour ma part, ça m'a très bien arrangé !

Devenais-je fou où Monsieur Cruche s'était-il transformé en une autre personne ? Lui qui auparavant m'avait semblé tant attaché à son commerce. Comment avait-il pu le délaisser comme ça en insultant au passage son assistant ? C'était comme si tout ce qu'il avait vécu avant ne représentait plus rien pour lui.

— Pourquoi ces commerces sont-ils à l'abandon ? lui demandai-je.

Monsieur Cruche sortit un gros cigare d'une boîte en bois qui trônait sur son bureau. Il le porta à sa bouche et

l'alluma. La scène avait tout d'un cliché de film hollywoodien.

Affalé dans son fauteuil, il reprit :

— Aaah ça ! Quelles questions me poses-tu là, jeune homme ! Je ne devrais en principe pas te le dire, mais qu'importe maintenant ! Je te connais et tu as toujours été un de mes fidèles clients, je compte sur toi pour ne pas trop le répéter autour de toi.

Je dévisageai Monsieur Cruche en fronçant les sourcils, curieux d'entendre ce qu'il avait à m'annoncer. Il poursuivit :

— Tout l'enjeu de la stratégie était de savoir si l'on allait garder certaines maisons de la rue dans le parc ou non. Au départ, la plupart des instigateurs du projets avaient proposé de raser tout de suite, de donner les indemnités aux commerçants et de construire le parc immédiatement, sans délais. D'autres étaient d'accord pour maintenir les structures existantes dans un premier temps et développer le parc dans son entièreté quelques mois après. L'enjeu était alors de convaincre la population et leur laisser ensuite un temps de réflexion pour prendre leurs dispositions. Un véritable plan avait été conçu au départ pour prévoir leur remplacement.

— Et vous ? Quelle attitude avez-vous adopté ? Vous êtes-vous opposé au projet ?

— Pas fermement non. Je dois dire que j'étais dans une optique d'acceptation du projet. Mon avis différait ainsi de celui des autres commerçants. Mais à y réfléchir, j'ai eu fort bien raison de le faire ! Voyant que je collaborais, il m'ont proposé de devenir gérant du parc. Quoi de mieux finalement ? C'est alors qu'ils m'ont demandé mon avis sur la façon de procéder. Je leur ai dit que les travaux devaient commencer immédiatement et qu'on laisserait

certaines parties d'habitation en l'état. Là où on a eu les accords, on a tout rasé. Comme on a eu les permis rapidement, c'était facile ! Et pour ce qui est des quelques maisons restantes, bah ! après tout, ces maisons sont charmantes, non ? Peut-être qu'on pourra utilement les intégrer dans le décor, à l'avenir.

Monsieur Cruche se mit à ricaner, visiblement satisfait. J'étais étonné par ses formules qui ne collaient plus avec l'idée de ce personnage que je côtoyais depuis mon enfance. Une fois ses ricanements terminés, il se tourna vers moi avec désinvolture et poursuivit d'un air plein de condescendance :

— Et c'était pour savoir tout ça que tu es venu me voir mon garçon ?

— Je voulais voir votre ancien assistant, Petko.

— Ah ! reprit-il ! Ce petit morveux ! Eh bien figure-toi qu'avec un peu de chance tu le trouveras à la boutique Rémy. Des clients m'ont dit qu'il errait par-là de temps à autre.

Il laissa un moment de silence et reprit :

— Ah ! il m'aura donné du fil à retordre ce sacripant ! Sans lui j'aurais déjà eu le temps de faire raser la boutique Rémy depuis bien longtemps !

Monsieur Cruche était-il devenu ignoble ?

— Pouvez-vous me délivrer un document pour entrer dans la boutique ?

Il me regarda d'un air surpris, tira deux fois sur son gros cigare avant de reprendre :

— Et vous pensez que je peux délivrer comme ça ce genre de document, sans raison valable à quiconque qui viendrait me le demander ? J'ai des comptes à rendre moi, Monsieur ! Si on apprenait que je faisais entrer comme ça de parfaits inconnus dans les maisons, qu'en serait-il de

mon honneur ? Et ma réputation ? Et si cette maison venait à s'écrouler sur vous ? Ils viendraient me qualifier de responsable.

Monsieur Cruche marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre : « Et puis, c'en est assez comme ça ! Sortez ! »

L'infâme Monsieur Cruche, ou en tout cas ce qu'il était devenu, me poussa vers la sortie et claqua la porte derrière moi. Toute la structure en bois se mit à trembler. Si cet homme n'était pas un criminel comme je pouvais l'être, il n'en était pas moins odieux.

Je sortis de cette visite déroutante et me dirigeai vers la boutique Rémy. En face de moi, le garde se tenait toujours à la même position, impassible. Ce colosse avait la mine infecte. Et, plus je l'observais, plus cette brute me paraissait impressionnante. Il ne fallait pas le brusquer... Même si je n'avais rien, il fallait trouver le moyen d'entrer. Petko devait être à l'intérieur.

Le garde fut surpris de me revoir :

— Encore vous !

— Oui, laissez-moi passer, dis-je d'un ton plein d'assurance.

— Vous avez le document ?

Il ne me restait plus qu'une carte à jouer si je voulais entrer : le bluff.

— Non je n'ai pas votre document mais j'ai une autorisation verbale de Monsieur Cruche. Je connais très bien, alors laissez-moi passer !

Avant que le garde ne se mette à réagir, je le pris au dépourvu en montant encore d'un ton :

— Plus vite ! Je n'ai pas que ça à faire... Vous voulez que je l'appelle c'est ça ? Vous verrez ce qu'il vous en coûtera s'il apprend que vous m'avez refusé l'accès une deuxième fois. Alors dépêchez-vous maintenant !

Le garde se mit à réfléchir deux petites secondes, le temps que l'information lui parvienne au cerveau, sans doute. Je le considérai en fronçant les sourcils, sans ciller. Il prit tout à coup les clés de sa poche, ouvrit un grand cadenas et tira sur la barricade. Je n'en revenais pas que mon coup de bluff ait pu marcher. Mais il fallait faire vite. Le garde allait très certainement constater la duperie et reviendrait vers moi.

LVI

L'intérieur de la boutique Rémy était à l'abandon. Tout était véritablement sens dessus dessous. Les chocolats avaient été tous raflés ou pris par la poussière ; des bocaux se trouvaient brisés au sol mélangés dans des papiers d'emballage et de crasses. Ces images m'apparurent bien tristes. Je fis quelques tours dans la pièce. Il devait y avoir moyen de rejoindre l'étage, là où vivait Petko. Le numéro deux se trouvant à côté, un passage devait exister. J'en étais sûr ! Peut-être y avait-il possibilité de rejoindre son appartement par l'arrière-boutique ? Ou encore par le jardin ? Je décelai alors le passage via l'arrière-boutique qui menait vers une trappe. Bingo ! me dis-je. J'ouvris la porte de ce petit conduit et, tout à coup, une envolée de poussière se mit à virevolter. Les boiseries se mirent à craquer. Une fois à l'intérieur, je marchai doucement vers un petit couloir. Le plancher grinçait sous mes pas. C'est alors que je vis un homme couché sur un vieux tapis en position fœtale, baigné dans la crasse. Je m'approchai de lui. Un craquement se fit entendre lorsque mon pied rencontra une planche pourrie et l'homme se retourna brusquement. C'était Petko !

Il n'était pas beau à voir. Ses yeux étaient rouges, imbibés de sang ; il avait des cheveux gras, trempés de sueur et mélangés dans la poussière. Les vêtements qu'il portait étaient déchirés et son corps était parsemé de griffes et de coups. Enfin, on avait l'impression qu'il avait maigri de dix kilos. Comment avait-il pu en arriver là ? Je m'approchai de lui. Il recula. Dans sa main droite, il sorti une lame qu'il pointa vers moi.

— N'avance surtout pas ! me dit-il. Recule ! Ou je fais un malheur !

La lame pointée dans ma direction, il tremblait mais ne faiblissait pas :

— Recule ! répéta-t-il.

Je levai mes mains et les tendis face à moi, le recommandant de se calmer.

— Du calme ! lui dis-je. Du calme...C'est moi, Julien.

— N'avance surtout pas, je te préviens.

— Baisse cette lame, dis-je calmement, je vais tout expliquer d'abord !

— Non ! s'écria-t-il.

Petko semblait être devenu fou tellement son état s'était détérioré. Je lui fis encore des appels à la tempérance mais il ne se calma pas.

— Très bien, lui dis-je. Je n'avance plus. Mais écoute-moi d'abord. Je vais tout te dire. J'ai repensé à toute l'histoire et je sais exactement ce qui s'est passé. Ça risque de te paraître insensé mais promets-moi de m'écouter jusqu'au bout.

Il pointait toujours sa lame dans ma direction. Il se mit à trembler. Sans doute la fatigue le gagnait, la faim aussi. Des larmes se mirent à couler sur ses joues ; des larmes de souffrances, de fatigue ou de tristesse. Son corps

tremblait si fort qu'on eut l'impression qu'il allait s'effondrer sur place :

— Écoute...c'est moi qui l'ait tuée ! dis-je subitement.

Petko me regarda étrangement. Ses larmes semblaient s'être asséchées tout à coup. La lame serrée dans son poing, il la baissa lentement, tout doucement. Il baissa ensuite sa tête et contempla ses pieds. Je me préparai à ce qu'il m'attaque, à ce qu'il me plante cette lame tout droit dans le cœur. Mais au lieu de cela, Petko parut réfléchir. Il me regarda à nouveau d'un air étonné :

— Ce n'est pas possible.

Il répéta à nouveau :

— Non, ce n'est pas possible.

Il leva d'abord la lame, la pointa ensuite dans ma direction et fit enfin quelques pas en retrait. Le mouvement de son bras continua jusqu'à ce que la lame atteigne son cou.

— Non ! criai-je en accourant vers lui.

Trop tard : Petko s'était tranché la gorge. Le sang s'écoula de la plaie béante, de son cou à son col et inonda peu à peu ses vêtements. Des larmes de détresse s'emparèrent de moi. Non ! criai-je à nouveau. Et dans un dernier souffle qui précéda un long râle, je pus entendre le prénom : Charlotte.

LVII

— Réveillez-vous, bon sang ! Réveillez-vous !

Je sentis qu'un individu me secouait de l'avant à l'arrière. Lorsque j'ouvris les yeux je me trouvais assis face à deux personnes. Le Docteur Alexander se trouvait face à moi accompagné de l'inspecteur Vanderschoot. La voix de l'inspecteur se fit d'abord entendre :

— Monsieur Pire, vous vous sentez-bien ?

Ma tête tournait, j'étais vaseux. Lorsque je recouvrai mes esprit, je fus d'abords surpris de voir, à cet instant, ces deux personnes, d'apparence difforme, face à moi. En faisant une brève analyse rétrospective de ce qui s'était passé, je me rappelais mon passage dans le parc, de la foule également. Puis, en creusant davantage je me remémorai la discussion que j'avais eu avec Monsieur Cruche, puis... avec Petko. Le souvenir de son visage apparut alors comme une image macabre. Je gesticulai sur ma chaise, m'affalai, la tête dans les mains puis blottie dans mes coudes.

— Calmez-vous Monsieur Pire. Je vous en prie !

— Que que... que s'est-il passé ? demandai-je en balbutiant.

Le docteur Alexander me fit une tape réconfortante sur l'épaule.

— Tout d'abord, dit-il, nous vous présentons nos excuses de vous avoir ainsi secoué. C'était plus par peur qu'autre chose. Nous pensions que vous alliez à nouveau sombrer, ajouta-t-il.

— C'est-à-dire ?

Monsieur Vanderschoot était quant à lui taiseux. Nous étions tous les deux à écouter le docteur. Il pesait ses mots, ne savait pas trop par où commencer.

— Comme je vous l'ai déjà mentionné, je vous avais écouté suite à votre malaise qui était dû...enfin... comme vous vous en rappelez, causé par la boisson, si je puis m'exprimer ainsi...

— Oui, je m'en souviens.

— Pour être parfaitement clair avec vous, nous ne vous croyons pas fou.

Cette information m'étonna. Cela voulait dire qu'ils m'avaient déjà considérés comme tel ? En ce qui me concerne, jamais je n'avais envisagé cette éventualité. Mais, si je n'étais pas un dément, cela n'allait pas pour autant plaider en ma faveur : commettre un meurtre lorsqu'on est sain d'esprit, ou supposé l'être, pourrait être considéré comme un crime inexcusable. Je ne savais dès lors pas si je devais me réjouir ou non de cette information. Je me contentai alors de dire :

— Pardon ?

Le docteur reprit avec calme et détermination :

— Oui, Monsieur Pire, nous ne vous croyons pas fou même si je dois vous avouer avoir eu quelques doutes par moment. Voilà donc l'objet de mon second appel lorsque je vous avais demandé de revenir nous voir. Une psychologue est également passée et a confirmé notre analyse. Sans doute que vous ne vous en souvenez plus. Toutefois, nous pouvons affirmer que vous avez subi un choc émotionnel profond et nous mettrons tout en œuvre pour vous aider. Cela risque néanmoins de prendre un peu de temps...

Je ne comprenais rien à ce que me disait le docteur Alexander. Bien sûr que je n'étais pas fou. Enfin, c'est ce qui me semblait aller de soi. Mais rien ne m'empêchait d'être un criminel pour autant. Il fallait également que je leur révèle le décès de Petko. Peut-être étaient-ils au courant ? J'attendais qu'ils m'en parlent en premier, qu'ils me demandent de confesser mes crimes.

Après un long silence, je pris néanmoins les devants :

— Vous n'avez pas de questions à me poser, inspecteur ?

— Non Monsieur Pire, aucune.

La réponse ne manqua pas de m'étonner. Il continua :

— Je me tiens à votre disposition pour vous être utile en cas de demande ; dans l'hypothèse où vous auriez des questions.

L'inspecteur marqua un temps d'arrêt et poursuivit :

— Sur vos souvenirs...

Il me tendit ensuite un article de journal dont le titre apparaissait nettement : « Comme un voile dans l'obscurité ».

— ...sur ceci par exemple, ajouta-t-il.

Je portai mes mains à mon front. Je ne comprenais rien.

— Expliquez-moi tout, lui demandai-je.

L'inspecteur regarda le docteur sans rien dire. Le docteur Alexander lui fit un signe de la tête, comme une forme d'acquiescement. Je compris ce signal comme l'approbation donnée par le docteur à l'inspecteur pour me faire part d'autres révélations. Sans doute le policier avait-il besoin de cet accord pour être sûr que ce qu'il allait me dire n'était pas en mesure de m'affecter davantage émotionnellement ; sans doute redoutaient-ils que je fus encore trop fragile pour accepter certaines de leurs révélations. L'inspecteur se leva de son séant. Il ne semblait pas trop savoir par où commencer, fit quelques tours dans la pièce.

— Comme le dit si bien le docteur Alexander, nous vous avons plusieurs fois écouté durant votre sommeil.

Il fixa le docteur Alexander dans les yeux et poursuivit :

— Je sais que nos pratiques pourraient être contestables mais sitôt que vous avez commencé à parler dans vos rêves, le docteur a pris des notes. Vous racontiez une histoire troublante de cohérence aussi bien qu'inquiétante. Cette histoire laissant présager un drame, le docteur Alexander m'a immédiatement contacté. Je lui

ai donné l'autorisation de vous enregistrer. Toute la nuit vous avez commencé à ressasser des choses, les mêmes éléments qui revenaient à chaque fois. Le lendemain, nous ne vous avons rien dit et ouvert une enquête à votre insu. Vous avez plusieurs fois mentionné le personnage de Petko qui vivait à Toumsouc mais nous n'avons rien trouvé sur lui. A votre réveil, le médecin vous a demandé de vous donner vos coordonnées, vous vous en rappelez ?

— Oui, répondis-je, abasourdi par ces révélations.

— Je dois vous révéler ceci : la ville de Toumsouc n'existe pas. Tout comme votre personnage Petko. Ces éléments sont sortis de votre imagination.

Il continua :

— Nous avons également trouvé cet article.

L'inspecteur mis la main sur l'article qui était couché sur la table. Il le tourna dans ma direction et le rapprocha de moi.

— Est-ce que cet article vous dit quelque chose ?

— Oui. Enfin, un étudiant me l'a fait parvenir mais, avant cela, je ne le connaissais pas.

Monsieur Vanderschoot regarda le médecin d'un air interrogateur. Il continua :

— Bien. Cet article, nous pensons que c'est vous qui l'avez rédigé. Nous sommes même persuadé qu'il a été rédigé peu après votre choc dans l'objectif de vous incriminer. Nous ne savons pas imaginer quels troubles vous avez vécus ni la véritable raison qui vous a poussé à rédiger l'article mais nous supposons que cette raison provenait d'un état de dépression terrible suite au choc. Nous ignorons également de quelle façon vous avez procédé mais cet article a été glissé dans un cahier de votre collègue, Monsieur Jérôme Bosh, alias la pastèque. Notre théorie est que vous vous étiez renseigné sur lui au

préalable et vous saviez qu'il était expert en affaires criminelles avec de nombreux contacts dans ce secteur. Vous pensiez probablement qu'il allait pouvoir plus facilement ébruiter l'affaire et vous dénoncer que si vous le faisiez personnellement. Vous avez donc glissé l'article à son insu ou via l'intermédiaire de quelqu'un. Nous avons ensuite interrogé Jérôme Bosch qui nous a été présenté par votre ami Lucas. Monsieur Bosch nous a assuré ne vous avoir jamais parlé avant votre rencontre à la bibliothèque. Nous ne voyons donc que cette explication comme étant plausible. Ce Monsieur Bosh, poursuivit-il, étant de nature plutôt curieuse mais aussi distraite, a lu l'article mais n'en a trouvé qu'une page. Il aurait visiblement perdu l'autre, soit la page qui devait contenir toutes les informations vous concernant et en mesure de vous inculper. Quelques mois plus tard, une fois que vous avez repris pleinement conscience de vos actes, vous avez fait connaissance avec lui, par hasard, à la bibliothèque. Vous lui avez parlé de cet article qu'il vous a fait parvenir quelques jours après.

L'inspecteur s'arrêta.

— Est-ce que vous me suivez toujours ? Avez-vous des souvenirs de ces éléments ?

Je fis un non de la tête. A ce moment, j'aurais été incapable de prononcer un mot supplémentaire tant cette histoire dépassait l'entendement.

— Inspecteur, lui demandai-je, comment pouvez-vous certifier que je puisse être la personne visée par cet article ?

L'inspecteur s'avança vers moi et posa une deuxième image sur la table. Il s'agissait de l'autre partie de l'article.

— Voici ce que nous avons trouvé en bas de l'immeuble de Monsieur Bosch, sous sa fenêtre. Il est un peu gondolé

par la pluie mais si vous l'assemblez avec l'autre partie de l'article, tout se tient parfaitement.

Je n'en croyais pas mes yeux, j'avais effectivement devant moi l'article avec mon nom et prénom et le titre était mentionné « comme un voile dans l'obscurité ». Je reconnus des tournures de phrases qui m'étaient propres et ainsi que certaines autres figures de style. A côté du texte principal, se trouvait une série de faits divers qui semblaient avoir été ajoutés également pour que l'article puisse paraître plus réel : une grange en feu, une histoire de décès en chaîne et des petits méfaits répétés par un délinquant inconnu. Ce que je constatais face à moi était inouï.

Mais certains éléments ne collaient pas. Je pris tout à coup la parole :

— Inspecteur, l'interrompis-je, tout ce que vous me dites est interpellant, mais est-ce que vous avez interrogé mes parents ?

Monsieur Vanderschoot se tourna à nouveau vers le docteur. Cette fois-ci, le docteur Alexander ne fit pas de signe de la tête à l'inspecteur mais s'adressa directement à moi. Il prit une voix calme, se posa sur le dossier de la chaise et me fixa dans les yeux :

— Julien, commença-t-il par dire. Nous savons que certaines révélations peuvent paraître choquantes lorsqu'elles sont annoncées. Ce que je vais te dire risque d'être douloureux. Je veux que tu puisses en prendre conscience.

Le docteur prit une profonde inspiration avant de continuer sur un ton plus solennel.

— Ton père est mort, Julien. Il est décédé il y a plusieurs années dans un accident de voiture. Tu as vécu ensuite chez ta mère que tu as considéré pendant longtemps

comme ta tante. Tu ne la voyais plus comme une mère parce qu'elle était pour toi responsable de l'accident de ton père. Ensuite, tu as quitté ta maison pour venir vivre à Louvain-la-Neuve. Nous pensons que ce choix a été fait car cette ville pouvait te faire oublier ton passé. Les sorties étudiantes et le contexte universitaire dans lequel tu excelles avaient toutes les raisons de faire oublier les malheurs que tu as vécus.

Avant que je n'aie le temps d'emmagasiner toutes ces informations qui se mélangeaient comme un trop-plein dans mon cerveau, mon regard se dirigea vers l'inspecteur. J'attendais la suite des explications.

L'inspecteur Vanderschoot reprit la parole :

— Nous avons fait les recherches, Julien. Tu as vécu chez ta mère à l'avenue des cerisiers pendant deux ans à Woluwé-Saint-Lambert. Quelques mois après l'accident de ton père, tu as changé de domicile. Tu voulais tout oublier...

Je me levai en direction de la fenêtre. Mon esprit se mit pratiquement à surchauffer. J'eus des frissons dans mon dos. Aucun de ces souvenirs ne me revinrent à l'esprit. J'avais beau chercher, fouiller dans ma mémoire. Rien. Et puis je trouvai peu à peu une justification de ces absences : Louvain-la-Neuve est une ville déserte le week-end. Il est probable que j'ai commencé à avoir tous les flash et cette vie à Toumsouc que je me suis créé dans ma solitude... Toumsouc, le nom de cette ville ; je repensais aux voix des infirmiers « Tout me saoule ». Le nom provenait-il d'une déformation de leurs cris lorsqu'ils m'avaient réveillés ? Et lorsque j'allais plus loin dans les associations, je comprenais maintenant que Calibale Buche pouvait être la pastèque, John était Lucas.

L'inspecteur Blavier, le docteur Fischer... Non, tout ceci n'était pas possible...

Je me tournai alors vers le médecin et l'inspecteur. Ils me regardèrent de manière statique, ne sachant que faire. Leurs mines étaient tristes et compatissantes à la fois.

— Mais alors, pourquoi je ne me rappelle plus de rien ! Dites-moi !

L'inspecteur Vanderschoot tourna sa tête vers le docteur Alexander.

Le docteur prit la parole, après un long soupir :

— Nous pensons que c'est cette fille qui t'as fait vivre un choc terrible, te faisant perdre, en une fois, toute forme de mémoire et de discernement ; comme si ton moi voulait absolument oublier cette partie de ta vie. Une partie de ce que tu as vécu par après était alors réelle et l'autre ne l'était pas.

Le docteur murmura un grommellement avant de poursuivre :

— Ce sont des cas de dérèglements psychiques qui peuvent arriver suite à une succession de chocs émotionnels. Tu as vécu l'accident de ton père et, quelques temps après, l'accident de cette fille que tu aimais tant. A partir de ce moment, tu t'es mis à t'inventer une nouvelle vie.

L'inspecteur reprit la parole comme pour corroborer les allégations du médecin par des éléments factuels :

— Nous avons réussi à retracer les appels qui ont été passés sur ton téléphone, peu après le jour de l'accident. Nos analyses portent à croire que, lorsque tu as été informé de l'accident, tu te trouvais en Dordogne pas loin de Sarlat. Probablement que le décor paradisiaque de cette région, associé à la brusque annonce de la mort, t'a

fait créer cet univers. C'est en analysant tes rêves que nous avons pu faire ces liens. Tu évoquais Toumsouc et la Dordogne. Nous avons retrouvé un petit sentier là-bas. Peut-être est-ce de là que toute ton histoire est venue.

L'inspecteur ajouta :

— C'était un accident, Julien, tu n'y étais pour rien. Charlotte a été victime d'un accident de voiture...

L'inspecteur et le docteur se rapprochèrent. Le docteur mit une main sur mon épaule tandis que l'inspecteur croisait les mains et baissait la tête.

Le docteur acheva :

— Voilà Julien, tu sais tout maintenant. Sache que nous sommes toujours là pour t'aider et te soutenir si tu le désires.

Sur ce, je répondis :

— J'aimerais qu'on me laisse seul un moment.

L'inspecteur et le docteur quittèrent la pièce.

— Bien sûr, dit le docteur, bien sûr répéta-t-il. Tu peux y rester aussi longtemps que tu veux.

Après un silence, il ajouta :

— Et appelle-nous si tu en as besoin.

LVIII

Je marchais en compagnie de Fabienne près du Lac de Louvain-la-Neuve et lui expliquais toute mon histoire. J'avais accepté que Charlotte était décédée dans un accident de voiture et que je n'étais pas responsable de sa mort. C'était un fait que j'assumais mieux que ce que je n'aurais pu l'imaginer. Ça me soulagea, à vrai dire. En effet, ne me rappelant plus d'elle, hormis dans les rêves, je pouvais me dire que je ne l'avais pas vraiment connue. Fabienne me prit par la main. Nous contemplâmes le lac :

il était triste et tranquille. Le ciel gris se reflétait sur l'eau et lui rendait un aspect plus taciturne. Heureusement, la présence de Fabienne me réconforta. Nous avions également reçu les résultats de nos examens et les avons tous très bien réussi. Lucas aussi, contre toute attente. Fabienne m'embrassa, blottit sa tête contre mon épaule. Ensuite, nous nous levâmes et allâmes nous promener le long du lac. Fabienne me faisait des sourires, des gestes tendres. Nous rejoignîmes ensuite la grand place, passâmes à côté de la bibliothèque. Les rues de Louvain-la-Neuve étaient désertes pendant cette période de fin de vacances.

Et pourtant, je n'étais pas seul.

Elle me posa ensuite une question, survenant de nulle part :

— Et ce Petko, qui est-ce finalement ? Tu me le présenteras ?

Elle esquissa un grand sourire. Je le lui rendis également.

Et dans ma tête, je me dis : « C'était mon ange gardien ».

FIN

COORDONNEES DE L'AUTEUR

Louis-Philippe Pirson

AVENUE WINSTON CHURCHILL, N°40
1180 – UCCLE
BELGIQUE

TÉL. : +32 (0) 479 28 61 75
MAIL : louisphilippe.pirson@gmail.com